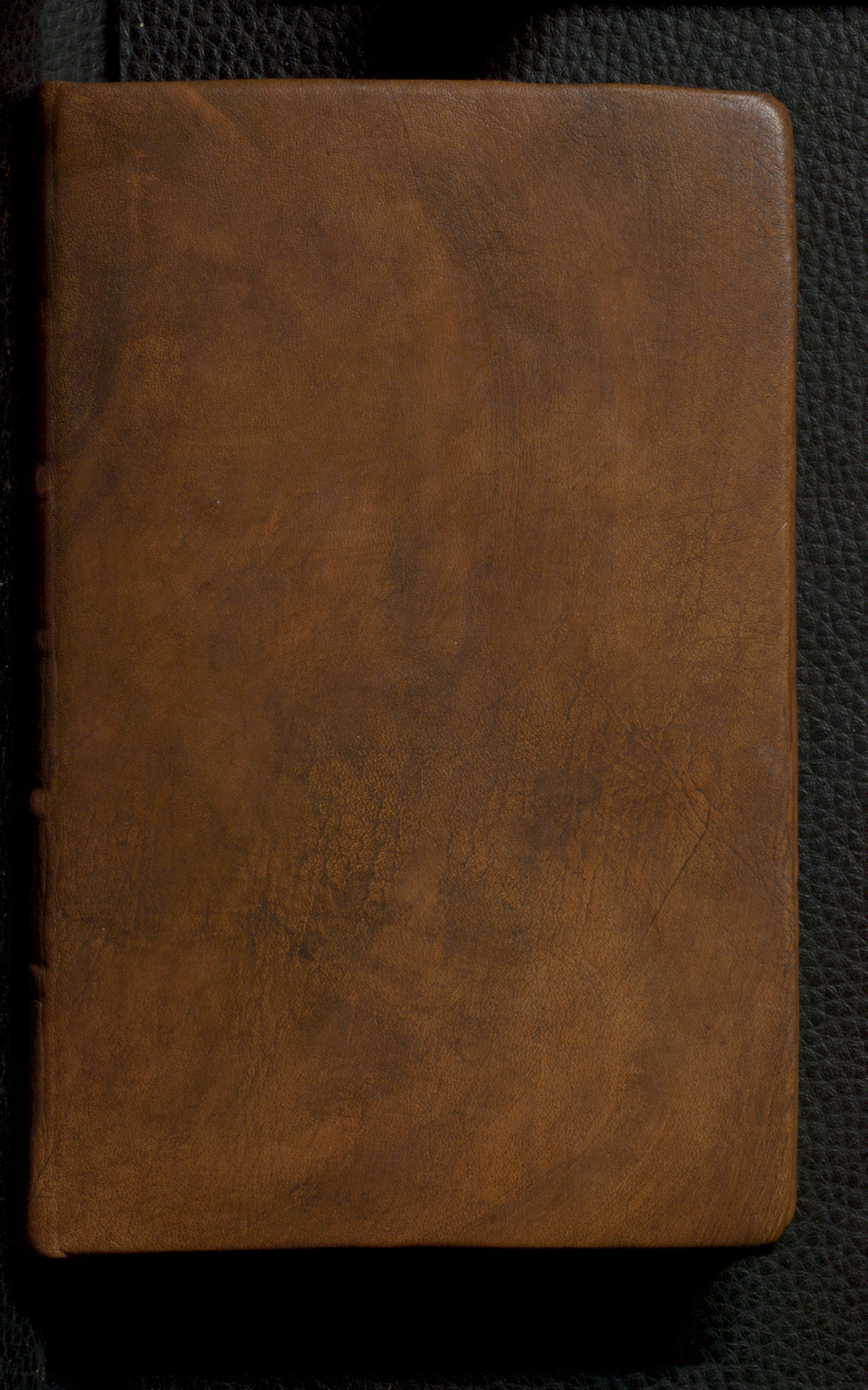
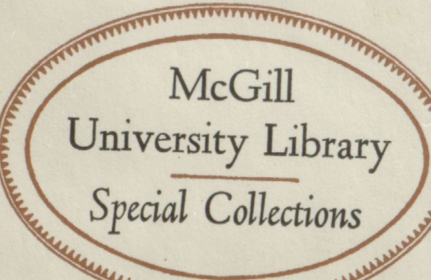


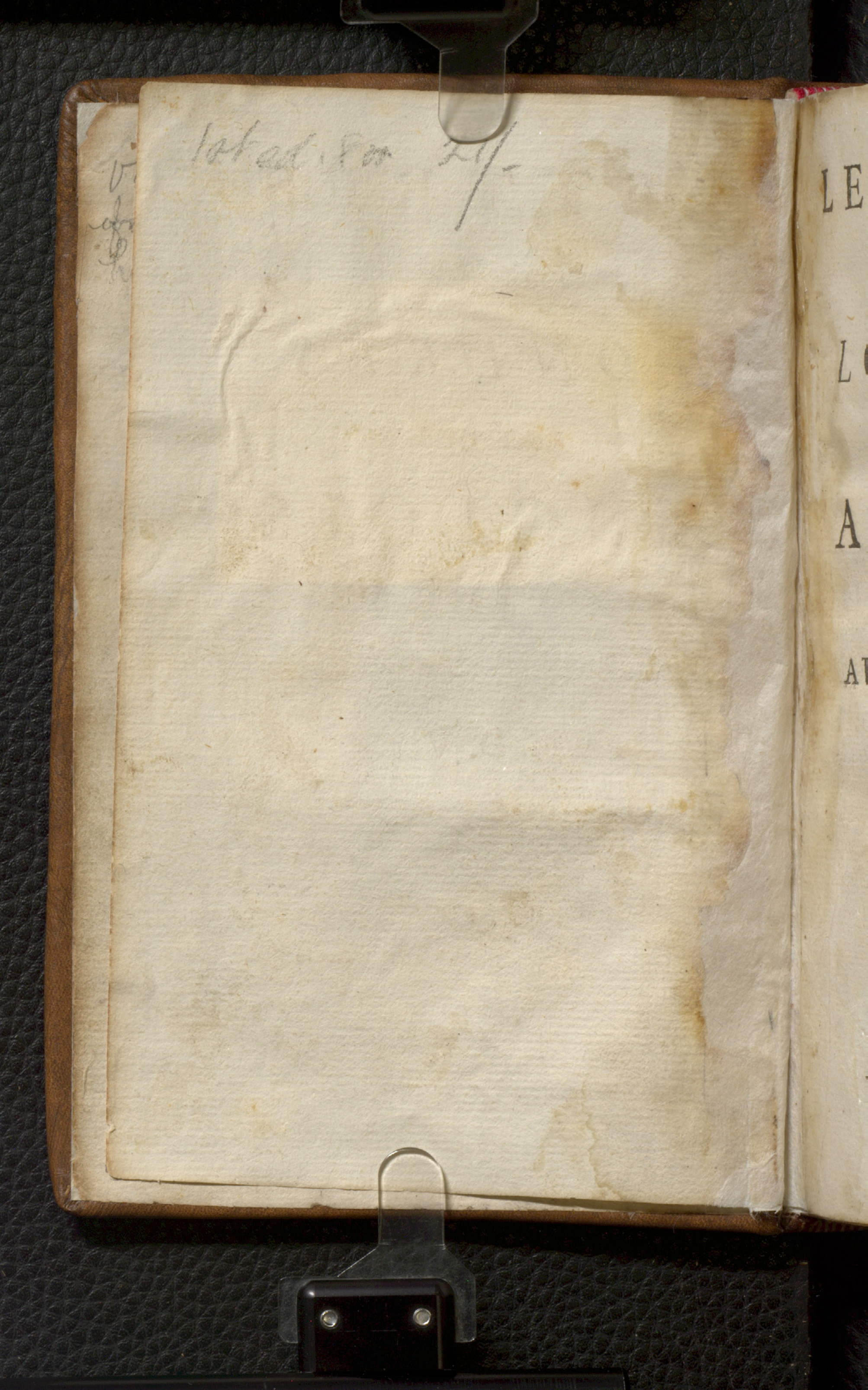
Voltaire was threatened with arrest for these letters published without his authority - 1734 -

VOLTAIRE

a/o

31




1st ed. 8vo 21/-

LETTRES

Ecrites de

LONDRES

SUR LES

ANGLOIS

ET

AUTRES SUJETS.

Par M. D. V***



A *BASLE*,

MDCCXXXIV.

PREFACE.

CES Lettres furent écrites de Londres depuis 1728. jusqu'à 1730 par une personne fort connuë dans le monde; elles ont couru longtems manuscriptes à Londres & à Paris. Deux Anglois les traduisirent en 1732; l'une de ces Traductions fut imprimée aussi-tôt, & eut un debit prodigieux. On commença alors à Londres l'Edition du Manuscript François; l'auteur nous fit prier de la suprimer. Il nous manda plusieurs fois qu'il ne pouvoit consentir à l'impression de ces lettres, qui avoient été écrites librement, & qui n'étoient pas pour être publiques. Nous deferâmes à ses remontrances, & nous

nous ſuprimâmes un an entier l'edition: mais ſachant que les copies manuſcriptes ſe multiplioient, que pluſieurs libraires ſe preparoient â les imprimer à Londres, & que Neaulme & Ledet en avoient commencé l'impreſſion à Amſterdam & à la Haye, étant inſtruits de plus que d'autres Libraires avoient fait traduire en François la Traduction Angloiſe de ces Lettres; il nous a été enfin impoſſible de ſuprimer plus longtems cette edition, & nous nous flattons que ſi nous déplaiſons malgré nous à l'auteur, nous ne déplairons pas au Public.

TABLE DES MATIERES.

LET-

TABLE.

LETTRE VII.

LETTRE VIII.

LETTRE IX.

LETTRE X.

LETTRE XI.

LETTRE XII.

LETTRE XIII.

LETTRE XIV.

LET-



LETTRES

LETTRES SUR LES *ANGLOIS.*

PREMIÉRE LETTRE SUR LES *QUAKERS.*

J'AY crû que la doctrine & l'histoire d'un peuple si extraordinaire meritoient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire, j'allay trouver un des plus ce-

lebres Quakers d'Angleterre, qui après avoir été trente ans dans le commerce, avoit ſçû mettre des bornes à ſa fortune & à ſes deſirs, & s'étoit retiré dans une campagne auprès de Londres. J'allay le chercher dans ſa retraite; c'étoit une maiſon petite, mais bien batie, pleine de propreté ſans ornement. Le Quaker étoit un vieillard frais, qui n'avoit jamais eu de maladie, parce qu'il n'avoit jamais connu les paſſions, n'y l'intemperance. Je n'ay point vu en ma vie d'air plus noble ny plus engageant que le ſien. Il étoit vêtu, comme tous ceux de ſa religion, d'un habit ſans plis dans les cotés, & ſans boutons ſur les poches ny ſur les manches, & portoit un grand chapeau à bords rabatus comme nos Eccléſiaſtiques. Il me reçeut avec ſon chapeau ſur la tête, & s'avança vers moi ſans faire la moindre inclination de corps; mais il y avoit plus de politeſſe dans l'air ouvert & humain de ſon viſage, qu'il n'y en a dans l'uſage de tirer une jambe derriere l'autre, & de porter à la main ce qui eſt fait pour couvrir la

tête. Ami, me, dit-il, je vois que tu es un étranger, ſi je puis t'être de quelqu'utilité, tu n'as qu'à parler. Monſieur, lui dis-je, en me courbant le corps, & en gliſſant un pied vers lui ſelon nôtre coutume, je me flatte que ma juſte curioſité ne vous déplaira pas, & que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'inſtruire de vôtre Religion. Les gens de ton pays, me répondit il, font trop de compliments & de reverences, mais je n'en ay encore vû aucun qui ait eu la même curioſité que toi. Entre, & dinons d'abord enſemble. Je fis encore quelques mauvais complimens, parce qu'on ne ſe deffait pas de ſes habitudes tout d'un coup, & après un repas ſain & frugal, qui commença & qui finit par une priere à Dieu, je me mis à interroger mon homme. Je debutai par la queſtion que de bons Catholiques ont fait plus d'une fois aux Huguenots. Mon cher Monſieur, dis-je, étes vous baptiſé? Non, me répondit le Quaker, & mes confréres ne le ſont point. Comment morbleu, repris-

je, vous n'étes donc pas Chrétiens? Mon ami, repartit-il d'un ton doux, ne jure point; nous sommes Chrétiens, & tâchons d'être bons Chrétiens, mais nous ne pensons pas que le Christianisme consiste à jetter de l'eau sur la tête d'un enfant. Eh bon Dieu! repris-je outré de cette impieté, vous avez donc oublié que Jesus Christ fût baptisé par Jean. Amy point de juremens, encore un coup, dit le benin Quaker. Le Christ reçut le baptême de Jean, mais il ne baptisa jamais personne; nous ne sommes pas les disciples de Jean, mais du Christ. La bonnefoy de mon Quaker me faisoit compassion, & je voulois à toute force qu'il se fit baptiser. S'il ne falloit que cela pour condescendre à ta foiblesse, nous le ferions volontiers, repartit-il gravement; nous ne condamnons personne pour user de la ceremonie du baptesme, mais nous croions que ceux qui professent une religion toute sainte & toute spirituelle, doivent s'abstenir autant qu'ils le peuvent des ceremonies Judaïques. En voicy bien d'une autre,

autre, m'écriay-je; des ceremonies Judaïques! Oüi, mon ami, continua-t-il, & si Judaïques, que plusieurs Juifs encore aujourd'hui usent quelquefois du baptesme de Jean. Consulte l'antiquité, elle t'aprendra que Jean ne fit que renouveller cette pratique, laquelle étoit en usage longtems avant lui parmi les Hebreux, comme le pelerinage de la Meque l'étoit parmi les Ismaëlites. Jesus voulut bien recevoir le baptême de Jean, de même qu'il s'étoit soumis à la circoncision; mais, & la circoncision & le lavement d'eau, doivent être tous deux abolis par le baptême du Christ, ce baptême de l'esprit, cette ablution de l'ame qui sauve les hommes. Aussi le precurseur Jean disoit, *Je vous baptise à la verité avec de l'eau, mais un autre viendra après moi plus puissant que moi & dont je ne suis pas digne de porter les sandalles; celui-là vous baptisera avec le feu & le saint esprit.* Aussi le grand apôtre des Gentils, Paul, écrit aux Corinthiens, *le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour precher l'Evangile;*

gile; auſſi ce même Paul ne baptiſa jamais avec de l'eau que deux perſonnes, encore fût-ce malgré lui. Il circoncit ſon diſciple Timothée, les autres Apotres circonciſoient auſſi tous ceux qui vouloient l'être; es tu circoncis, ajouta-t-il? Je lui répondis que je n'avois pas cet honneur. Eh bien, dit-il, l'ami tu es Chrétien ſans être circoncis, & moi ſans être baptiſé. Voilà comme mon ſaint homme abuſoit aſſez ſpecieuſement de trois ou quatre paſſages de la ſainte Ecriture qui ſembloient favoriſer ſa ſecte, mais il oublioit de la meilleure foi du monde une centaine de paſſages qui l'écraſoient. Je me gardai bien de lui rien conteſter, il n'y a rien à gagner avec un enthouſiaſte. Il ne faut point s'aviſer de dire à un homme les deffauts de ſa maitreſſe, ny à un plaideur le foible de ſa cauſe, ny des raiſons à un illuminé. Ainſi je paſſai à d'autres queſtions.

A l'égard de la Communion, luy disje, comment en uſez vous? Nous n'en uſons point, dit-il. Quoi, point de Communion?

munion ? Non, point d'autre que celle des cœurs. Alors il me cita encore les Ecritures ; il me fit un fort beau ſermon contre la Communion, & me parla d'un ton d'inſpiré pour me prouver que les Sacremens étoient tous d'invention humaine, & que le mot de Sacrement ne ſe trouvoit pas une ſeule fois dans l'Evangile. Pardonne, dit-il, à mon ignorance, je ne t'ay pas aporté la centiéme partie des preuves de ma religion, mais tu peux les voir dans l'expoſition de notre foy par Robert Barclay. C'eſt un des meilleurs livres qui ſoit jamais ſorti de la main des hommes ; nos ennemis conviennent qu'il eſt tres dangereux, cela prouve combien il eſt raiſonnable. Je luy promis de lire ce livre, & mon Quaker me crut deja converti. Enſuite il me rendit raiſon en peu de mots de quelques ſingularités qui expoſent cette ſecte au mépris des autres. Avouë, dit-il, que tu as eu bien de la peine à t'empêcher de rire, quand j'ay répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau ſur la tête, & en te tutoyant.

Cependant tu me parois trop inſtruit, pour ignorer que du tems du Chriſt, aucune nation ne tomboit dans le ridicule de ſubſtituer le plurier au ſingulier ; on diſoit à Ceſar Auguſte, *Je t'aime, je te prie, je te remercie*; il ne ſouffroit pas même qu'on l'apellât *Monſieur*, *Dominus*. Ce ne fût que tres longtems après lui que les hommes s'aviſerent de ſe faire apeller *vous* au lieu de *tu*, comme s'ils étoient doubles, & d'uſurper les titres impertinens de Grandeur, d'Eminence, de Sainteté que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les aſſurant qu'ils ſont avec un profond reſpect, & une fauſſeté infame, leurs tres humbles & tres obeiſſants ſerviteurs. C'eſt pour être plus ſur nos gardes contre cet indigne commerce de menſonge & de flatteries que nous tutoyons également les Roys & les charboniers, que nous ne ſaluons perſonne, n'ayans pour les hommes que de la charité, & du reſpect que pour les loix.

Nous portons auſſi un habit un peu different des autres hommes, afin que

ce

ce ſoit pour nous un avertiſſement continuel de ne leur pas reſſembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, & nous celles de l'humilité Chrétienne. Nous fuyons les aſſemblées de plaiſir, les ſpectacles, le jeu; car nous ſerions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui Dieu doit habiter. Nous ne faiſons jamais de ſermens, pas même en juſtice; nous penſons que le nom du tres haut ne doit point être proſtitué dans les debats miſerables des hommes. Lorſqu'il faut que nous comparoiſſions devant les magiſtrats pour les affaires des autres (car nous n'avons jamais de procés) nous affirmons la verité par un *ouy* ou par un *non*, & les Juges nous en croient ſur nôtre ſimple parole, tandis que tant d'autres Chrétiens ſe parjurent ſur l'Evangile. Nous n'allons jamais à la guerre; ce n'eſt pas que nous craignions la mort, au contraire nous beniſſons le moment qui nous unit à l'être des êtres, mais c'eſt que nous ne ſommes ny loups, ny tigres, ny dogues, mais hommes, mais

Chrétiens.

Chrétiens. Nôtre Dieu qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis, & de souffrir sans murmure, ne veut pas sans doute que nous passions la mer pour aller égorger nos freres, parce que des meurtriers vêtus de rouge, avec un bonnet haut de deux pieds enrôllent des citoyens en faisant du bruit avec deux petits batons sur une peau d'asne bien tenduë. Et lorsqu'après des batailles gagnées tout Londres brille d'illuminations; que le ciel est enflammé de fusées, que l'air retentit du bruit des actions de graces, des cloches, des orgues, des canons, nous gemissons en silence sur ces meurtres qui causent la publique allegresse.



SECONDE

SECONDE LETTRE SUR LES *QUAKERS.*

TElle fût à peu près la converſation que j'eus avec cet homme ſingulier. Mais je fus bien ſurpris quand le dimanche ſuivant il me mena à l'Egliſe des Quakers. Ils ont pluſieurs chapelles à Londres; celle où j'allay eſt prés de ce fameux pillier que l'on appelle le Monument. On étoit déja aſſemblé, lors que j'entrai avec mon conducteur. Il y avoit environ quatre cens hommes, dans l'égliſe, & trois cent femmes. Les femmes ſe cachoient le viſage avec leur eventail, les hommes étoient couverts de leurs larges chapeaux; tous étoient aſſis,

affis, tous dans un profond filence. Je paffai au milieu d'eux fans qu'un feul levât les yeux fur moi. Ce filence dura un quart d'heure: enfin un d'eux fe leva, ota fon chapeau, & après quelques grimaces & quelques foupirs, debita moitié avec la bouche, moitié avec le nez un galimatias tiré à ce qu'il croyoit de l'Evangile, où ny lui ny perfonne n'entendoit rien. Quand ce faifeur de contorfions eût fini fon beau monologue, & que l'affemblée fe fût feparée toute edifiée, & toute ftupide, je demandai à mon homme pourquoi les plus fages d'entre eux fouffroient de pareilles fotifes. Nous fommes obligés de les tolerer, me dit il, parce que nous ne pouvons pas favoir fi un homme qui fe leve pour parler fera infpiré par l'efprit ou par la folie. Dans le doute nous écoutons tout patiemment, nous permettons même aux femmes de parler; deux ou trois de nos devotes fe trouvent fouvent infpirées à la fois, & c'eft alors qu'il fe fait un beau bruit dans la maifon du Seigneur. Vous n'avez donc point

point de Preſtres, lui dis-je. Non, mon ami, dit le Quaker, & nous nous en trouvons bien. Alors ouvrant un livre de ſa ſecte, il lut avec emphaſe ces paroles: A Dieu ne plaiſe que nous oſions ordonner à quelqu'un de recevoir le St. Eſprit le dimanche à l'excluſion de tous les autres fideles. Grace au ciel, nous ſommes les ſeuls ſur la terre qui n'ayons point de Preſtres. Voudrois tu nous ôter une diſtinction ſi heureuſe? Pourquoi abandonnerons nous notre enfant à des nourices mercenaires, quand nous avons du lait à lui donner? Ces mercenaires domineroient bientôt dans la maiſon, & opprimeroient la mere & l'enfant. Dieu a dit, vous avez reçû *gratis*, donnez *gratis*. Irons nous après cette parole marchander l'Evangile, vendre l'Eſprit Saint, & faire d'une aſſemblée de Chrétiens une boutique de marchands? Nous ne donnons point d'argent à des hommes vêtus de noir pour aſſiſter nos pauvres, pour enterrer nos morts, pour prêcher les fideles; ces ſaints emplois nous ſont trop chers pour

nous

nous en décharger ſur d'autres. Mais comment pouvez vous diſcerner, inſiſtay-je, ſi c'eſt l'Eſprit de Dieu qui vous anime dans vos diſcours? Quiconque, dit-il, priera Dieu de l'eclaircir, & qui annoncera des verités evangeliques qu'il ſentira, que celui-là ſoit ſûr que Dieu l'inſpire. Alors il m'accabla de citations de l'Ecriture, qui demontroient ſelon lui qu'il n'y a point de Chriſtianiſme ſans une revelation immediate, & il ajouta ces paroles remarquables: Quand tu fais mouvoir un de tes membres, eſt-ce ta propre force qui le remue? Non, ſans doute, car ce membre a ſouvent des mouvemens involontaires; c'eſt donc celui qui a creé ton corps qui meut ce corps de terre. Et les ideés que reçoit ton ame, eſt-ce toi qui les forme? Encore moins, car elles viennent malgré toi; c'eſt donc le createur de ton ame qui te donne tes idées; mais comme il a laiſſé à ton cœur la liberté, il donne à ton eſprit les idées que ton cœur merite; tu vis dans Dieu, tu agis, tu penſe dans Dieu. Tu n'as donc

donc qu'à ouvrir les yeux à cette lumiere qui éclaire tous les hommes, alors tu verras la verité, & la feras voir. Eh! voilà le Pere Malebranche tout pur, m'ecriay-je. Je connois ton Malebranche, dit-il; il étoit un peu Quaker, mais il ne l'etoit pas aſſez. Ce ſont là les choſes les plus importantes que j'ai apriſes touchant la doctrine des Quakers; dans la premiere Lettre vous aurez leur hiſtoire que vous trouverez encore plus ſinguliere que leur doctrine.



TROISIE'ME

TROISIE'ME

LETTRE

SUR LES

QUAKERS.

VOUS avez déja vû que les Quakers datent depuis Jesus Christ, qui fût selon eux le premier Quaker. La Religion, disent-ils, fût corrompuë presque après sa mort, & resta dans cette corruption environ 1600 années. Mais il y avoit toujours quelques Quakers cachés dans le monde, qui prenoient soin de conserver le feu sacré, éteint par tout ailleurs, jusqu'à ce qu'enfin cette lumiere s'etendit en Angleterre en l'an 1642.

CE fût dans le tems que trois ou quatre sectes dechiroient la Grande Bretagne par

par des guerres civiles entreprises au nom de Dieu, qu'un nommé Georges Fox, du comté de Leicester, fils d'un ouvrier en soye, s'avisa de prêcher en vrai apôtre à ce qu'il pretendoit, c'est à dire, sans sçavoir ny lire ny écrire, C'étoit un jeune homme de vingt cinq ans, de mœurs irreprochables & saintement fol. Il étoit vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, il alloit de village en village criant contre la Guerre & contre le Clergé. S'il n'avoit préché que contre les gens de guerre, il n'avoit rien à craindre, mais il attaquoit les gens d'Eglise. Il fût bien-tot mis en prison; on le mena à Darby devant le Juge de Paix. Fox se presenta au Juge avec son bonnet de cuir sur la tête. Un sergent lui donna un grand soufflet, en lui disant, Gueux ne sais tu pas qu'il faut paroitre tête nuë devant Mr. le Juge? Fox tendit l'autre joue, & pria le sergent de vouloir bien lui donner un autre soufflet pour l'amour de Dieu. Le Juge de Darby voulut lui faire prester serment avant de l'interroger; mon amy, sache, dit-il au Juge, que

je ne prends jamais le nom de Dieu en vain. Le Juge voyant que cet homme le tutoyoit, l'envoya aux Petites-maiſons de Darby pour y être fouetté. Georges Fox alla en louant Dieu à l'hôpital des fols, où l'on ne manqua pas d'executer à la rigueur la ſentence du Juge. Ceux qui lui infligerent la penitence du foüet furent bien ſurpris quand il les pria de lui appliquer encore quelques coups de verges pour le bien de ſon ame. Ces Meſſieurs ne ſe firent pas prier; Fox eût ſa double doſe, dont il les remercia tres cordialement: il ſe mit à les prêcher. D'abord on rit, enſuite on l'écouta, & comme l'entouſiaſme eſt une maladie qui ſe gagne, pluſieurs furent perſuadés, & ceux qui l'avoient foüetté devinrent ſes premiers diſciples. Delivré de ſa priſon il courut les champs avec une douzaine de proſelytes prechant toujours contre le Clergé, & foüetté de tems en tems. Un jour étant mis au pilory, il harangua tout le peuple avec tant de force, qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs, & mit le reſte tellement

dans

dans ſes intereſts, qu'on le tira en tumulte du trou où il étoit, on alla chercher le curé Anglican dont le credit avoit fait condamner Fox à ce ſuplice, & on le piloria à ſa place.

Il oſa bien convertir quelques ſoldats de Cromwell qui quitterent le metier des armes, & refuſerent de prêter le ferment. Cromwell ne vouloit pas d'une ſecte où on ne ſe battoit point, de même que Sixte Quint auguroit mal d'une ſecte, *dove non ſi chiavava:* il ſe ſervit de ſon pouvoir pour perſecuter ces nouveaux venus. On en rempliſſoit les priſons, mais les perſecutions ne ſervent preſque jamais qu'à faire des proſelytes. Ils ſortoient de leurs priſons affermis dans leur creance, & ſuivis de leurs geolliers qu'ils avoient convertis. Mais voicy ce qui contribua le plus à étendre la ſecte. Fox ſe croyoit inſpiré, il crût par conſequent devoir parler d'une maniere differente des autres hommes. Il ſe mit à trembler, à faire des contorſions & des grimaces, à retenir ſon haleine, à la pouſſer avec violence; la Prê-

treſſe de Delphes n'eut pas mieux fait. En peu de tems il aquit une grande habitude d'inſpiration, & bien-tôt après il ne fut plus guere en ſon pouvoir de parler autrement. Ce fut le premier don qu'il communiqua à ſes diſciples. Ils firent de bonne foy toutes les grimaces de leur maître, ils trembloient de toutes leurs forces au moment de l'inſpiration. De là ils en eurent le nom de *Quakers*, qui ſignifie *Trembleurs*. Le petit peuple s'amuſoit à les contrefaire, on trembloit, on parloit du nez, on avoit des convulſions, & on croyoit avoir le St. Eſprit. Il leur faloit quelques miracles, ils en firent.

Le Patriarche Fox, dit publiquement à un Juge de Paix, en preſence d'une grande aſſemblée, Ami prends garde à toy, Dieu te punira bien-tôt de perſecuter les Saints. Ce Juge étoit un yvrogne qui s'enyvroit tous les jours de mauvaiſe bierre & d'eau de vie, il mourût d'apoplexie deux jours après preciſément comme il venoit de ſigner un ordre pour envoyer quelques Quakers en

en priſon. Cette mort ſoudaine ne fût point attribuée à l'intemperance du Juge; tout le monde la regarda comme un effet des predictions du ſaint homme; cette mort fit plus de Quakers, que mille ſermons & autant de convulſions n'en auroient pû faire. Cromwell voyant que leur nombre augmentoit tous les jours voulût les attirer à ſon party, il leur fit offrir de l'argent; mais ils furent incorruptibles, & il dit un jour que cette Religion étoit la ſeule contre laquelle il n'avoit pû prevaloir avec des guinées.

Ils furent quelquefois perſecutés ſous Charles Second, non pour leur religion, mais pour ne vouloir pas payer les dixmes au Clergé, pour tutoyer les Magiſtrats, & refuſer de prêter les ſermens preſcrits par la loy.

Enfin Robert Barclay, Ecoſſois, preſenta au Roy en 1675, ſon Apologie des Quakers, ouvrage auſſi bon qu'il pouvoit l'être. L'Epitre dedicatoire à Charles Second contient non des baſſes flateries, mais des verités hardies, & des conſeils

 juſtes.

juſtes. « Tu as gouté, dit-il à Charles
« à la fin de cette Epitre, de la douceur
« & de l'amertume, de la proſperité
« & des plus grands malheurs; tu as été
« chaſſé des pays où tu regne, tu as ſenti le poids de l'oppreſſion, & tu dois
« ſavoir combien l'oppreſſeur eſt deteſtable devant Dieu, & devant les hommes: que ſi après tant d'épreuves &
« de benedictions ton cœur s'endurciſſoit, & oublioit le Dieu qui s'eſt ſouvenu de toy dans tes diſgraces, ton
« crime en ſeroit plus grand, & ta condamnation plus terrible; au lieu donc
« d'écouter les flateurs de ta cour, écoute la voix de ta conſcience, qui ne te
« flatera jamais. Je ſuis ton fidel
« amy & ſujet, Barclay.

Ce qui eſt plus étonnant, c'eſt que cette lettre écritte à un Roy par un particulier obſcur eût ſon effet, & la perſecution ceſſa.

QUATRIE'ME

QUATRIE'ME

LETTRE

SUR LES

QUAKERS.

ENVIRON ce tems parut l'illuſtre Guillaume Pen, qui établit la puiſſance des Quakers en Amerique, & qui les auroit rendu reſpectables en Europe, ſi les hommes pouvoient reſpecter la vertu ſous des apparences ridicules. Il étoit fils unique du Chevalier Pen, Vice-Amiral d'Angleterre, & favory du Duc d'Yorc, depuis Jaques Second.

GUILLAUME PEN à l'age de quinze ans rencontra un Quaker à Oxford, où il faiſoit ſes études; ce Quaker le perſuada, & le jeune homme, qui étoit vif, naturellement eloquent, & qui avoit de

l'aſcendance dans ſa phiſionomie & dans ſes manieres, gagna bien-tôt quelques uns de ſes camarades ; il établit inſenſiblement une ſocieté de jeunes Quakers qui s'aſſembloient chez lui, de ſorte qu'il ſe trouva chef de ſecte à l'age de ſeize ans.

De retour chez le Vice-Amiral ſon pere, au ſortir du college, au lieu de ſe mettre à genoux devant lui & de lui demander ſa benediction, ſelon l'uſage des Anglois, il l'aborda le chapeau ſur la tête, & lui dit, Je ſuis fort aiſe l'ami de te voir en bonne ſanté. Le Vice-Amiral crût que ſon fils étoit devenu fol ; il s'aperçût bientôt qu'il étoit Quaker, il mit en uſage tous les moyens que la prudence humaine peut employer pour l'engager à vivre comme un autre. Le jeune homme ne repondit à ſon pere qu'en l'exhortant à ſe faire Quaker lui même. Enfin le pere ſe relâcha à ne lui demander autre choſe ſinon qu'il allât voir le Roy & le Duc d'Yorc le chapeau ſous le bras, & qu'il ne les tutoyât point. Guillaume répondit que ſa conſcience

ſcience ne le lui permettoit pas, & le pere indigné & au deſeſpoir le chaſſa de ſa maiſon. Le jeune Pen remercia Dieu de ce qu'il ſouffroit deja pour ſa cauſe; il alla prêcher dans la cité, il y fit beaucoup de proſelytes.

Les Prêches des Miniſtres éclairciſſoient tous les jours, & comme il étoit jeune, beau, & bien fait, les femmes de la cour & de la ville accouroient devotement pour l'entendre. Le patriarche George Fox vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres, ſur ſa reputation; tous deux reſolurent de faire des miſſions dans les pays étrangers; ils s'embarquerent pour la Hollande, après avoir laiſſé des ouvriers en aſſez bon nombre pour avoir ſoin de la vigne de Londres.

Leurs travaux eurent un heureux ſuccés à Amſterdam; mais ce qui leur fit plus d'honneur, & ce qui mit le plus leur humilité en danger, fût la reception que leur fit la Princeſſe Palatine Elizabeth, tante de George premier Roy d'Angleterre, femme illuſtre par ſon eſprit & par ſon ſçavoir, & à qui Des

Cartes avoit dedié ſon Roman de Philoſophie.

Elle étoit alors retirée à la Haye, où elle vit *les Amis*, car c'eſt ainſi qu'on appelloit alors les Quakers en Hollande. Elle eût pluſieurs conferences avec eux, ils prêcherent ſouvent chez elle, & s'ils ne firent pas d'elle une parfaite Quakereſſe, ils avouerent au moins qu'elle n'étoit pas loin du Royaume des Cieux. Les Amis ſemérent auſſi en Allemagne, mais ils y recueillerent peu ; on ne gouta pas la mode de tutoyer dans un pays où il faut toujours les termes d'Alteſſe & d'Excellence. Pen repaſſa bientôt en Angleterre ſur la nouvelle de la maladie de ſon pere, il vint recueillir ſes derniers ſoupirs. Le Vice-Amiral ſe reconcilia avec lui & l'embraſſa avec tendreſſe quoi qu'il fût d'une differente religion. Mais Guillaume l'exhorta en vain à ne point recevoir le ſacrement, & à mourir Quaker, & le vieux bon homme recommanda inutilement à Guillaume d'avoir des boutons ſur ſes manches

manches & des ganſes à ſon chapeau.

GUILLAUME herita de grands biens parmi leſquels il ſe trouvoit des dettes de la couronne pour des avances faites par le Vice-Amiral dans des expeditions maritimes. Rien n'étoit moins aſſuré alors que l'argent dû par le Roy. Pen fut obligé d'aller tutoyer Charles Second & ſes Miniſtres, plus d'une fois, pour ſon payement. Le gouvernement lui donna en 1680, au lieu d'argent la proprieté & la ſouveraineté d'une Province d'Amerique, au ſud de Maryland. Voilà un Quaker devenu Souverain. Il partit pour ſes nouveaux Etats avec deux vaiſſaux chargés de Quakers, qui le ſuivirent. On appella dès lors le pays *Penſilvania*, du nom de Pen; il y fonda la ville de Philadelphie, qui eſt aujourdhui tres floriſſante. Il commença par faire une ligue avec les Ameriquains ſes voiſins. C'eſt le ſeul traité entre ces peuples & les Chretiens qui n'ait point été juré, & qui n'ait point été rompû. Le nouveau ſouverain fut auſſi le legiſlateur de

de la Penſilvanie, il donna des loix tres ſages, dont aucune n'a été changée depuis lui. La premiere eſt de ne maltraiter perſonne au ſujet de la Religion, & de regarder comme frêres tous ceux qui croient un Dieu.

A PEINE eut-il établi ſon gouvernement que pluſieurs marchands de l'Amerique vinrent peupler cette colonie. Les naturels du pays au lieu de fuir dans les forêts, s'accoutumerent inſenſiblement avec les pacifiques Quakers. Autant ils deteſtoient les autres Chrétiens conquerans & deſtructeurs de l'Amerique, autant ils aimoient ces nouveaux venus. En peu de tems un grand nombre de ces pretendus Sauvages charmé de la douceur de ces voiſins, vinrent en foule demander à Guillaume Pen de les recevoir au nombre de ſes vaſſaux. C'étoit un ſpectacle bien nouveau qu'un Souverain que tout le monde tutoyoit, & à qui on parloit le chapeau ſur la tête; un gouvernement ſans Prêtres, un peuple ſans armes, des citoyens tous égaux,

à la Magiſtrature près, & des voiſins ſans jalouſie.

Guillaume Pen pouvoit ſe vanter d'avoir apporté ſur la terre l'âge d'or, dont on parle tant, & qui n'a vraiſemblablement exiſté qu'en Penſilvanie. Il revint en Angleterre pour les affaires de ſon nouveau pays. Après la mort de Charles Second, le Roy Jaques, qui avoit aimé ſon pere, eût la même affection pour le fils, & ne le conſidera plus comme un ſectaire obſcur, mais comme un très grand homme. La politique du Roy s'accordoit en cela avec ſon gout. Il avoit envie de flatter les Quakers en aboliſſant les Loix faites contre les Non-Conformiſtes, afin de pouvoir introduire la Religion Catholique à la faveur de cette liberté. Toutes les ſectes d'Angleterre virent le piege, & ne s'y laiſſerent pas prendre; elles ſont toujours reunies contre le Catholiciſme, leur ennemi commun. Mais Pen ne crût pas devoir renoncer à ſes principes pour favoriſer des Proteſtans qui le haïſſoient,

contre

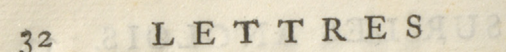
contre un Roy qui l'aimoit. Il avoit établi la liberté de conſcience en Amerique, il n'avoit pas envie de vouloir paroitre la détruire en Europe ; il demeura donc fidel à Jaques Second, au point qu'il fût generallement accuſé d'être Jeſuite. Cette calomnie l'affligea ſenſiblement, il fût obligé de s'en juſtifier par des Ecrits publics. Cependant le malheureux Jaques Second, qui comme preſque tous les Stuards étoit un composé de grandeur & de foibleſſe, & qui comme eux en fit trop & trop peu, perdit ſon Royaume ſans qu'on pût dire comment la choſe arriva.

Toutes les ſectes Angloiſes reçûrent de Guillaume Troiſiéme & de ſon Parlement, cette même liberté qu'elles n'avoient pas voulu tenir des mains de Jaques. Ce fût alors que les Quakers commencerent à jouïr par la force des loix de tous les privileges dont ils ſont en poſſeſſion aujourd'hui. Pen, après avoir vû enfin ſa ſecte établie ſans contradiction dans le pays de ſa naiſſance, retourna

tourna en Penſilvanie. Les ſiens & les Ameriquains le reçûrent avec des larmes de joye, comme un pere qui revenoit voir ſes enfans. Toutes ſes loix avoient été religieuſement obſervées pendant ſon abſence; ce qui n'étoit arrivé à aucun legiſlateur avant lui. Il reſta quelques années à Philadelphie: il en partit enfin malgré lui pour aller ſolliciter à Londres des avantages nouveaux en faveur du commerce des Penſilvains; il ne les revit plus, il mourut à Londres en 1718.

Je ne puis deviner quel ſera le ſort de la Religion des Quakers en Amerique, mais je vois qu'elle déperit tous les jours à Londres. Par tout pays la Religion dominante, quand elle ne perſecute point, engloutit à la longue toutes les autres. Les Quakers ne peuvent être membres du Parlement, ny poſſeder aucun office, parce qu'il faudroit prêter ſerment, & qu'ils ne veulent point jurer; ils ſont reduits à la neceſſité de gagner de l'argent par le commerce. Leurs enfans enri-

chis



chis par l'induſtrie de leurs peres, veulent joüir, avoir des honneurs, des boutons, & des manchettes, ils ſont honteux d'être appellés Quakers, & ſe font Proteſtans pour être à la mode.



CINQUIE'ME

CINQUIE'ME

LETTRE

SUR LA

RELIGION

ANGLICANE.

C'EST icy le pays des Sectes: *multæ sunt mansiones in domo patris mei:* un Anglois comme homme libre va au ciel par le chemin qui lui plait.

CEPENDANT quoique chacun puisse icy servir Dieu à sa mode, leur veritable Religion, celle où l'on fait fortune, est la secte des Episcopaux, appellée l'Eglise Anglicane, ou l'Eglise par excellence. On ne peut avoir d'employ ny en Angleterre ny en Irlande sans être du nombre des fideles Anglicans. Cette

raiſon, qui eſt une excellente preuve, a converti tant de Nonconformiſtes qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtiéme partie de la nation qui ſoit hors du giron de l'Egliſe dominante.

Le Clergé Anglican a retenu beaucoup des Ceremonies Catholiques, & ſur tout celle de recevoir les Dixmes avec une attention très ſcrupuleuſe. Ils ont auſſi la pieuſe ambition d'être les maîtres.

De plus, ils fomentent autant qu'ils peuvent dans leurs ouailles un ſaint zêle contre les Nonconformiſtes. Ce zele étoit aſſez vif ſous le gouvernement des Toris, dans les dernieres années de la Reine Anne; mais il ne s'étendoit pas plus loin qu'à caſſer quelquefois les vitres des Chapeles heretiques, car la rage des ſectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, & ce n'étoit plus ſous la Reine Anne que les bruits ſourds d'une mer encore agitée longtems après la tempeſte. Quand les Whigs & les Toris dechirerent leur pays, comme autrefois les Guelphes & Gibelins, il fallut bien que la Religion entrât dans les partis; les

Toris

Toris étoient pour l'Episcopat, les Whigs le vouloient abolir, mais ils se sont contentés de l'abbaisser quand ils ont été les maitres.

Du tems que le Comte Harley d'Oxford & Milord Bolingbroke faisoient boire la santé des Toris, l'Eglise Anglicane les regardoit comme les defenseurs de ses saints privileges. L'assemblée du bas Clergé, qui est une espece de chambre des communes composée d'Ecclesiastiques, avoit alors quelque credit; elle jouïssoit au moins de la liberté de s'assembler, de raisonner de controverse, & de faire bruler de tems en tems quelques livres impies, c'est à dire, écrits contre elle. Le Ministere qui est Whig aujourd'hui ne permet pas seulement à ces Messieurs de tenir leur assemblée, ils sont reduits dans l'obscurité de leur paroisse au triste employ de prier Dieu pour le Gouvernement, qu'ils ne seroient pas fachés de troubler.

Quant aux Evêques qui sont vingt & six en tout, ils ont seance dans la Chambre haute en dépit des Whigs, par-

ce que le vieil abus de les regarder comme Barons ſubſiſte encore. Il y a une clauſe dans le ſerment que l'on prête à l'Etat laquelle exerce bien la patience Chretienne de ces Meſſieurs; on y promet d'être de l'Egliſe comme elle eſt établie par la Loy. Il n'y a guere d'Evêques, de Doyens, d'Archiprêtres qui ne penſent l'être de droit divin; c'eſt donc un grand ſujet de mortification pour eux d'être obligés d'avoüer, qu'ils tiennent tout d'une miſerable Loy faite par des profanes laïques. Un ſavant Religieux (le Pere Courayer) a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité & la ſucceſſion des Ordinations Anglicanes. Cet ouvrage a été proſcrit en France; mais croyez vous qu'il ait plû au Miniſtere d'Angleterre? Point du tout; les maudits Whigs ſe ſoucient très peu que la ſucceſſion Epiſcopale ait été interrompuë chez eux ou non, & que l'Evêque Parker ait été conſacré dans un Cabaret (comme on le veut) ou dans une Egliſe; ils aiment mieux même que les Evêques tirent leur autorité du Parlement

ment pluſtot que des Apôtres. Le Lord B——dit que cette idée de Droit divin ne ſerviroit qu'à faire des tirans en camail & en rochet, mais que la loy fait des citoyens.

A L'EGARD des mœurs, le Clergé Anglican eſt plus reglé que celui de France, & en voicy la cauſe. Tous les Eccleſiaſtiques ſont elevés dans l'Univerſité d'Oxford, ou dans celle de Cambridge loin de la corruption de la capitale. Ils ne ſont apellés aux dignités de l'Egliſe que très tard, & dans un âge où les hommes n'ont d'autres paſſions que l'avarice, lorſque leur ambition manque d'alimens. Les employs ſont icy la recompenſe des longs ſervices dans l'Egliſe auſſi bien que dans l'armée, on n'y voit pas de jeunes gens Evêques ou Colonels au ſortir du College; de plus les Prêtres ſont preſque tous mariés. La mauvaiſe grace contractée dans l'Univerſité, & le peu de commerce qu'on a icy avec les femmes font que d'ordinaire un Evêque eſt forcé de ſe contenter de la ſienne. Les Prêtres vont quelque fois au cabaret, parce que

l'uſage le leur permet; & s'ils s'enivrent, c'eſt ſerieuſement & ſans ſcandale.

CET être indefiniſſable, qui n'eſt ny Eccleſiaſtique ny Seculier; en un mot, ce que l'on appelle un Abbé, eſt une eſpece inconnuë en Angleterre: les Eccleſiaſtiques ſont tous icy reſervés & preſque tous pedans. Quand ils aprennent qu'en France de jeunes gens connûs par leurs débauches, & élevés à la Prelature par des intrigues de femmes ſont publiquement l'amour, s'egayent à compoſer des chanſons tendres, donnent tous les jours des ſoupers délicats & longs, & de là vont implorer les lumieres du St. Eſprit, & ſe nomment hardiment les ſucceſſeurs des Apôtres; ils remercient Dieu d'être Proteſtans, mais ce ſont de vilains Heretiques à bruler à tous les Diables, comme dit Maître François Rabelais. C'eſt pourquoi je ne me meſle point de leurs affaires.

SIXIE'ME
LETTRE
SUR LES
PRESBYTERIENS.

LA Religion Anglicane ne s'étend qu'en Angleterre & en Irlande; le Presbyteranisme est la religion dominante en Ecosse. Ce Presbyteranisme n'est autre chose que le Calvinisme pur, tel qu'il avoit été établi en France, & qu'il subsiste à Geneve. Comme les Prêtres de cette secte ne reçoivent dans leurs Eglises que des gages très mediocres, & que par consequent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les Evêques, ils ont pris le parti naturel de crier contre des honneurs où ils ne peuvent attaindre. Figurez vous l'orgueilleux Diogene, qui

fouloit aux pieds l'orgueil de Platon; les Presbyteriens d'Ecosse ne ressemblent pas mal à ce fier & gueux raisonneur; ils traiterent Charles Second avec bien moins d'egards que Diogene n'avoit traité Alexandre, car lorsqu'ils prirent les armes pour lui contre Cromwell qui les avoit trompez, ils firent essuyer à ce pauvre Roy quatre sermons par jour, ils lui defendoient de jouer, ils le mettoient en penitence; si bien que Charles se lassa bien-tôt d'être Roy de ces pedants & s'echapa de leurs mains comme un Ecolier se sauve du College.

Devant un jeune & vif Bachelier François criaillant le matin dans les Ecôles de Theologie, le soir chantant avec les Dames, un Theologien Anglican est un Caton; mais ce Caton paroit un Galant devant un Presbyterien d'Ecosse. Ce dernier affecte une demarche grave, un air faché, un vaste chapeau, un long manteau par dessus, un habit court, prêche du nez, & donne le nom de la Prostituée de Babilone à toutes les Eglises où quelques Ecclesiastiques sont assez

heureux

heureux d'avoir cinquante mil livres de rente ; & où le peuple eſt aſſez bon pour le ſoufrir & pour les appeller Monſieur, Votre Grandeur, & Votre Eminence.

Ces Meſſieurs, qui ont auſſi quelques Egliſes en Angleterre, ont mis les airs graves & ſeveres à la mode en ce pays. C'eſt à eux qu'on doit la ſanctification du Dimanche dans les trois Royaumes. Il eſt defendu ce jour-là de travailler & de ſe divertir, ce qui eſt le double de la ſeverité des Egliſes Catholiques. Point d'Opera, point de Comedies, point de Concerts à Londres le dimanche ; les Cartes même y ſont ſi expreſſément defenduës qu'il n'y que les perſonnes de qualité, & ce qu'on appelle les honnetes gens qui joüent ce jour-là, le reſte de la nation va au ſermon, au cabaret, & chez des filles de joye.

Quoique la ſecte Epiſcopale & la Presbyterienne ſoient les deux dominantes dans la Grande Bretagne, toutes les autres y ſont bien venuës & vivent aſſez bien enſemble, pendant que la pluſpart de leurs Predicans ſe deteſtent

reci-

reciproquement avec prèſqu'autant de cordialité qu'un Janſeniſte damne un Jeſuite.

Entrez dans la Bourſe de Londres, cette place plus reſpectable que bien des Cours, dans laquelle s'aſſemblent les deputés de toutes les nations pour l'utilité des hommes. Là le Juif, le Mahometan, & le Chrétien, traitent l'un avec l'autre comme s'ils étoient de la même religion, & ne donnent le nom d'infideles qu'à ceux qui font banqueroute. Là le Presbyterien ſe fie à l'Anabaptiſte, & l'Anglican reçoit la promeſſe du Quaker. Au ſortir de ces pacifiques & libres aſſemblées, les uns vont à la Synagogue, les autres vont boire: celui-ci va ſe faire baptiſer dans une grande cuve au nom du Pere, par le Fils, au St. Eſprit: celui-là fait couper le prepuce de ſon fils, & fait marmotter ſur l'enfant des paroles Hebraïques qu'il n'entend point: les autres vont dans leur Egliſe attendre l'inſpiration de Dieu, leur chapeau ſur la tête, & tous ſont contens.

S'il

S'IL n'y avoit en Angleterre qu'une Religion, le Despotisme seroit à craindre; s'il n'y en avoit que deux, elles se couperoient la gorge, mais il y en a trente, & elles vivent en paix & heureuses.



SEPTIE'ME

SEPTIE'ME

LETTRE

SUR LES

SOCINIENS,

OU

ARIENS,

OU

ANTITRINITAIRES.

IL y a icy une petite Secte composée d'Ecclesiastiques & de quelques seculiers trés sçavans, qui ne prennent ny le nom d'Ariens, ny celui de Sociniens, mais qui ne sont point du tout de l'avis de

de St. Athanaſe, ſur le chapitre de la Trinité, & qui vous diſent nettement que le Pere eſt plus grand que le Fils.

Vous ſouvenez vous d'un certain Evêque orthodoxe, qui pour convaincre un Empereur de la Conſubſtanciation, s'aviſa de prendre le fils de l'Empereur ſous le menton & de lui tirer le nez en preſence de ſa ſacrée Majeſté. L'Empereur alloit faire jetter l'Evêque par les feneſtres, quand le bon homme lui dit ces belles & convaincantes paroles: Seigneur, ſi vôtre Majeſté eſt ſi fachée que l'on manque de reſpect à ſon fils, comment penſez vous que Dieu le Pere traitera ceux qui refuſent à Jeſus Chriſt les titres qui lui ſont deus? Les gens dont je vous parle diſent que le St. Evêque étoit fort mal aviſé, que ſon argument n'étoit rien moins que concluant & que l'Empereur devoit lui répondre, Aprenez qu'il y a deux façons de me manquer de reſpect, la premiere de ne rendre pas aſſez d'honneur à mon fils, & la ſeconde de lui en rendre autant qu'à moi.

Quoi qu'il en ſoit, le party d'Arius commence à revivre en Angleterre auſſi bien qu'en Hollande & en Pologne. Le grand M. Newton faiſoit à cette opinion l'honneur de la favoriſer. Ce Philoſophe penſoit que les Unitaires raiſonnoient plus geometriquement que nous. Mais le plus ferme patron de la doctrine Arienne, eſt l'illuſtre docteur Clarke. Cet homme eſt d'une vertu rigide, & d'un caractere doux, plus amateur de ſes opinions que paſſionné pour faire des proſelytes, uniquement occupé de calculs & de demonſtrations, une vraye machine à raiſonnemens.

C'est lui qui eſt l'autheur d'un livre aſſez peu entendu, & eſtimé ſur l'exiſtence de Dieu, & d'un autre plus intelligible, mais aſſez mepriſé ſur la verité de la Religion Chretienne.

Il ne s'eſt point engagé dans de belles diſputes ſcholaſtiques, que notre ami appelle de venerables billeveſées, il s'eſt contenté de faire imprimer un livre qui contient tous les temoignages des premiers ſiecles pour & contre les Unitaires,

taires, & a laiſſé au lecteur le ſoin de compter les voix & de juger. Ce livre du docteur lui a attiré beaucoup de partiſans; mais l'a empeché d'être Archevêque de Cantorbery. Je crois que le docteur s'eſt trompé dans ſon calcul, & qu'il valoit mieux être Primat Orthodoxe d'Angleterre que Curé Arien.

Vous voyez quelles revolutions arivent dans les opinions comme dans les empires. Le party d'Arius après trois cent ans de triomphe, & douze ſiecles d'oubli, renait enfin de ſa cendre; mais il prend trés mal ſon tems de reparoitre dans un age où tout le monde eſt raſſaſié de diſputes & de ſectes. Celle cy eſt encore trop petite pour obtenir la liberté des aſſemblées publiques, elle l'obtiendra ſans doute ſi elle devient plus nombreuſe, mais on eſt ſi tiede à preſent ſur tout cela, qu'il n'y a plus guere de fortune à faire pour une Religion nouvelle ou renouvellée. N'eſt ce pas une choſe plaiſante que Luther, Calvin, Zuingle, tous écrivains qu'on ne peut lire, ayent fondé des ſectes qui partagent

partagent l'Europe, que l'ignorant Mahomet ait donné une religion à l'Aſie & à l'Afrique ; & que Meſſieurs Newton, Clarke, Locke, le Clerc, &c. les plus grands Philoſophes, & les meilleures plumes de leur temps, ayent pu à peine venir à bout d'établir un petit troupeau qui même diminue tous les jours.

Voila ce que c'eſt que de venir au monde à propos. Si le Cardinal de Retz reparoiſſoit aujourd'hui, il n'ameuteroit pas dix femmes dans Paris.

Si Cromwell renaiſſoit ; lui, qui a fait couper la teſte à ſon Roy, & s'eſt fait Souverain, ſeroit un ſimple Marchand de Londres.



HUITIE'ME
LETTRE
SUR LE
PARLEMENT.

LES membres du Parlement d'Angleterre aiment à ſe comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent.

IL n'y a pas longtems que Mr. Shipping dans la Chambre des Communes commença ſon diſcours par ces mots, *La majeſté du peuple Anglois ſeroit bleſſée.* La ſingularité de l'expreſſion cauſa un grand éclat de rire; mais ſans ſe déconcerter, il repeta les memes paroles d'un air ferme, & on ne rit plus. J'avouë que je ne vois rien de commun entre la majeſté du peuple Anglois, & celle du peuple Romains, en-

core moins entre leurs gouvernemens. Il y a un Senat à Londres dont quelques membres sont soupçonnez, quoi qu'à tort sans doute, de vendre leur voix dans l'occasion, comme on faisoit à Rome: voilà toute la ressemblance; d'ailleurs les deux nations me paroissent entierement differentes, soit en bien, soit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de Religion; cette abomination étoit reservée à des devots preschcheurs d'humilité & de patience. Marius & Sylla, Pompée & Cesar, Antoine & Auguste, ne se battoient point pour decider si le Flamen devoit porter sa chemise par dessus sa robbe, ou la robbe par dessus sa chemise; & si les poulets sacrés devoient manger & boire, ou bien manger seulement, pour qu'on prit les augures. Les Anglois se sont faits pendre autrefois reciproquement à leurs Assises, & se sont detruits en bataille rangée pour des querelles de pareilles especes. La secte des Episcopaux, & le Presbyterianisme ont tourné, pour un tems, ces

ces têtes ſerieuſes. Je m'imagine que pareille ſotiſe ne leur arrivera plus, ils me paroiſſent devenir ſages à leurs depens, & je ne leur vois nulle envie de s'egorger doreſnavant pour des ſyllogiſmes.

VOICY une difference plus eſſentielle entre Rome & l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la derniere, c'eſt que le fruit des guerres civiles à Rome a été l'eſclavage, & celui des troubles d'Angleterre la liberté. La nation Angloiſe eſt la ſeule de la terre, qui ſoit parvenue à regler le pouvoir des Roys en leur reſiſtant, & qui d'effort en efforts ait enfin établi ce gouvernement ſage, où le Prince tout puiſſant pour faire du bien, a les mains liées pour faire le mal, où les Seigneurs ſont grands ſans inſolence, & ſans vaſſaux, & où le peuple partage le gouvernement ſans confuſion.

LA Chambre des Pairs & celle des Communes ſont les arbitres de la nation, le Roy eſt le ſur-arbitre; cette balance manquoit aux Romains, les grands & le

le peuple étoient toujours en divifion à Rome, fans qu'il y eut un pouvoir mitoyen, qui pût les accorder: le Senat de Rome qui avoit l'injufte & puniffable orgueil de ne vouloir rien partager avec les Plebeiens, ne connoiffoit d'autre fecret pour les éloigner du gouvernement que de les occuper toujours dans les guerres étrangeres, ils regardoient le peuple comme une befte feroce qu'il falloit lacher fur leurs voifins de peur quelle ne devorât fes maitres. Ainfi le plus grand defaut du gouvernement des Romains en fit des conquerans; c'eft parce qu'ils étoient malheureux chez eux qu'ils devinrent les maitres du monde, jufqu'à ce qu'enfin leurs divifions les rendirent efclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'eft point fait pour un fi grand éclat, ny pour une fin fi funefte; fon but n'eft point la brillante folie de faire des conqueftes, mais d'empefcher que fes voifins n'en faffent. Ce peuple n'eft pas feulement jaloux de fa liberté; il l'eft encore de celle des autres. Les Anglois

étoient acharnés contre Louis XIV uniquement parce qu'ils lui croyoient de l'ambition ; ils luy ont faits la guerre de gayeté de cœur, aſſurement ſans aucun intereſt.

Il en a couté ſans doute pour établir la liberté en Angleterre, c'eſt dans des mers de ſang qu'on a noyé l'idole du pouvoir deſpotique; mais les Anglois ne croyent point avoir acheté trop cher de bonnes loix: les autres nations n'ont pas eu moins de troubles, n'ont pas verſé moins de ſang qu'eux, mais ce ſang qu'elles ont répandu pour la cauſe de leur liberté n'a fait que cimenter leur ſervitude.

Ce qui devient une revolution en Angleterre, n'eſt qu'une ſedition dans les autres pays. Une ville prend les armes pour defendre ſes privileges, ſoit en Eſpagne, ſoit en Barbarie, ſoit en Turquie, auſſi-tôt des ſoldats mercenaires la ſubjuguent, des bourreaux la puniſſent, & le reſte de la nation baiſe ſes chaiſnes. Les François penſent que le gouvernement de cette iſle eſt plus orageux que

la mer qui l'environne, & cela eſt vrai, mais c'eſt quand le Roy commence la tempeſte, c'eſt quand il veut ſe rendre le maiſtre du vaiſſeau dont-il n'eſt que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fecondes en crimes que celles d'Angleterre, mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a eû une liberté ſage pour objet.

Dans le tems deteſtable de Charles IX. & de Henry III. il s'agiſſoit ſeulement de ſavoir ſi on ſeroit l'eſclave des Guiſes; pour la derniere guerre de Paris elle ne merite que des ſiflets. Il me ſemble que je vois des Ecoliers qui ſe mutinent contre le Prefet d'un College, & qui finiſſent par être fouëtez. Le Cardinal de Retz avec beaucoup d'eſprit & de courage mal employez, rebelle ſans aucun ſujet, factieux ſans deſſein, chef de parti ſans armée, cabaloit pour cabaler, & ſembloit faire la guerre civile pour ſon plaiſir. Le Parlement ne ſçavoit ce qu'il vouloit, ny ce qu'il ne vouloit pas. Il levoit des troupes

troupes par arreſt, il les caſſoit, il menaçoit, il demandoit pardon ; il mettoit à prix la tête du Cardinal Mazarin, & enſuite venoit le complimenter en ceremonie. Nos guerres civiles ſous Charles VI. avoient été cruelles, celles de la Ligue furent abominables, celle de la Fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglois, c'eſt le ſupplice de Charles I. qui fut traité par ſes vainqueurs comme il les eût traités s'il eut été heureux. Après tout, regardez d'un coſté, Charles I. vaincu en bataille rangée, priſonnier, jugé, condamné dans Weſtminſter, & décapité ; & de l'autre l'Empereur Henry VII. empoiſonné par ſon chapelain en communiant, Henry III. aſſaſſiné par un Moine, trente aſſaſſinats medités contre Henry IV. pluſieurs executez, & le dernier privant enfin la France de ce grand Roy : peſez ces attentats, & jugez.

NEUVIE'ME LETTRE SUR LE GOUVERNEMENT.

CE mêlange dans le Gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les Communes, les Lords, & le Roy, n'a pas toujours ſubſiſté. L'Angleterre a été longtems eſclave, elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des François. Guillaume le Conquerant la gouverna ſur tout avec un ſceptre de fer. Il diſpoſoit des biens, de la vie, de ſes nouveaux ſujets comme un Monarque de l'orient; il defendit ſous peine de mort qu'aucun Anglois oſât avoir du feu, & de la lumiere, chez lui paſſé huit heures du ſoir; ſoit qu'il pretendit

dit par là prevenir leurs aſſemblées nocturnes, ſoit qu'il voulut eſſayer par une defenſe ſi bizarre juſqu'où peut aller le pouvoir des hommes ſur d'autres hommes. Il eſt vrai qu'avant & après Guillaume le Conquerant les Anglois ont eu des Parlemens, ils s'en vantent comme ſi ces aſſemblées, apellées alors Parlemens, compoſées de tyrans eccleſiaſtiques & de pillars només Barons avoient été les gardiens de la liberté & de la felicité publique.

Les Barbares qui des bords de la mer Baltique fondirent dans le reſte de l'Europe, aporterent avec eux l'uſage de ces Etats ou Parlemens, dont on fait tant de bruit & qu'on connoit ſi peu; les Roys alors n'étoient point deſpotiques, cela eſt vrai, mais les peuples n'en gemiſſoient que plus dans une ſervitude miſerable; les chefs de ces Sauvages qui avoient ravagé la France, l'Italie, l'Eſpagne, & l'Angleterre, ſe firent Monarques. Leurs capitaines partagerent entre eux les terres des vaincus, de là ces Margraves, ces Lairds, ces Barons,

Barons, ces ſous-Tyrans, qui diſputoient ſouvent avec leur Roy les depouilles des peuples. C'étoient des oiſeaux de proye combattans contre un aigle pour ſuccer le ſang des colombes, chaque peuple avoit cent tyrans au lieu d'un maiſtre. Les Prêtres ſe mirent bien-tot de la partie; de tout tems le ſort des Gaulois, des Germains, des Inſulaires d'Angleterre, avoit été d'être gouvernés par leurs Druïdes, & par les Chefs de leurs villages, ancienne eſpece de Barons, mais moins tyrans que leurs ſucceſſeurs. Ces Druïdes ſe diſoient mediateurs entre la divinité & les hommes, ils faiſoient des loix, ils excommunioient, ils condamnoient à la mort. Les Evêques ſuccederent peu à peu à leur autorité temporelle dans le gouvernement Goth & Vandale. Les Papes ſe mirent à leur tête, & avec des Brefs des Bulles, & des Moines ils firent trembler les Roys, les depoſerent, les firent aſſaſſiner & tirerent à eux tout l'argent qu'ils pûrent de l'Europe. L'imbecille Ina, l'un des tyrans de la Heptarchie

d'Angleterre, fut le premier qui dans un pelerinage à Rome, se soumit à payer le denier de St. Pierre (ce qui étoit environ un ecu de nôtre monoye) pour chaque maison de son territoire. Toute l'isle suivit bientot cet exemple, l'Angleterre devint petit à petit une province du Pape, le St. Pere y envoyoit de tems en tems ses Legats pour y lever des impots exorbitans, Jean sans terre fit enfin une cession en bonne forme de son Royaume à sa Sainteté qui l'avoit excommunié, & les Barons qui n'y trouverent pas leur compte chasserent ce miserable Roy, ils mirent à sa place Louis huit Pere de St. Louis Roy de France. Mais ils se degouterent bientot de ce nouveau venu & lui firent repasser la mer.

Tandis que les Barons, les Evêques, les Papes dechiroient tous ainsi l'Angleterre, où tous vouloient commander; le peuple la plus nombreuse, la plus utile, la plus vertueuse même, & par consequent la plus respectable partie des hommes, composée de ceux qui étudient les loix & les sciences, des negocians, des artisans;

artiſans, en un mot, de tout ce qui n'étoit point tyran, le peuple, dis-je, étoit regardé par eux comme des animaux au deſſous de l'homme. Il s'en falloit bien que les Communes euſſent alors part au gouvernement, c'étoient des Vilains, leur travail, leur ſang apartenoient à leurs maîtres qui s'apelloient Nobles. Le plus grand nombre des hommes étoit en Europe ce qu'ils ſont encore en pluſieurs endroits du monde, ſerfs d'un Seigneur, eſpece de bêtail qu'on vend & qu'on achepte avec la terre. Il a falu des ſiecles, pour rendre juſtice à l'humanité, pour ſentir qu'il étoit horrible que le grand nombre ſemât & que le petit recueillit; & n'eſt ce pas un bonheur pour les François que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puiſſance legitime des Roys & du peuple?

Heureusement dans les ſecouſſes que les querelles des Roys & des grands donnoient aux empires, les fers des nations ſe ſont plus ou moins relâchés, la liberté eſt née en Angleterre des querelles

des

des tyrans. Les Barons forcerent Jean ſans terre & Henry III. à accorder cette fameuſe Charte dont le principal but étoit à la verité de mettre les Roys dans la dependance des Lords, mais dans laquelle le reſte de la nation fut un peu favoriſé, afin que dans l'occaſion elle ſe rângeat du party de ſes pretendus protecteurs. Cette grande Charte, qui eſt regardée comme l'origine ſacrée des Libertés Angloiſes, fait bien voir elle-même combien peu la liberté étoit connuë; le titre ſeul prouve que le Roy ſe croyoit abſolu de droit, & que les Barons & le Clergé même ne le forçoient à ſe relâcher de ce droit pretendu que parce qu'ils étoient les plus forts.

Voici comme commence la grande Charte, « Nous accordons de nôtre libre « volonté les privileges ſuivans aux Ar- « chevêques, Evêques, Abbés, Prieurs & « Barons de nôtre Royaume, &c.

Dans les articles de cette Charte il n'eſt pas dit un mot de la Chambre des Communes, preuve qu'elle n'exiſtoit pas encore, ou quelle exiſtoit ſans pouvoir:

on y ſpecifie les hommes libres d'Angleterre, triſte demonſtration qu'il y en avoit qui ne l'étoient pas; on voit par l'article XXXII que les hommes pretendûs libres devoient des ſervices à leur Seigneur. Une telle liberté tenoit encore beaucoup de l'eſclavage.

Par l'article XXI. le Roy ordonne que ſes officiers ne pouront doreſnavant prendre de force les chevaux & les charettes des hommes libres qu'en payant. Ce reglement parût au peuple une vraie liberté parce qu'il ôtoit une plus grande tyrannie. Henry VII. uſurpateur heureux & grand politique, qui faiſoit ſemblant d'aimer les Barons, mais qui les haïſſoit & les craignoit s'aviſa de procurer l'alienation de leurs terres. Par là les Vilains qui dans la ſuite aquirent du bien par leurs travaux acheterent les Chateaux des illuſtres Pairs qui s'étoient ruinés par leur folie, peu-à-peu toutes les terres changerent de maître.

La Chambre des Communes devint de jour en jour plus puiſſante. Les familles des anciens Pairs s'éteignirent avec le

le tems, & comme il n'y a proprement que les Pairs qui ſoient Nobles en Angleterre, dans la rigueur de la loy il n'y auroit plus du tout de Nobleſſe en ce pays là, ſi les Roys n'avoient pas creé de nouveaux Barons de tems en tems, & conſervé le corps des Pairs qu'ils avoient tant craints autrefois, pour l'oppoſer à celui des Communes devenu trop redoutable.

Tous ces nouveaux Pairs qui compoſent la Chambre haute, reçoivent du Roy leur titre & rien de plus, preſqu'aucun d'eux n'a la terre dont il porte le nom. L'un eſt Duc de Dorſet, & n'a pas un poulce de terre en Dorſetſhire; l'autre eſt Comte d'un Village, qui ſçait à peine où ce Village eſt ſitué. Ils ont du pouvoir dans le Parlement non ailleurs.

Vous n'entendez point icy parler de haute moyenne & baſſe Juſtice, ny du droit de chaſſer ſur les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fuſil ſur ſon propre champ.

Un homme, parce qu'il eſt Noble ou Prêtre, n'eſt point icy exempt de payer certaines taxes; tous les impots ſont reglés par la Chambre des Communes, qui n'étant que la ſeconde par ſon rang eſt la premiere par ſon credit.

Les Seigneurs & les Evêques peuvent bien rejetter le Bill, des Communes, lorſqu'il s'agit de lever de l'argent, mais il ne leur eſt pas permis d'y rien changer; il faut ou qu'ils le reçoivent ou qu'ils le rejettent ſans reſtriction. Quand le Bill eſt confirmé par les Lords & approuvé par le Roy, alors tout le monde paye, chacun donne non ſelon ſa qualité (ce qui ſeroit abſurde) mais ſelon ſon revenu. Il ny a point de taille, ny de capitation arbitraire, mais une taxe réelle ſur les terres, elles ont toutes été evaluées ſous le fameux Roy Guillaume trois.

La taxe ſubſiſte toujours la même, quoi que les revenus des terres ayent augmenté; ainſi perſonne n'eſt foulé & perſonne ne ſe plaint, le payſan n'a point les pieds meurtris par des ſabots, il

il mange du pain blanc, il eſt bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ſes beſtiaux, ny de couvrir ſon toit de tuilles, de peur que l'on ne hauſſe ſes impots l'année d'après. Il y a icy beaucoup de Payſans qui ont environ cinq ou ſix cens livres Sterling de revenu, & qui ne dedaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis & dans laquelle ils vivent libres.



DIXIE'ME

LETTRE

SUR LE

COMMERCE.

LE Commerce, qui a enrichi les Citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, & cette liberté a étendu le commerce à son tour ; de là s'est formée la grandeur de l'Etat. C'est le commerce qui a établi peu-à-peu les forces navales, par qui les Anglois sont les maîtres des mers ; ils ont à present prés de deux cent vaisseaux de guerre. La posterité apprendra peut - être avec surprise, qu'une petite isle, qui n'a de soy - même qu'un peu de plomb, de l'étain, de la terre à foulon, & de la laine grossiere, est devenue par son

ſon commerce aſſez puiſſante pour envoyer en 1723, trois flottes à la fois en trois extremités du monde; l'une devant Gibraltar, conquiſe & conſervée par ſes armes; l'autre à Portobello pour ôter au Roy d'Eſpagne la jouïſſance des treſors des Indes; & la troiſiéme dans la Mer Baltique pour empêcher les puiſſances du Nord de ſe battre.

QUAND Louis XIV. faiſoit trembler l'Italie, & que ſes armées déja maitreſſes de la Savoye & du Piedmont, étoient preſtes de prendre Turin; il fallut que le Prince Eugene marchât du fond de l'Allemagne au ſecours du Duc de Savoye. Il n'avoit point d'argent, ſans quoi on ne prend ny ne defend les villes; il eut recours à des marchands Anglois. En une demie heure de tems on lui preſta cinq millions, avec cela il delivra Turin, battit les François & écrivit à ceux qui avoient preſté cette ſomme ce petit billet; « Meſſieurs, j'ai « reçû vôtre argent, & je me flatte de « l'avoir employé à votre ſatisfaction.» Tout cela donne un juſte orgueil à un

marchand Anglois, & fait qu'il oſe ſe comparer, non ſans quelques raiſons à un citoyen Romain; auſſi le cadet d'un Pair du Royaume ne dedaigne point le negoce. Milord Townſhend Miniſtre d'Etat, a un frêre qui ſe contente d'être marchand dans la Cité; dans le tems que Milord Oxford gouvernoit l'Angleterre, ſon cadet étoit facteur à Alep, d'où il ne voulût pas revenir & où il eſt mort. Cette coutume, qui pourtant commence trop à ſe paſſer, paroit monſtrueuſe à des Allemands enteſtés de leur quartier: ils ne ſçauroient concevoir que le fils d'un Pair d'Angleterre, ne ſoit qu'un riche & puiſſant Bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout eſt Prince. On a veu juſqu'à trente Alteſſes du même nom, n'ayant pour tout bien que des armoiries & de l'orgueil.

En France eſt Marquis qui veut, & quiconque arrive à Paris du fond d'une province avec de l'argent à depenſer, & un nom en *ac* ou en *ille*, peut dire *un homme comme moi! un homme de ma qualité!* & mepriſer ſouverainement

ment un negociant; le negociant entend lui même parler si souvent avec dedain de sa profession qu'il est assez sot pour en rougir. Je ne sçais pourtant lequel est le plus util à un Etat, ou un Seigneur bien poudré, qui sçait précisement à quelle heure le Roy se leve, à quelle heure il se couche, & qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôlle d'esclave dans l'Antichambre d'un Ministre; ou un Negociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Suratte & au Caire, & contribue au bonheur du monde.



ONZIE'ME

LETTRE

SUR

L'INSERTION

DE LA

Petite Verole.

ON dit doucement dans l'Europe Chrétienne, que les Anglois ſont des fous, & des enragés; des fous, parce qu'ils donnent la petite Verole à leurs enfans pour les empêcher de l'avoir; des enragés, parce qu'ils communiquent de gayeté de cœur à ces enfans une maladie certaine & affreuſe dans la veüe de prevenir un mal incertain. Les Anglois de leur coſté diſent, les autres

Europeans ſont des lâches & des deſnaturés ; ils ſont lâches, en ce qu'ils craignent de faire un peu de mal à leurs enfans ; deſnaturés, en ce qu'ils les expoſent à mourir un jour de la petite Verole. Pour juger laquelle des deux nations a raiſon, voici l'hiſtoire de cette fameuſe Inſertion dont on parle en France avec tant d'effroy.

Les femmes de Circaſſie ſont, de tems immemorial, dans l'uſage de donner la petite Verole à leurs enfans, même à l'age de ſix mois, en leur faiſant une inciſion au bras, & en inſerant dans cette inciſion une puſtule qu'elles ont ſoigneuſement enlevée du corps d'un autre enfant. Cette puſtule fait dans le bras où elle eſt inſinuée l'effet du levain dans un morceau de paſte ; elle y fermente & répand dans la maſſe du ſang les qualités dont elle eſt empreinte. Les boutons de l'enfant, à qui l'on a donné cette petite Verole artificielle, ſervent à porter la même maladie à d'autres. C'eſt une circulation preſque continuelle en Circaſſie, & quand mal-

heureuſement il n'y a point de petite Verole dans le pays, on eſt auſſi embaraſſé, qu'on l'eſt ailleurs dans une mauvaiſe année.

Ce qui a introduit en Circaſſie cette coutume, qui paroit ſi etrange à d'autres peuples, eſt pourtant une cauſe commune à tous les peuples de la terre; c'eſt la tendreſſe maternelle & l'intereſt.

Les Circaſſiens ſont pauvres, & leurs filles ſont belles, auſſi ce ſont elles dont ils font le plus de trafic. Ils fourniſſent de beautés les Harems du Grand Seigneur, du Sophy de Perſe, & de ceux qui ſont aſſez riches pour acheter & pour entretenir cette marchandiſe precieuſe. Ils élevent ces filles en tout bien & en tout honneur à careſſer les hommes, à former des dances pleines de civilité & de moleſſe, à rallumer par tous les artifices les plus voluptueux le gout des maîtres deſdaigneux à qui elles ſont deſtinées. Ces pauvres creatures repetent tous les jours leur leçon avec leur mere, comme nos petites filles repetent

petent leur catechiſme ſans y rien comprendre.

Or il arrivoit ſouvent qu'un pere & une mere, après avoir bien pris des peines pour donner une bonne education à leurs enfans, ſe voyoient tout d'un coup fruſtrés de leur eſperance. La petite Verole ſe mettoit dans la famille, une fille en mouroit, une autre perdoit un œil, une troiſiéme relevoit avec un gros né, & les pauvres gens étoient ruinés ſans reſource. Souvent même quand la petite Verole devenoit epidemique, le commerce étoit interrompu pour pluſieurs années, ce qui cauſoit une notable diminution dans les Serails de Perſe & de Turquie.

Une nation commerçante eſt toujours fort alerte ſur ſes intereſts, & ne neglige rien des connoiſſances qui peuvent être utiles à ſon negoce; les Circaſſiens s'aperçurent que ſur mille perſonnes il s'en trouvoit à peine une ſeule qui fut attaquée deux fois d'une petite Verole bien complette, qu'à la verité on eſſuye quelquefois trois ou quatre pe-

tites

tites Veroles legeres, mais jamais deux qui ſoient decidées & dangereuſes; qu'en un mot, jamais on n'a veritablement cette maladie deux fois en ſa vie; ils remarquerent encore que quand les petites Veroles ſont tres benignes, & que leur eruption ne trouve à percer qu'une peau delicate & fine, elles ne laiſſent aucune impreſſion ſur le viſage; de ces obſervations naturelles ils conclurent que ſi un enfant de ſix mois, ou d'un an, avoit une petite Verole benigne, il n'en mourroit pas, il n'en ſeroit pas marqué, & ſeroit quitte de cette maladie pour le reſte de ſes jours.

Il reſtoit donc pour conſerver la vie & la beauté de leurs enfans, de leur donner la petite Verole de bonne heure; c'eſt ce que l'on fit en inſerant dans le corps d'un enfant un bouton que l'on prit dé la petite Verole la plus complette, & en même tems la plus favorable qu'on pût trouver.

L'experience ne pouvoit pas manquer de reuſſir. Les Turcs qui ſont gens ſenſés adopterent bientôt après cette

coûtume

coûtume, & aujourd'hui il ny a point de Bacha dans Conſtantinople qui ne donne la petite Verole à ſon fils & à ſa fille en les faiſant ſevrer.

Il y a quelques gens qui pretendent que les Circaſſiens prirent autrefois cette coutume des Arabes; mais nous laiſſons ce point d'hiſtoire à éclaircir par quelque ſavant Benedictin qui ne manquera pas de compoſer là-deſſus pluſieurs volumes in folio avec les preuves. Tout ce que j'ai à dire ſur cette matiere, c'eſt que dans le commencement du regne de George I. Madame de Wortley Montaigu, une des femmes d'Angleterre qui a le plus d'eſprit, & le plus de force dans l'eſprit, étant avec ſon mary en Ambaſſade à Conſtantinople, s'aviſa de donner ſans ſcrupule la petite Verole à un enfant dont elle étoit accouchée en ce pays. Son Chapelain eût beau lui dire que cette experience n'étoit pas Chrêtienne, & ne pouvoit reüſſir que chez des Infideles. Le fils de Madame de Wortley s'en trouva à merveille. Cette dame de

retour

retour à Londres fit part de ſon experience à la Princeſſe de Galles qui eſt aujourd'hui Reine. Il faut avoüer que, Titres & Couronnes à part, cette Princeſſe eſt née pour encourager tous les arts, & pour faire du bien aux hommes, c'eſt un philoſophe aimable ſur le troſne; elle n'a jamais perdu ny une occaſion de s'inſtruire, ny une occaſion d'exercer ſa generoſité. C'eſt elle qui ayant entendre dire qu'une fille de Milton vivoit encore, & vivoit dans la miſere, lui envoya ſur le champ un preſent conſiderable; c'eſt elle qui protege le Savant Pere Courayer; c'eſt elle qui daigna être la mediatrice entre le Docteur Clark & Mr. Leibnitz. Dés quelle eût entendu parler de l'Inoculation ou inſertion de la petite Verole, elle en fit faire l'epreuve ſur quatre Criminels condamnés à mort, à qui elle ſauva doublement la vie; car non ſeulement elle les tira de la potence, mais à la faveur de cette petite Verole artificielle, elle prevint la naturelle qu'ils auroient probablement eüe,

eüe, & dont ils feroient morts dans un age plus avancé.

La Princeffe affurée de l'utilité de cette épreuve, fit inoculer fes enfans. L'Angleterre fuivit fon exemple, & depuis ce tems dix mil enfans de famille, au moins, doivent ainfi la vie à la Reine & à Madame Wortley Montaigu; & autant de filles leur doivent leur beauté.

Sur cent perfonnes dans le monde foixante au moins ont la petite Verole; de ces foixante, vingt en meurent dans les années les plus favorables, & vingt en confervent pour toujours de facheux reftes. Voilà donc la cinquiéme partie des hommes que cette maladie tue ou enlaidit furement. De tous ceux qui font inoculés en Turquie ou en Angleterre, aucun ne meurt s'il n'eft infirme & condamné à mort; d'ailleurs perfonne n'eft marqué, aucun n'a la petite Verole une feconde fois, fuppofé que l'Inoculation ait été parfaite. Il eft donc certain que fi quelqu'Ambaffadrice Françoife avoit rapporté ce fecret de Conftantinople à Paris, elle auroit ren-

du un ſervice eternel à la nation. Le Duc de Villequier, Pere du Duc d'Aumont d'aujourdhui, l'homme de France le mieux conſtitué & le plus ſain, ne ſeroit pas mort à la fleur de ſon âge: le Prince de Soubiſe, qui avoit la ſanté la plus brillante, n'auroit pas été emporté à l'age de vingt cinq ans: Monſeigneur Grand Pere de Louis XV. n'auroit pas été enterré dans ſa cinquantiéme année. Vingt mil perſonnes morts à Paris de la petite Verole en 1723, vivroient encore. Quoi donc? Eſt ce que les François n'aiment point la vie? Eſt ce que leurs femmes ne ſe ſoucient point de leur beauté? En verité nous ſommes d'étranges gens, peut-être dans dix ans prendra-t-on cette methode Angloiſe, ſi les Curés & les Medecins le permettent; ou bien les François dans trois mois ſe ſerviront de l'Inoculation par fantaiſie, ſi les Anglois s'en dégoutent par inconſtance.

J'APRENDS que depuis cent ans les Chinois ſont dans cet uſage; c'eſt un grand prejugé que l'exemple d'une na-

 tion

tion qui passe pour être la plus sage & la mieux policée de l'univers. Il est vrai que les Chinois s'y prennent d'une façon differente, ils ne font point d'incision; ils font prendre la petite Verole par le nez comme du tabac en poudre, cette façon est plus agréable; mais elle revient au même, & sert également à confirmer que si on avoit pratiqué l'inoculation en France, on auroit sauvé la vie à des milliers d'hommes.



DOUZIE'ME

LETTRE

SUR LE

Chancelier Bacon.

IL n'y a pas longtems que l'on agitoit dans une compagnie celebre, cette question usée & frivole, Quel étoit le plus grand homme qu'il y ait eu sur la terre, si c'étoit Cesar, Alexandre, Tamerlan, Cromwell, *&c.*

QUELQU'UN répondit que c'étoit sans contredit Isaac Newton. Cet homme avoit raison; car si la vraye Grandeur consiste à avoir reçu du ciel un puissant genie, & à s'en être servi pour s'éclairer soi-même & les autres; un homme comme M. Newton, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siecles, est veritablement le

le grand homme; & ces Politiques & ces Conquerans dont aucun siecle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres meschans. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la verité, non à ceux qui font des esclaves par violence, c'est à celui qui connoit l'univers, non à ceux qui le defigurent, que nous devons nos respects.

Puis donc que vous exigez que je vous parle des hommes celebres qu'a porté l'Angleterre, je commencerai par les Bacons, les Lockes, & les Newtons, &c. Les generaux & les ministres viendront à leur tour.

Il faut commencer par le fameux Comte de Verulam, connu en Europe sous le nom de *Bacon*, qui étoit son nom de famille. Il étoit fils d'un Garde des Sceaux, & fut longtems Chancelier sous le Roy Jacques I. Cependant au milieu des intrigues de la Cour, & des occupations de sa Charge, qui demandoient un homme tout entier, il trouva le temps d'être grand Philosophe, bon Historien, & Ecrivain elegant; & ce qui est

encore plus étonnant, c'eſt qu'il vivoit dans un ſiecle où l'on ne connoiſſoit guerre l'art de bien écrire, encore moins la bonne Philoſophie. Il a été, comme c'eſt l'uſage parmi les hommes, plus eſtimé aprés ſa mort que de ſon vivant. Ses enemis étoient à la Cour de Londres, ſes admirateurs étoient les étrangers.

Lorsque le Marquis d'Effiat amena en Angleterre la Princeſſe Marie, fille d'Henry le Grand, qui devoit épouſer le Roy Charles, ce Miniſtre alla viſiter Bacon, qui alors étant malade au lit le reçut les rideaux fermés. Vous reſſemblés aux Anges, lui dit d'Effiat; on entend toujours parler d'eux, on les croit bien ſuperieurs aux hommes, & on n'a jamais la conſolation de les voir.

Vous ſçavez comment Bacon fut accuſé d'un crime qui n'eſt guere d'un Philoſophe, de s'être laiſſé corrompre par argent. Vous ſçavez comment il fut condamné par la Chambre des Pairs à une amende d'environ quatre cens mil livres de nôtre monnoye, à perdre ſa dignité

nité de Chancelier & de Pair. Aujourdhui les Anglois reverent ſa memoire, au point qu'à peine avouent ils qu'il ait été coupable. Si vous me demandez ce que j'en penſe, je me ſerviray pour vous répondre d'un mot que j'ai oüi dire à Milord Bolingbroke: On parloit en ſa preſence de l'avarice dont le Duc de Marlborough avoit été accuſé, & on en citoit des traits, ſur leſquels on appelloit au temoignage de Milord Bolingbroke, qui ayant été d'un parti contraire pouvoit peut-être avec bienſeance dire ce qui en étoit: C'étoit un ſi grand homme, répondit-il, que j'ai oublié ſes vices.

Je me borneray donc à vous parler de ce qui a merité au Chancelier Bacon l'eſtime de l'Europe.

Le plus ſingulier, & le meilleur de ſes ouvrages, eſt celui qui eſt aujourd'hui le moins lu, & le plus util; je veux parler de ſon *Novum Scientiarum Organum*. C'eſt l'echaffaut avec lequel on a bati la nouvelle Philoſophie, & quand cet edifice a été elevé, au moins

en partie, l'echaffaut n'a plus été d'aucun uſage.

Le Chancelier Bacon ne connoiſſoit pas encore la nature, mais il ſçavoit & indiquoit tous les chemins qui menent à elle. Il avoit mepriſé de bonne heure ce que les Univerſités appelloient la Philoſophie, & il faiſoit tout ce qui dépendoit de lui, afin que ces compagnies inſtituées pour la perfection de la raiſon humaine, ne continuâſſent pas de la gâter par leurs quiddités, leurs horreurs du vuide, leurs formes ſubſtancielles, & tous ces mots impertinens, que non ſeulement l'ignorance rendoit reſpectables, mais qu'un mêlange ridicule avec la religion avoit rendu ſacrés.

Il eſt le Pere de la Philoſophie experimentale. Il eſt bien vrai qu'avant lui on avoit découvert des ſecrets étonnans; on avoit inventé la Bouſſole, l'Imprimerie, la gravure des Eſtampes, la Peinture à l'Huille, les Glaces, l'art de rendre en quelque façon la vûë aux Vieillards par les Lunettes qu'on appelle Beſicles, la poudre à Canon, *&c.* On avoit

voit cherché, trouvé, & conquis un nouveau Monde. Qui ne croiroit que ces ſublimes découvertes euſſent été faites par les plus grands Philoſophes, & dans des tems bien plus éclairés que le notre? Point du tout, c'eſt dans le tems de la plus ſtupide barbarie que ces grands changemens ont été faits ſur la terre. Le hazard ſeul a produit preſque toutes ces inventions, & il y a même bien de l'apparence que ce qu'on appelle Hazard a eu grande part dans la découverte de l'Amerique; du moins a-t-on toujours crû que Chriſtophle Colomb n'entreprit ſon voyage que ſur la foy d'un Capitaine de vaiſſeau, qu'une tempete avoit jetté juſqu'à la hauteur des Iſles Caraïbes. Quoi qu'il en ſoit, les hommes ſçavoient aller au bout du monde. Ils ſçavoient détruire des villes avec un tonnerre artificiel plus terrible que le tonnerre veritable; mais ils ne connoiſſoient pas la Circulation du Sang, la peſanteur de l'Air, les Loix du Mouvement, la Lumiere, le nombre de nos Planetes, &c. Et un homme qui ſoutenoit

tenoit une Theſe ſur les Categories d'Ariſtote, ſur l'Univerſel *à parte rei*, ou telle autre ſotiſe, étoit regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles ne ſont pas celles qui font le plus d'honneur à l'Eſprit humain. C'eſt à un inſtinct mécanique, qui eſt chez la pluſpart des hommes, que nous devons la pluſpart des Arts, & nullement à la ſaine Philoſophie.

La découverte du Feu, l'art de faire du Pain, de fondre & de préparer les Metaux, de bâtir des Maiſons, l'invention de la Navette, ſont d'une toute autre neceſſité que l'Imprimerie & la Bouſſole. Cependant ces arts furent inventés par des hommes encore ſauvages.

Quel prodigieux uſage les Grecs & les Romains ne firent ils pas depuis des Mecaniques ! Cependant on croyoit de leur tems qu'il y avoit des Cieux de Criſtal, & que les Etoilles étoient de petites Lampes qui tomboient quelques fois dans la mer ; & un de leurs plus grands Philoſophes après bien des recherches

avoit trouvé que les Aſtres étoient des cailloux qui s'étoient detachés de la terre.

En un mot, perſonne avant le Chancelier Bacon n'avoit connu la Philoſophie experimentale, & de toutes les épreuves phyſiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a preſque pas une qui ne ſoit indiquée dans ſon livre. Il en avoit fait lui-même pluſieurs. Il fit des eſpeces de machines Pneumatiques par leſquelles il devina l'Elaſticité de l'Air. Il a tourné tout autour de la découverte de ſa peſanteur. Il y touchoit ; cette verité fut ſaiſie par Torricelli. Peu de tems après, la Phyſique experimentale commença tout d'un coup à être cultivée à la fois dans preſque toutes les parties de l'Europe. C'étoit un treſor caché dont Bacon s'étoit douté, & que tous les Philoſophes encouragés par ſa promeſſe s'efforcerent de deterrer.

Mais ce qui m'a le plus ſurpris, ç'a été de voir dans ſon livre, en termes exprés, cette Attraction nouvelle dont M. Newton paſſe pour l'inventeur.

Il faut chercher, dit Bacon, s'il n'y auroit point une eſpece de force Magnetique qui opere entre la Terre & les choſes peſantes, entre la Lune & l'Ocean, entre les Planetes, &c. En un autre endroit il dit, il faut ou que les corps graves ſoient pouſſés vers le centre de la Terre, ou qu'ils en ſoient mutuellement attirés; & en ce dernier cas, il eſt evident que plus les corps en tombant s'approcheront de la Terre, plus fortement ils s'attireront. Il faut, pourſuit-il, experimenter ſi la même horloge à poids ira plus vite ſur le haut d'une Montagne, ou au fond d'une Mine. Si la force des poids diminuë ſur la Montagne & augmente dans la Mine, il y a apparence que la Terre a une vraie attraction.

Ce precurſeur de la Philoſophie a été auſſi un Ecrivain elegant, un Hiſtorien, un bel Eſprit.

Ses Eſſays de Morale ſont tres eſtimés, mais ils ſont faits pour inſtruire, plutoſt que pour plaire: & n'étant ny la Satire de la nature humaine, comme les Maximes de M. de la Rochefoucault, ny

l'école du Scepticiſme, comme Montagne, ils ſont moins lus que ces deux livres ingenieux.

SA Vie de Henry VII. a paſſé pour un Chef-d'Oeuvre; mais comment ſe peut-il faire que quelques perſonnes oſent comparer un ſi petit ouvrage avec l'Hiſtoire de notre illuſtre M. de Thou?

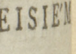
EN parlant de ce fameux Impoſteur Perkin, fils d'un Juif converti, qui prit ſi hardiment le nom de Richard IV. Roy d'Angleterre, encouragé par la Ducheſſe de Bourgogne, & qui diſputa la Couronne à Henry VII. voici comme le Chancelier Bacon s'exprime: Environ ce tems le Roy Henry fut obſedé d'eſprit malin par la magie de la Ducheſſe de Bourgogne, qui evoqua des enfers l'ombre d'Edouard IV. pour venir tourmenter le Roy Henry.

QUAND la Ducheſſe de Bourgogne eut inſtruit Perkin, elle commença à deliberer par quelle region du ciel elle feroit paroitre cette Comete, & elle reſolu qu'elle éclateroit d'abord ſur l'horizon de l'Irlande.

Il me ſemble que notre ſage de Thou ne donne guere dans ce Phœbus, qu'on prenoit autrefois pour du Sublime, mais qu'à preſent on nomme avec raiſon Galimatias.



TREISIE'ME



TREISIE'ME

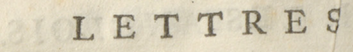
LETTRE

SUR

Mr. *LOCKE.*

JAMAIS il ne fut peut-être un eſprit plus ſage, plus methodique, un Logicien plus exact que Mr. Locke; cependant il n'étoit pas grand Mathematicien. Il n'avoit jamais pu ſe ſoumettre à la fatigue des calculs, ny à la ſechereſſe des verités Mathematiques, qui ne preſente d'abord rien de ſenſible à l'eſprit; & perſonne n'a mieux prouvé que lui, qu'on pouvoit avoir l'eſprit Geometre ſans le ſecours de la Geometrie. Avant lui de grands Philoſophes avoient decidé poſitivement, ce que c'eſt que l'Ame de l'homme, mais puis qu'ils

n'en



n'en ſçavoient rien du tout, il eſt bien juſte qu'ils ayent tous été d'avis differents.

DANS la Grece, berceau des arts & des erreurs, & où on pouſſa ſi loin la grandeur & la ſottiſe de l'eſprit humain, on raiſonnoit comme chez nous ſur l'Ame.

LE divin Anaxagoras, à qui on dreſſa un autel pour avoir apris aux hommes que le Soleil étoit plus grand que le Peloponneſe, que la neige étoit noire, & que les Cieux étoient de pierre, affirma que l'Ame étoit un Eſprit aërien, mais cependant immortel. Diogene, un autre que celui qui devint Cinique après avoir été faux monnoyeur, aſſuroit que l'ame étoit une portion de la ſubſtance même de Dieu ; & cette idée au moins étoit brillante. Epicure la compoſoit de parties comme le corps.

ARISTOTE, qu'on a expliqué de mille façons, parce qu'il étoit inintelligible, croyoit, ſi l'on s'en rapporte à quelques uns de ſes diſciples, que l'entendement

tendement de tous les hommes étoit une ſeule & même ſubſtance.

Le divin Platon, maître du divin Ariſtote, & le divin Socrate, maître du divin Platon, diſoient l'ame corporelle & eternelle. Le Demon de Socrate lui avoit apris ſans doute ce qui en étoit. Il y a des gens à la verité qui pretendent qu'un homme qui ſe vantoit d'avoir un Genie familier, étoit indubitablement un fou, ou un fripon, mais ces gens là ſont trop difficiles.

Quant à nos Peres de l'Egliſe, pluſieurs dans les premiers ſiecles, ont crû l'Ame humaine, les Anges & Dieu corporels. Le monde ſe raffine toujours. St. Bernard, ſelon l'avis du Pere Mabillon enſeigna à propos de l'ame, qu'après la mort elle ne voyoit pas Dieu dans le Ciel, mais qu'elle converſoit ſeulement avec l'humanité de Jeſus Chriſt. On ne le crût pas cette fois ſur ſa parole, l'avanture de la croiſade avoit un peu decredité ſes oracles. Mille Scholaſtiques ſont venus enſuite, comme

le

le Docteur irrefragable *, le Docteur subtil †, le Docteur angelique ‡, le Docteur seraphique ‖, le Docteur cherubique; qui tous ont été bien sûrs de connoitre l'ame tres clairement, mais qui n'ont pas laissé d'en parler comme s'ils avoient voulu que personne n'y entendit rien. Nôtre Descartes né non pour découvrir les erreurs de l'Antiquité, mais pour y substituer les siennes, & entrainé par cet Esprit systematique qui aveugle les plus grands hommes, s'imagina avoir démontré que l'ame étoit la même chose que la pensée, comme la matiere selon lui est la même chose que l'étenduë. Il assura bien que l'on pense toujours, & que l'ame arrive dans le corps pourvue de toutes les notions Metaphysiques, connoissant Dieu, l'espace infini, ayant toutes les idées abstraites, remplie enfin de belles connoissances qu'elle oublie malheureusement en sortant du ventre de la mere.

* Hales. † Scot. ‡ St. Thomas. ‖ St. Bonaventure.

Mr.

Mr. Mallebranche de l'Oratoire dans ses illusions sublimes non seulement admit les idées innées, mais il ne doutoit pas que nous ne vissions tout en Dieu, & que Dieu pour ainsi dire ne fut nôtre ame.

Tant de raisonneurs ayant fait le Roman de l'Ame, un Sage est venu qui en a fait modestement l'histoire. Mr. Locke a dévelopé à l'homme la raison humaine, comme un excellent Anatomiste explique les ressorts du corps humain, il s'aide par tout du flambeau de la Physique, il ose quelquefois parler affirmativement, mais il ose aussi douter: Au lieu de finir tout d'un coup ce que nous ne connoissons pas, il examine par degrez ce que nous voulons connoitre, il prend un enfant au moment de sa naissance, il suit pas à pas les progrés de son entendement, il voit ce qu'il a de commun avec les bestes, & ce qu'il a au dessus d'elles. Il consulte sur tout son propre temoignage, la conscience de sa pensée.

Je laiſſe, dit-il, à diſcuter à ceux qui en ſçavent plus que moi, ſi nôtre Ame exiſte avant ou après l'organization de nôtre corps, mais j'avoüe quil m'eſt tombé en partage une de ces ames groſſieres qui ne penſent pas toujours; & j'ai même le malheur de ne pas concevoir qu'il ſoit plus neceſſaire à l'ame de penſer toujours, qu'au corps d'être toujours en mouvement.

Pour moi, je me vante de l'honneur d'être en ce point auſſi ſtupide que Mr. Locke. Perſonne ne me fera jamais croire que je penſe toujours, & je ne me ſens pas plus diſpoſé que lui à imaginer que quelques ſemaines après ma conception j'étois une fort ſçavante ame, ſçachant alors mille choſes que j'ai oublié en naiſſant, & ayant fort inutilement poſſedé dans l'uterus des connoiſſances qui m'ont échapé dés que j'ai pu en avoir beſoin, & que je n'ai jamais bien pu raprendre depuis.

Mr. Locke, après avoir ruiné les idées innées, après avoir bien renoncé à la vanité de croire qu'on penſe toujours, ayant

ayant bien établi que toutes nos idées nous viennent par les ſens, ayant examiné nos idées ſimples, celles qui ſont compoſées, ayant ſuivi l'Eſprit de l'homme dans toutes ſes operations, ayant fait voir combien les Langues que les hommes parlent ſont imparfaites, & quel abus nous faiſons des termes à tous moments; il vient enfin à conſiderer l'étenduë ou pluſtôt le neant des connoiſſances humaines. Ce fut dans ce chapitre qu'il oſa avancer modeſtement ces paroles, « Nous ne ſerons « peut-être jamais capables de connoi-« tre ſi un etre purement materiel, pen-« ſe ou non." Ce diſcours ſage parût à plus d'un Theologien une déclaration ſcandaleuſe, que l'ame eſt materielle & mortelle. Quelques Anglois devots à leur maniere ſonnerent l'allarme. Les Superſtitieux ſont dans la ſocieté ce que les poltrons ſont dans une armée; ils ont & donnent des terreurs paniques. On cria que Mr. Locke vouloit renverſer la Religion; il ne s'agiſſoit pourtant pas de Religion dans cette affaire; c'étoit

une queſtion purement philoſophique, très independante de la foy & de la Revelation. Il ne falloit qu'examiner ſans aigreur s'il y a de la contradiction à dire la matiere peut penſer, & ſi Dieu peut communiquer la penſée à la matiere. Mais les Theologiens commencent trop ſouvent par dire que Dieu eſt outragé, quand on n'eſt pas de leur avis; c'eſt trop reſſembler aux mauvais Poëtes, qui crioient que Deſpreaux parloit mal du Roy, parce qu'il ſe moquoit d'eux. Le Docteur Stillingfleet s'eſt fait une reputation de Theologien moderé, pour n'avoir pas dit poſitivement des injures à Mr. Locke. Il entra en lice contre lui, mais il fût battu; car il raiſonnoit en Docteur, & Locke en Philoſophe inſtruit de la force & de la foibleſſe de l'Eſprit humain, & qui ſe battoit avec des armes dont il connoiſſoit la trempe. Si j'oſois parler après Mr. Locke, ſur un ſujet ſi délicat, je dirois, les hommes diſputent depuis longtems ſur la nature & ſur l'immortalité de l'ame: à l'égard de ſon immortalité, il eſt impoſſible de la demontrer

demontrer puiſqu'on diſpute encore ſur ſa nature, & qu'aſſurement il faut connoitre à fond un être creé pour decider, ſi il eſt immortel ou non. La Raiſon humaine eſt ſi peu capable de demontrer par elle même l'immortalité de l'ame que la Religion a été obligée de nous la reveler. Le bien commun de tous les hommes demande qu'on croye l'ame immortelle; la foi nous l'ordonne; il n'en faut pas d'avantage: & la choſe eſt decidée. Il n'en eſt pas de même de ſa nature, il importe peu à la Religion de quelle ſubſtance ſoit l'ame, pourvû qu'elle ſoit vertueuſe. C'eſt un Horloge qu'on nous a donné à gouverner, mais l'ouvrier ne nous a pas dit dequoi le reſſort de cet Horloge eſt compoſé.

Je ſuis corps & je penſe, je n'en ſçais pas d'avantage. Iray-je attribuer à une cauſe inconnue ce que je puis ſi aiſement attribuer à la ſeule cauſe ſeconde que je connois? Icy tous les Philoſophes de l'Ecole m'arrêtent en argumentant, & diſent il n'y a dans le corps que de

l'étenduë & de la ſolidité, & il ne peut avoir que du mouvement & de la figure. Or, du mouvement de la figure de l'étendue, & de la ſolidité ne peuvent faire une penſée, donc l'ame ne peut pas être matiere. Tout ce grand raiſonnement repeté tant de fois ſe réduit uniquement à cecy: Je ne connois point du tout la matiere, j'en devine imparfaitement quelques proprietés; or je ne ſçai point du tout ſi ces proprietés peuvent être jointes à la penſée; donc parce que je ne ſçai rien du tout, j'aſſure poſitivement que la matiere ne ſçauroit penſer. Voilà nettement la maniere de raiſonner de l'Ecole.

Mr. Locke diſoit avec ſimplicité à ces Meſſieurs, confeſſez du moins que vous étes auſſi ignorants que moi. Vôtre imagination ny la mienne ne peuvent concevoir comment un corps a des idées; & comprenez vous mieux comment une ſubſtance telle qu'elle ſoit a des idées? vous ne concevez ny la matiere ny l'eſprit, comment oſez vous aſſurer quelque choſe?

Le ſuperſtitieux vient à ſon tour & dit qu'il faut brûler pour le bien de leurs ames ceux qui ſoupçonnent qu'on peut penſer avec la ſeule aide du corps: mais que diroient ils ſi c'étoient eux mêmes qui fuſſent coupables d'irreligion? En effet, quel eſt l'homme qui oſera aſſurer ſans une impieté abſurde, qu'il eſt impoſſible au Createur de donner à la matiere la penſée & le ſentiment? Voyez, je vous prie, à quel embarras vous eſtes reduit; vous qui bornez ainſi la puiſſance du Createur. Les Bêtes ont les mêmes organes que nous, les mêmes ſentiments, les mêmes perceptions; elles ont de la memoire, elles combinent quelques idées. Si Dieu n'a pas pu animer la matiere, & lui donner le ſentiment, il faut de deux choſes l'une, ou que les Bêtes ſoient de pures machines, ou qu'elles ayent une ame ſpirituelle.

Il me paroit demontré que les Bêtes ne peuvent être de ſimples machines, voici ma preuve; Dieu leur a fait préciſement les mêmes organes de ſenti-

ment que les nôtres; donc ſi ils ne ſentent point, Dieu a fait un ouvrage inutile; or Dieu de vôtre aveu même, ne fait rien en vain; donc il n'a point fabriqué tant d'organes de ſentiment, pour qu'il ny eut point de ſentiment, donc les Bêtes ne ſont point de pures machines. Les Bêtes ſelon vous ne peuvent pas avoir une ame ſpirituelle; donc malgré vous il ne reſte autre choſe à dire, ſinon que Dieu a donné aux organes des Bêtes, qui ſont matiere, la faculté de ſentir & d'apercevoir, que vous appellez Inſtinct dans elles. Et qui peut empêcher Dieu de communiquer à nos organes plus deliez cette faculté de ſentir, d'apercevoir, & de penſer, que nous appellons raiſon humaine? De quelque côté que vous vous tourniez, vous eſtes obligés d'avoüer vôtre ignorance, & la puiſſance immenſe du Createur. Ne vous revoltez donc plus contre la ſage & modeſte Philoſophie de Mr. Locke, loin d'être contraire à la Religion, elle lui ſerviroit de preuve, ſi la Religion en avoit beſoin; car quelle Philo-

Philoſophie plus réligieuſe, que celle qui n'affirmant que ce qu'elle conçoit clairement & ſçachant avouër ſa foibleſſe, vous dit qu'il faut recourir à Dieu, dès qu'on examine les premiers principes ?

D'AILLEURS il ne faut jamais craindre qu'aucun ſentiment philoſophique puiſſe jamais nuire à la Religion d'un pays. Nos Myſteres ont beau être contraires à nos demonſtrations; ils n'en ſont pas moins reverez par nos Philoſophes Chrétiens, qui ſçavent que les objets de la raiſon & de la foi ſont de differente nature. Jamais les Philoſophes ne feront une ſecte de Réligion ; pourquoi? c'eſt qu'ils n'écrivent point pour le peuple, & qu'ils ſont ſans Entouſiaſme. Diviſez le Genre humain en vingt parts, il y en a dix neuf compoſées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne ſçauront jamais, s'il y a eu un Mr. Locke au monde; dans la vingtiéme partie qui reſte, combien trouve t-on peu d'hommes qui liſent? & parmi ceux qui liſent, il y en a vingt qui

lisent des Romans, contre un qui étudie en Philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est excessivement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde.

Ce n'est ny Mountagne, ny Locke, ny Bayle, ny Spinosa, ny Hobbes, ny Milord Shaftsbury, ny Mr. Collins, ny Mr. Toland, &c. qui ont porté le flambeau de la Discorde dans leur Patrie; ce sont pour la plusspart, des Theologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de Secte ont eu bientôt celle d'être chefs de partys. Que dis-je? tous ces livres des Philosophes modernes mis ensemble ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement, qu'en a fait autrefois la dispute des Cordeliers, sur la forme de leurs Manches & de leurs Capuchons.

QUATORZIE'ME LETTRE SUR *DES CARTES* ET *NEWTON.*

UN François qui arrive à Londres, trouve les choſes bien changées en Philoſophie comme dans tout le reſte. Il a laiſſé le monde plein, il le trouve vuide. A Paris on voit l'Univers compoſé de Tourbillons, de Matiere ſubtile; à Londres on ne voit rien de cela. Chez vous c'eſt la preſſion de la Lune qui cauſe le flux de la mer; chez les Anglois c'eſt

c'eſt la mer qui gravite vers la Lune ; de façon que quand vous croyez que la Lune devroit nous donner marée haute, ce Meſſieurs croyent qu'on doit avoir marée baſſe, ce qui malheureuſement ne peut ſe vérifier. Car il auroit fallu pour s'en éclaircir examiner la Lune & les Marées au premier inſtant de la Création.

Vous remarquerés encore que le Soleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue icy environ pour ſon quart. Chez vos Carteſiens, tout ſe fait par une impulſion, qu'on ne comprend gueres; chez M. Newton c'eſt par une attraction dont on ne connoiſt pas mieux la cauſe. A Paris vous vous figurés la Terre faite comme un Melon; à Londres elle eſt applatie des deux cotés. La Lumiere pour un Carteſien exiſte dans l'air; pour un Newtonien elle vient du Soleil en ſix minutes & demie. Vôtre Chimie fait toutes ſes operations avec des Acides, des Alkalis, & de la Matiere ſubtile;

ſubtile; l'Attraction domine juſques dans la Chimie Angloiſe.

L'Essence même des choſes a totallement changé. Vous ne vous accordés ny ſur la definition de l'ame, ny ſur celle de la matiere. Des Cartes aſſure que l'ame eſt la même choſe que la penſée, & M. Locke lui prouve aſſez bien le contraire.

Des Cartes aſſure encore que l'étenduë ſeule fait la matiere; Newton y ajoute la ſolidité.

Voila de furieuſes contrarietés!

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

Ce fameux Newton, ce deſtructeur du ſiſteme Carteſien, mourut au mois de Mars de l'an paſſé 1727. Il a vecu honoré de ſes compatriotes, & a été enterré comme un Roy qui auroit fait du bien à ſes ſujets.

On a lû icy avec avidité & l'on a traduit en Anglois l'Eloge de Mr. Newton, que M. de Fontenelle a prononcé dans l'Academie des Sciences. M. de Fontenelle eſt le Juge des Philoſophes, on

attendoit

attendoit en Angleterre son jugement comme une déclaration ſolemnelle de la ſuperiorité de la Philoſophie Angloiſe. Mais quand on a vu qu'il comparoit Des Cartes à Newton, toute la Societé Royale de Londres s'eſt ſoulevée : loin d'acquieſcer au jugement on a critiqué le Diſcours. Pluſieurs même (& ceux là ne ſont pas les plus Philoſophes) ont été choquez de cette comparaiſon, ſeulement parce que Des Cartes étoit François.

Il faut avoüer que ces deux grands hommes ont été bien differens l'un de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune, & dans leur Philoſophie.

Des Cartes étoit né avec une imagination brillante & forte, qui en fit un homme ſingulier dans la vie privée, comme dans ſa maniere de raiſonner. Cette imagination ne put ſe cacher même dans ſes ouvrages Philoſophiques, où l'on voit à tous momens des comparaiſons ingenieuſes & brillantes. La nature en avoit preſque fait un Poëte ; & en effet il compoſa pour la Reine de

Suede un divertiſſement en vers, que pour l'honneur de ſa memoire on n'a pas fait imprimer.

Il eſſaya quelque tems du metier de la guerre, & depuis étant devenu tout à fait Philoſophe, il ne crût pas indigne de lui de faire l'amour. Il eût de ſa Maitreſſe une fille nommée Francine, qui mourut jeune, & dont il regretta beaucoup la perte. Ainſi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité.

Il crût longtems qu'il étoit neceſſaire de fuir les hommes, & ſur tout ſa patrie, pour philoſopher en liberté.

Il avoit raiſon; les hommes de ſon tems n'en ſçavoient pas aſſez pour l'éclairer, & n'étoient gueres capables que de lui nuire.

Il quitta la France, parce qu'il cherchoit la verité qui y étoit perſecutée alors par la miſerable Philoſophie de l'Ecole. Mais il ne trouva pas plus de raiſon dans les Univerſités de la Hollande où il ſe retira. Car dans le tems qu'on condamnoit en France les ſeules propoſitions de ſa Philoſophie qui fuſ-

ſent vrayes, il fût auſſi perſecuté par les prétendus Philoſophes de Hollande, qui ne l'entendoient pas mieux, & qui voyant de plus près ſa gloire, haïſſoient d'avantage ſa perſonne; il fût obligé de ſortir d'Utrecht. Il eſſuya l'accuſation d'Atheiſme, derniere reſſource des calomniateurs; & lui qui avoit employé toute la ſagacité de ſon Eſprit à chercher de nouvelles preuves de l'exiſtence d'un Dieu, fût ſoupçonné de n'en point reconnoitre.

Tant de perſecutions ſuppoſoient un très grand merite & une reputation éclatante; auſſi avoit-il l'un & l'autre. La raiſon perça même un peu dans le monde à travers les tenebres de l'Ecole & les prejugez de la ſuperſtition populaire. Son nom fit enfin tant de bruit qu'on voulut l'attirer en France par des recompenſes. On lui propoſa une penſion de mil ecus. Il vint ſur cette eſperance, paya les fais de la patente qui ſe vendoit alors, n'eût point la penſion, & s'en retourna philoſopher dans ſa ſolitude de North-Hollande dans le tems que le grand

grand Gallilée, à l'age de 80 ans, gemiſſoit dans les priſons de l'Inquiſition pour avoir demontré le mouvement de la Terre.

ENFIN il mourut à Stockholm d'une mort prematurée, & cauſée par un mauvais regime, au milieu de quelques ſçavans ſes ennemis, & entre les mains d'un medecin qui le haïſſoit.

LA carriere du Chevalier Newton a été toute differente. Il a vecu 85 ans toujours tranquille, heureux & honoré dans ſa patrie.

SON grand bonheur a été non ſeulement d'être né dans un pays libre, mais dans un tems où les impertinences ſcholaſtiques étant banies, la raiſon ſeule étoit cultivée, & le monde ne pouvoit être que ſon ecolier & non ſon ennemy.

UNE oppoſition ſinguliere dans laquelle il ſe trouve avec Des Cartes, c'eſt que dans le cours d'une ſi longue vie il n'a eu ny paſſion ny foibleſſe, il n'a jamais approché d'aucune femme: c'eſt ce qui m'a été confirmé par le Medecin

&

& le Chirurgien entre les bras de qui il il eſt mort.

On peut admirer en cela Newton, mais il ne faut pas blamer Des Cartes.

L'opinion publique en Angleterre ſur ces deux Philoſophes, eſt que le premier étoit un Reſveur, & que l'autre étoit un Sage.

Tres peu de perſonnes à Londres liſent Des Cartes, dont effectivement les ouvrages ſont devenus inutiles; tres peu liſent auſſi Newton, parce qu'il faut être fort ſçavant pour le comprendre. Cependant, tout le monde parle d'eux, on n'accorde rien au François, & on donne tout à l'Anglois. Quelques gens croyent, que ſi on ne s'en tient plus à l'horreur du Vuide, ſi on ſçait que l'Air eſt peſant, ſi on ſe ſert de Lunettes d'approche, on en a l'obligation à Newton; il eſt icy l'Hercule de la Fable, à qui les ignorans attribuoient tous les faits des autres Heros.

Dans une Critique qu'on a faite à Londres du Diſcours de M. de Fontenelle, on a oſé avancer que Des Cartes n'étoit

n'étoit pas un grand Geometre. Ceux qui parlent ainſi peuvent ſe reprocher de battre leur nourrice. Des Cartes a fait un auſſi grand chemin du point où il a trouvé la Geometrie juſqu'au point où il l'a pouſſée, que Newton en a fait après lui. Il eſt le premier qui ait enſeigné la maniere de donner les equations algebraïques des Courbes. Sa geometrie, graces à lui devenuë commune, étoit de ſon tems ſi profonde qu'aucun Profeſſeur n'oſa entreprendre de l'expliquer, & qu'il n'y avoit en Hollande que Schotten, & en France que Fermat, qui l'entendiſſent.

Il porta cet eſprit de geometrie & d'invention dans la Dioptrique qui devint, entre ſes mains, un art tout nouveau, & s'il s'y trompa en quelque choſe c'eſt qu'un homme qui decouvre de nouvelles Terres ne peut tout d'un coup en connoitre toutes les proprietés. Ceux qui viennent après lui & qui rendent ces Terres fertiles lui ont au moins l'obligation de la decouverte. Je ne nieray pas que tous les autres ouvrages

de M. Des Cartes fourmillent d'erreurs.

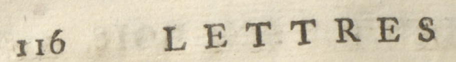
La geometrie étoit un guide que lui même avoit en quelque façon formé & qui l'auroit conduit ſeurement dans ſa Phyſique. Cependant il abandonna à la fin ce guide, & ſe livra à l'Eſprit de Syſteme. Alors ſa Philoſophie ne fut plus qu'un Roman ingenieux tout au plus, & vraiſemblable pour les philoſophes du même tems. Il ſe trompa ſur la nature de l'ame, ſur les preuves de l'exiſtence de Dieu, ſur la matiere, ſur les loix du mouvement, ſur la nature de la lumiere. Il admit des idées innées, il inventa de nouveaux elemens, il crea un monde; il fit l'homme à ſa mode, & on dit avec raiſon que l'homme de Des Cartes n'eſt en effet que celui de Des Cartes fort eloigné de l'homme veritable.

Il pouſſa ſes erreurs Metaphyſiques, juſqu'à pretendre que deux & deux ne font quatre, que parce que Dieu l'a voulu ainſi. Mais ce n'eſt point trop dire qu'il étoit eſtimable même dans ſes égaremens. Il ſe trompa, mais ce fut au moins

moins avec methode, & de conſequence en conſequence. Il detruiſit les Chimeres abſurdes dont on infatuoit la jeuneſſe depuis 2000 ans. Il apprit aux hommes de ſon tems à raiſonner & à ſe ſervir contre lui-même de ſes armes. S'il n'a pas payé en bonne monnoye, c'eſt beaucoup d'avoir decrié la fauſſe.

Je ne crois pas qu'on oſe à la verité comparer en rien ſa Philoſophie avec celle de Newton; la premiere eſt un eſſay, la ſeconde eſt un chef d'œuvre. Mais celui qui nous a mis ſur la voye de la verité vaut peut-être celui qui a été depuis au bout de cette carriere.

Des Cartes donna la vûe aux aveugles. Ils virent les fautes de l'antiquité, & les ſiennes. La route qu'il ouvrit eſt depuis lui devenuë immenſe. Le petit livre de Rohault a fait pendant quelques tems une Phyſique complette; aujourd'hui tous les Receüils des Academies de l'Europe ne font pas même un commencement de ſyſteme. En ap-


profondissant cet abyme il s'est trouvé infiny. Il s'agit maintenant de voir ce que M. Newton a creusé dans ce precipice.



QUINZIE'ME

QUINZIE'ME

LETTRE

SUR

L'ATTRACTION.

LES decouvertes du Chevalier Newton qui lui ont fait une reputation ſi univerſelle, regardent le Syſteme du Monde, la Lumiere, l'Infini en Geometrie, & enfin la Chronologie, à laqu'elle il s'eſt amuſé pour ſe delaſſer.

JE vais vous dire (ſi je puis ſans verbiage) le peu que j'ai pu attrapper de toutes ces ſublimes idées. A l'égard du ſyſteme de nôtre monde, on diſputoit depuis longtems ſur la cauſe qui fait tourner & qui retient dans leurs orbites toutes les Planêtes, & ſur celle qui fait

 deſcendre

descendre icy bas tous les corps vers la surface de la Terre.

Le systeme de Des Cartes, expliqué & perfectionné depuis lui, sembloit rendre une raison plausible de tous ces phenomenes; & cette raison paroissoit d'autant plus vraye qu'elle est simple & intelligible à tout le monde. Mais en Philosophie il faut se defier de ce qu'on croit entendre trop aisément aussi bien que des choses qu'on n'entend pas.

La Pesanteur, la chûte accelerée des corps sur la Terre, la revolution des Planétes dans leurs orbites, leurs rotations autour de leur axe, tout cela n'est que du mouvement. Or le mouvement ne peut être conçu que par impulsion, donc tous ces corps sont poussés. Mais par quoi le sont ils? Tout l'espace est plein, donc il est rempli d'une matiere tres subtile, puisque nous ne l'appercevons pas; donc cette matiere va d'occident en orient, puisque c'est d'occident en orient que toutes les Planétes sont entrainées. Ainsi de suppositions en suppositions, & de vraisemblances

en

en vraiſemblances, on a imaginé un vaſte tourbillon de matiere ſubtile, dans lequel les Planétes ſont entrainées autour du Soleil ; on a creé encore un autre tourbillon particulier qui nage dans le grand, & qui tourne journellement autour de la Planéte. Quand tout cela eſt fait, on pretend que la peſanteur depend de ce mouvement journalier ; car, dit-on, la matiere ſubtile qui tourne autour de nôtre petit tourbillon, doit aller dix ſept fois plus vite que la Terre. Or ſi elle va dix ſept fois plus vite que la Terre, elle doit avoir incomparablement plus de force centrifuge, & repouſſer par conſequent tous les corps vers la terre. Voilà la cauſe de la peſanteur dans le ſyſteme Carteſien. Mais avant que de calculer la force centrifuge, & la viteſſe de cette matiere ſubtile, il falloit s'aſſurer qu'elle exiſtât.

M. Newton ſemble anneantir ſans reſſource tous ces tourbillons grands & petits, & celui qui emporte les Planétes autour du Soleil, & celui qui fait tourner chaque Planéte ſur elle-même.

Premierement à l'égard du pretendu petit tourbillon de la Terre, il eſt prouvé qu'il doit perdre petit à petit ſon mouvement; il eſt prouvé que ſi la Terre nage dans un fluide, ce fluide doit être de la même denſité que la Terre; & ſi ce fluide eſt de la même denſité, tous les corps que nous remuons doivent éprouver une reſiſtance extrême.

2°. A l'egard des grands tourbillons, ils ſont encore plus chimeriques, il eſt impoſſible de les accorder avec les regles de Kepler dont la verité eſt demontrée. M. Newton fait voir que la revolution du fluide, dans lequel Jupiter eſt ſuppoſé entrainé, n'eſt pas avec la revolution du fluide de la Terre, comme la revolution de Jupiter eſt avec celle de la Terre. Il prouve que les Planétes faiſant leurs revolutions dans des Ellipſes, & par conſequent étant bien plus éloignées les unes des autres dans leurs Aphélies, & un peu plus proches dans leurs Perihélies, la Terre par exemple devroit aller plus vite quand elle eſt plus près de Venus & de Mars, puiſque le fluide qui l'emporte

l'emporte étant alors plus preſſé doit avoir plus de mouvement, & cependant c'eſt alors même que le mouvement de la Terre eſt plus rallenti.

Il prouve qu'il n'y a point de matiere celeſte qui aille d'occident en orient, puiſque les Cometes traverſent ces eſpaces, tantôt de l'orient à l'occident, tantôt du ſeptentrion au midy.

Enfin pour mieux trancher encor, s'il eſt poſſible, toute difficulté, il prouve, & même par des experiences, que le Plein eſt impoſſible, & il nous ramene le Vuide qu'Ariſtote & Des Cartes avoient banni du monde.

Ayant par toutes ces raiſons, & par beaucoup d'autres encore renverſé les tourbillons du Carteſianiſme, il deſeſperoit de pouvoir connoitre jamais, s'il y a un principe ſecret dans la nature qui cauſe à la fois le mouvement de tous les corps céleſtes & qui fait la peſanteur ſur la Terre. S'étant retiré en 1666. à cauſe de la peſte, à la campagne près de Cambridge, un jour qu'il ſe promenoit dans ſon jardin, & qu'il voyoit des fruits

tomber

tomber d'un arbre, il se laissa aller à une meditation profonde sur cette Pesanteur dont tous les philosophes ont cherchéz si long tems la cause en vain, & dans laquelle le vulgaire ne soupçonne pas même de mystére; il se dit à lui même, de quelque hauteur dans nôtre hemisphére que tombassent ces corps, leur chûte seroit certainement dans la progression découverte par Galilée; & les espaces parcourus par eux seroient come les quarrez des tems. Ce pouvoir qui fait descendre les corps graves, est le même sans aucune diminution sensible à quelque profondeur qu'on soit dans la terre, & sur la plus haute montagne; pourquoi ce pouvoir ne s'étendroit-il pas jusqu'à la lune? Et s'il est vrai qu'il penétre jusques-là, n'y a t'il pas grande apparence que ce pouvoir la retient dans son orbite & détermine son mouvement? Mais si la lune obeït à ce principe tel qu'il soit, n'est-il pas encore trés raisonable de croire que les autres planétes y sont également soumises? Si ce pouvoir éxiste

éxiſte, ce qui eſt prouvé d'ailleurs, il doit augmenter en raiſon renverſée des quarrez des diſtances. Il n'y a donc plus qu'à examiner le chemin que feroit un corps grave en tombant ſur la terre d'une hauteur mediocre, & le chemin que feroit dans le même tems un corps qui tomberoit de l'orbite de la lune; pour en être inſtruit, il ne s'agit plus que d'avoir la meſure de la terre, & la diſtance de la lune à la terre.

Voilà coment M. Newton raiſonna. Mais on n'avoit alors en Angleterre que de trés fauſſes meſures de notre glôbe. On s'en raportoit à l'eſtime incertaine des pilotes, qui comptoient ſoixante milles d'Angleterre pour un degré; au lieu qu'il en faloit compter prés de ſoixante & dix. Ce faux calcul ne s'accordant pas avec les concluſions que M. Newton vouloit tirer, il les abandonna. Un philoſophe médiocre & qui n'auroit eut que de la vanité, eut fait quadrer comme il eut pû la meſure de la terre avec ſon ſyſtême; M. Newton aima mieux abandonner alors ſon projet. Mais de-

puis que M. Picart eut meſuré la terre éxactement, en traçant cette Méridiene qui fait tant d'honneur à la France ; M. Newton reprit ſes premieres idées, & il trouva ſon compte avec le calcul de M. Picart.

C'est une choſe qui me paroît toujours admirable, qu'on ait découvert de ſi ſublimes véritez avec l'aide d'un Quart de Cercle, & d'un peu d'Arithmetique.

La circonference de la Terre eſt de cent vingt trois millions, deux cens quarante neuf mille ſix cens pieds ; de cela ſeul peut ſuivre le ſyſtême de l'Attraction.

D'es qu'on connoit la circonférence de la terre, on connoit celle de l'orbite de la lune, & le diamêtre de cette orbite. La révolution de la lune dans cette orbite, ſe fait en vingt ſept jours, ſept heures, quarante trois minutes ; donc il eſt démontré que la lune dans ſon mouvement moien, parcourt cent quatre-vingt ſept mille neuf cent ſoixante pieds de Paris par minute. Et par un Theoreme connu

connu il eſt démontré que la force centrale qui feroit tomber un corps de la hauteur de la lune, ne le feroit tomber que de quinze pieds de Paris dans la premiere minute. Maintenant ſi la régle par laquelle les corps pêſent, gravitent, s'attirent en raiſon inverſe des quarrez des diſtances eſt vraye, ſi c'eſt le même pouvoir qui agit ſuivant cétte régle dans toute la nature, il eſt évident que la terre étant éloignée de la lune de 60 demi-diamêtres, un corps grave doit tomber ſur la terre de quinze pieds dans la premiére ſeconde, & de cinquante quatre mille pieds dans la premiere minute.

Or-eſt il qu'un corps grave, tombe en éfet de quinze pieds dans la premiere ſeconde, & parcourt dans la premiére minute cinquante quatre mille pieds, lequel nombre eſt le quarré de ſoixante multiplié par quinze. Donc les corps pêſent en raiſon inverſe des quarez des diſtances: donc le même pouvoir fait la peſanteur ſur la terre, & retient la lune dans ſon orbite; étant démontré

montré que la lune pêſe ſur la terre, qui eſt le centre de ſon mouvement particulier, il eſt démontré que la terre & la lune pêſent ſur le ſoleil qui eſt le centre de leur mouvement annuel.

Les autres planétes doivent être ſoumiſes à cette loi générale, & ſi cette loi exiſte, ces planétes doivent ſuivre les regles trouvées par Kepler. Toutes ces régles, tous ces raports ſont en éfet gardez par les planétes avec la derniére éxactitude. Donc le pouvoir de la gravitation fait peſer toutes les planétes vers le ſoleil, de même que nôtre glôbe.

Enfin la réaction de tout corps étant proportionelle à l'action, il demeure certain que la terre pêſe à ſon tour ſur la lune, & que le ſoleil pêſe ſur l'une & ſur l'autre; que chacun des ſatellites de Saturne pêſe ſur les quatre, & les quatre ſur lui; tous cinq ſur Saturne, Saturne ſur tous; qu'il en eſt ainſi de Jupiter, & que tous ces glôbes ſont attirez par le Soleil réciproquement attiré par eux.

Ce pouvoir de gravitation agit à proportion de la matiére que renferment les corps. C'eſt une vérité que M. Newton a démontrée par des expériences. Cette nouvelle découverte a ſervi à faire voir que le Soleil, centre de toutes les planétes, les attire toutes en raiſon directe de leurs maſſes combinée avec leur éloignement. De là s'élevant par dégrez juſqu'à des connoiſſances qui ſembloient n'être pas faites pour l'eſprit humain; il ôſe calculer combien de matiére contient le Soleil, & combien il s'en trouve dans chaque planéte, & ainſi il fait voir que par les ſimples loix de la mécanique chaque glôbe céleſte doit être nécéſſairement à la place où il eſt.

Son ſeul principe des loix de la gravitation rend raiſon de toutes les inégalitez apparentes dans le cours des glôbes céleſtes. Les variations de la lune deviennent une ſuitte nécéſſaire de ces loix. De plus on voit évidemment pourquoi les nœuds de la lune font leurs revolutions en dix neuf ans, & ceux de la terre

dans

dans l'espace d'environ vingt six mille années. Le flux & le reflux de la mer est encore un éfet trés simple de cette atraction. La proximité de la lune dans son plein, & quand elle est nouvelle, & son éloignement dans ses quartiez combinez avec l'action du Soleil rendent une raison sensible de l'élevation & de l'abaissement de l'océan.

Après avoir rendu compte par sa sublime théorie du cours & des inégalitez des planétes, il assujettit les Cométes au frein de la même loi. Ces feux si long-tems inconnus, qui étoient la terreur du monde & l'écueil de la philosophie, placez par Aristote au dessous de la lune, & renvoiez par Des Cartes au dessus de Saturne, sont mis enfin à leur véritable place par M. Newton.

Il prouve que ce sont des corps solides qui se meuvent dans la sphére de l'action du Soleil, & decrivent un ellipse si excentrique & si approchante de la parabole que certaines cométes doivent mettre plus de cinq cens ans dans leur révolution.

Le sçavant M. Halley croit que la cométe de 1680, est la même qui parût du tems de Jules César. Celle-là sur tout sert plus qu'une autre à faire voir que les cométes sont des corps durs & opaques, car elle descendit si prés du Soleil qu'elle n'én étoit éloignée que d'une sixiéme partie de son disque; elle dût par conséquent aquérir un degré de chaleur deux mille fois plus violent que celuy du fer le plus enflâmé. Elle auroit été dissoute & consommée en peu de tems, si elle n'avoit pas été un corps opaque. La mode començoit alors de deviner le cours des cométes. Le célébre Mathematicien Jacques Bernoulli conclût par son sistême, que cette fameuse cométe de 1680, reparoitroit le 17 May 1719. Aucun Astronôme de l'Europe ne se coucha cette nuit du 17 May, mais la fameuse cométe ne parût point. Il y a au moins plus d'adresse, s'il n'y a pas plus de sureté, à lui donner cinq cens soixante & quinze ans pour revenir. Pour M. Whiston, il a serieusement affirmé que du tems

du déluge, il y avoit eu une cométe qui avoit inondé nôtre glôbe, & il a eu l'injuſtice de s'étonner qu'on ſe ſoit moqué de lui. L'antiquité penſoit à peu prés dans le goût de M. Whiſton; elle croïoit que les cométes étoient toujours les avant-courieres de quelque grand malheur ſur la terre. M. Newton au contraire ſoupçonne qu'elles ſont trés bien faiſantes, & que les fumées qui en ſortent ne ſervent qu'à ſecourir & à vivifier les planétes, qui s'imbibent dans leurs cours de toutes ces particules que le Soleil a détachées des cométes. Ce ſentiment eſt du moins plus probable que l'autre. Ce n'eſt pas tout, ſi cette force de gravitation, d'atraction, agit dans tous les globes céleſtes; il agit ſans doute ſur toutes les parties de ces globes. Car ſi les corps s'attirent en raiſon de leurs maſſes, ce ne peut être qu'en raiſon de la quantité de leurs parties, & ſi ce pouvoir eſt logé dans le tout, il l'eſt ſans doute dans la moitié, il l'eſt dans le quart, dans

dans la huitiéme partie, ainſi juſqu'à l'infini.

Ainsi voilà l'atraction qui eſt le grand reſort qui fait mouvoir toute la nature. M. Newton avoit bien prevû, après avoir démontré l'éxiſtence de ce principe, qu'on ſe révolteroit contre ſon ſeul nom: dans plus d'un endroit de ſon livre il précautionne ſon Lecteur contre ce nom même. Il l'avertit de ne le pas confondre avec les qualitez occultes des anciens, & de ſe contenter de connoître qu'il y a dans tous les corps une force centrale qui agit d'un bout de l'univers à l'autre ſur les corps les plus proches, & ſur les plus éloignez ſuivant les loix immuables de la mécanique.

Il eſt étonant qu'aprés les proteſtations ſolemnelles de ce grand homme, M. Saurin & M. de Fontenelle, qui eux-mêmes méritent ce nom, lui aient reproché nétement les chiméres du Péripatétiſme; M. Saurin dans les Mémoires de l'Académie de 1709, & M.

de Fontenelle dans l'Eloge même de M. Newton.

PRESQUE tous les François, ſavans & autres, ont repeté ce reproche. On entend dire par tout, pourquoi M. Newton ne s'eſt il pas ſervi du mot d'Impulſion que l'on comprend ſi bien, plutôt que du terme d'Attraction qu'on ne comprend pas?

M. NEWTON auroit pû répondre à ces critiques, premiérement vous n'entendez pas plus le mot d'Impulſion que celui d'Atraction, & ſi vous ne concevez pas pourquoi un corps tend vers le centre d'un autre corps, vous n'imaginez pas plus par quelle vertu un corps en peut pouſſer un autre.

SECONDEMENT, je n'ay pû admettre l'impulſion, car il faudroit pour cela que j'euſſe connu qu'une matiére céleſte pouſſe en effet les planétes: or non ſeulement je ne connois point cette matiere, mais j'ay prouvé qu'elle n'exiſte pas.

TROISIE'MEMENT, je ne me ſers du mot d'Atraction que pour exprimer un effet que j'ay découvert dans la nature,

effet

effet certain & indiſputable d'un principe inconnu, qualité inherante dans la matiére, dont de plus habiles que moi trouveront s'ils peuvent la cauſe.

Que nous avez vous donc apris? inſiſte-t-on encore, & pourquoi tant de calculs pour nous dire ce que vous même ne comprenez pas?

Je vous ay apris (pourroit continuer M. Newton) que la mécanique des forces centrales fait peſer tous les corps à proportion de leur matiére, que ces forces centrales font ſeules mouvoir les planétes & les cométes dans des proportions marquées. Je vous démontre qu'il eſt impoſſible qu'il y ait une autre cauſe de la peſanteur & du mouvement de tous les corps celeſtes. Car les corps graves tombent ſur la terre ſelon la proportion démontrée des forces centrales, & les planétes achevant leurs cours ſuivent ces mêmes proportions. S'il y avoit encore un autre pouvoir qui agit ſur tous ces corps, il augmenteroit leurs viteſſes, ou changeroit leurs directions. Or jamais aucun de ces corps

n'a un ſeul dégré de mouvement, de viteſſe, de détermination, qui ne ſoit démontré être l'effet des forces centrales; donc il eſt impoſſible qu'il y ait un autre principe.

Qu'il me ſoit permis de faire encore parler un moment M. Newton: ne ſera t-il pas bien reçu à dire, Je ſuis dans un cas bien diferent des anciens; ils voyoient, par exemple, l'eau monter dans les pompes, & ils diſoient l'eau monte par ce qu'elle a horreur du vuide. Mais moi je ſuis dans le cas de celui, qui auroit remarqué le premier que l'eau monte dans les pompes, & qui laiſſeroit à d'autres le ſoin d'expliquer la cauſe de cet effet. L'Anatomiſte qui a dit le premier que le bras ſe remuë parce que les muſcles ſe contractent, enſeigna aux hommes une vérité inconteſtable; lui en aura-t-on moins d'obligation, parce qu'il n'a pas ſceu pourquoi les muſcles ſe contractent? La cauſe du reſſort de l'air eſt inconuë, mais celui qui a découvert ce reſſort a rendu un grand ſervice à la phyſique. Le reſſort que j'ay

j'ay découvert étoit plus caché & plus univerſel, ainſi on doit m'en ſavoir plus de gré. J'ay découvert une nouvelle proprieté de la matiére, un des ſecrets du Créateur, j'en ay calculé, j'en ay démontré les effets, peut on me chicaner ſur le nom que je lui donne?

Ces ſont les Tourbillons qu'on peut appeller une qualité occulte, puis qu'on n'a jamais prouvé leurs exiſtences; l'Atraction au contraire eſt une choſe réélle, puis qu'on en démontre les effets, & qu'on en calcule les proportions. La cauſe de cette cauſe eſt dans le ſein de Dieu.

Procedes huc, & non ibis amplius.

SEIZIE'ME

LETTRE SUR L'OPTIQUE DE M. *NEWTON.*

UN nouvel Univers a été découvert par les Philoſophes du dernier ſiécle, & le monde nouveau étoit d'autant plus difficile à connoître qu'on ne ſe doutoit pas même qu'il exiſtât. Il ſembloit aux plus ſages que c'eſtoit une témerité inſenſée d'oſer ſeulement ſonger qu'on pût deviner par quelles loix les corps céleſtes ſe meuvent,

vent, & comment la lumiere agit. Galilée par ſes decouvertes aſtronomiques, Kepler par ſes calculs, Deſcartes au moins dans ſa Dioptrique, & Newton dans tous ſes ouvrages, ont vû la mécanique des reſſorts du monde. Dans la Geometrie on a aſſujeti l'infini au calcul, la circulation du ſang dans les animaux & de la ſeve dans les végétables ont changé pour nous la nature. Une nouvelle maniére d'exiſter a été donnée au corps dans la machine pneumatique. Les objets ſe ſont raprochez de nos yeux à l'aide des téleſcopes. Enfin ce que M. Newton a découvert ſur la lumiere, eſt digne de tout ce que la curioſité des hommes pouvoit attendre de plus hardi, aprés tant de nouveautez.

Juſqu'à Antonio de Dominis, l'arc en ciel avoit paru un miracle inexplicable. Ce philoſophe devina que c'eſtoit un effet néceſſaire de la pluye & du ſoleil. Deſcartes rendit ſon nom immortel par l'explication Mathématique de ce phénomene ſi naturel ; il calcula les réflexions & les refractions de la lu-

miére

lumiére dans les goutes de pluye, & cette ſagacité eut alors quelque choſe de divin.

Mais qu'auroit-il dit ſi on lui avoit fait conoitre qu'il ſe trompoit ſur la nature de la lumiére, qu'il n'avoit aucune raiſon d'aſſurer que c'étoit un corps globuleux, qu'il eſt faux que cette matiére s'étendant par tout l'univers n'attende pour être miſe en action que d'être pouſſée par le ſoleil, ainſi qu'un long bâton qui agit à un bout quand il eſt preſſé par l'autre, qu'il eſt trés vrai qu'elle eſt dardée par le ſoleil, & qu'enfin la lumiére eſt tranſmiſe du ſoleil à la terre en prés de ſept minutes, quoiqu'un boulet de canon conſervant toujours ſa viteſſe ne puiſſe faire ce chemin qu'en vingt cinq années; quel eut été ſon étonement ſi on lui eut dit, il eſt faux que la lumiére ſe réflechiſſe directement en rebondiſſant ſur les corps ſolides, il eſt faux que les corps ſoient tranſparens quand ils ont des pores larges; & il viendra un homme qui demonſtrera ces para-

paradoxes, & qui anatomiſera un ſeul raïon de lumiére avec plus de dexterité que le plus habile artiſte ne diſſéque le corps humain.

Cet homme eſt venu. M. Newton avec le ſeul ſecours du Priſme a démontré aux yeux, que la lumiére eſt un amas de raïons colorez qui tous enſemble donent la couleur blanche, un ſeul raïon eſt diviſé par lui en ſept raïons qui viennent tous ſe placer, ſur un linge ou ſur un papier blanc, dans leur ordre l'un au deſſus de l'autre & à d'inégales diſtances. Le premier eſt couleur de feu, le ſecond citron, le troiſiéme jaune, le quatriéme vert, le cinquiéme bleu, le ſixiéme indigo, le ſeptiéme violet. Chacun de ces raïons tamiſé enſuite par cent autres priſmes ne changera jamais la couleur qu'il porte, de même qu'un or épuré ne s'altére plus dans les creuſets; & pour ſurabondance de preuve que chacun de ces raïons élementaires porte en ſoi ce qui fait ſa couleur à nos yeux, prenez un petit morceau de bois

bois jaune par exemple, & expoſez-le au raïon couleur de feu, & le bois ſe teint à l'inſtant en couleur de feu, expoſez-le au raïon vert, il prend la couleur verte, & ainſi du reſte.

QUELLE eſt donc la cauſe des couleurs dans la nature? Rien autre choſe que la diſpoſition des corps à réflechir les raïons d'un certain ordre, & à abſorber tous les autres.

QUELLE eſt donc cette ſecrete diſpoſition? Il démontre que c'eſt uniquement l'épaiſſeur des petites parties conſtituantes dont un corps eſt compoſé. Et comment ſe fait cette reflection? On penſoit que c'eſtoit parce que les raïons rebondiſſoient comme une balle ſur la ſurface d'un corps ſolide. Point du tout; M. Newton a apris aux philoſophes, étonnés que les corps ne ſont opaques que parce que leurs pores ſont larges, que la lumiére ſe réflechit à nos yeux du ſein de ces pores mêmes, que plus les pores d'un corps ſont petits, plus le corps eſt tranſparent, ainſi le papier qui réflechit la lumiere quand il eſt

eſt ſec, la tranſmet quand il eſt huilé, parce que l'huile rempliſſant ſes pores les rend beaucoup plus petits.

C'EST là qu'examinant l'extrême poroſité des corps, chaque partie aïant ſes pores, & chaque partie de ſes parties aïant les ſiens, il fait voir qu'on n'eſt point aſſuré qu'il y ait un pouce cubique de matiere ſolide dans l'univers; tant nôtre eſprit eſt éloigné de concevoir ce que c'eſt que la matiére. Aïant ainſi décompoſé la lumiére, & aïant porté la ſagacité de ſes découvertes juſqu'à démontrer le moïen de connoitre la couleur compoſée par les couleurs primitives, il fait voir que ces raïons élementaires, ſéparez par le moïen du priſme, ne ſont arrangez dans leur ordre, que parce qu'il ſont refractés en cet ordre même; & c'eſt cette proprieté inconuë juſqu'à lui de ſe rompre dans cette proportion, c'eſt cette réfraction inégale des raïons, ce pouvoir de refracter le rouge moins que la couleur orangée, &c. qu'il nomme réfrangibilité. Les raïons les plus réflexibles ſont les plus réfran-

réfrangibles, de là il fait voir que le même pouvoir cauſe la réflection & la refraction de la lumiere.

TANT de merveilles ne ſont que le commencement de ſes découvertes; il a trouvé le ſecret de voir les vibrations & les ſecouſſes de lumiére qui vont & viennent ſans fin, & qui tranſmetent la lumiére ou la réflechiſſent ſelon l'épaiſſeur des parties qu'elles rencontrent. Il a oſé calculer l'épaiſſeur des particules d'air néceſſaire entre deux verres poſez l'un ſur l'autre, l'un plat, l'autre convexe d'un côté, pour operer telle tranſmiſſion ou réflection, & pour faire telle ou telle couleur.

DE toutes ces combinaiſons, il trouve en quelle proportion la lumiere agit ſur les corps, & les corps agiſſent ſur elle.

IL a ſi bien vû la lumiére, qu'il a determiné à quel point l'art de l'augmenter, & d'aider nos yeux par des téleſcopes doit ſe borner.

DESCARTES par une noble confiance bien pardonable à l'ardeur que lui donoient

noient les comencemens d'un art présque découvert par lui, Descartes esperoit voir dans les astres avec des lunétes d'aproche des objets aussi petits que ceux qu'on discerne sur la terre.

Newton a montré qu'on ne peut plus perféctioner les lunétes à cause de cette réfraction & de cette réfrangibilité même qui en nous raprochant les objets écartent trop les raïons élementaires; il a calculé dans ces verres la proportion de l'écartement des raïons rouges & des raïons bleus, & portant la demonstration dans des choses dont on ne soupçonoit pas même l'existence, il examine les inégalitéz que produit la figure du verre, & celle que fait la réfrangibilité. Il trouve que le verre objectif de la lunete étant convexe d'un côté & plat de l'autre, si le côté plat est tourné vers l'objet, le défaut qui vient de la construction, & de la position du verre, est cinq mille fois moindre que le défaut qui vient par la réfrangibilité, & qu'ainsi ce n'est pas la figure des verres qui fait qu'on ne peut

per-

fectioner les lunet d'aproche, mais qu'il faut s'en prendre à la nature même de la lumiére.

Voila pourquoi il inventa un télescope qui montre les objêts par réflection, & non point par refraction. Cette nouvelle sorte de lunetes est très dicffiile à faire, & n'est pas d'un usage bien aisé, mais on dit en Angleterre, qu'un télescope de réflection de cinq pieds fait le même effet qu'un lunete d'aproche de cent pieds.



DIX-SEP-

DIX-SEPTIE'ME

LETTRE

SUR

L'INFINY DE LA GEOMETRIE,

ET SUR LA

CHRONOLOGIE

DE

Mr. *NEWTON*.

LE labirinthe & l'abime de l'Infini eſt auſſi une carriere nouvelle parcourue par Newton, & on tient de lui le fil avec lequel on s'y peut conduire.

DES CARTES ſe trouve encore ſon précurſeur dans cette étonnante nou-

veauté. Il alloit à grands pas dans ſa Géometrie juſques vers l'Infini, mais il s'arrêta ſur le bord. Le docteur Wallis vers le milieu du dernier ſiecle, fut le premier qui reduiſit une fraction par une diviſion perpetuelle à une ſuite infinie.

Mylord Brounker ſe ſervit de cette ſuite pour quarrer l'hiperbole.

Mercator publia une demonſtration de cette quadrature. Ce fut à peu près dans ce tems que Newton, à l'age de 23 ans, avoit inventé une methode generale pour faire ſur toutes les courbes géometriques ce qu'on venoit d'eſſayer ſur l'hiperbole.

C'est cette methode de ſoumettre par tout l'infini au calcul algebraíque, que l'on appelle calcul differentiel ou des fluxions, & calcul integral. C'eſt l'art de nombrer & de meſurer avec exactitude ce dont on ne peut pas même concevoir l'exiſtence.

En effet, ne croiriés vous pas qu'on veut ſe moquer de vous, quand on vous dit qu'il y a des lignes infiniment

grandes, qui forment un angle infiniment petit.

Qu'une droite qui eſt droite tant qu'elle eſt finie, changeant infiniment peu de direction, devient une courbe infinie. Qu'une courbe peut devenir infiniment moins courbe.

Qu'il y a des quarrés d'infini, des cubes d'infini, & des infinis d'infinis plus grands les uns que les autres, & dont le penultiéme n'eſt rien par rapport au dernier.

Tout cela qui paroit d'abord l'excés de la déraiſon, eſt en effet l'effort de la fineſſe & de l'étenduë de l'eſprit humain, & la methode de trouver des verités qui étoient jusqu'alors inconnuës.

Cet edifice ſi hardi eſt même fondé ſur des idées ſimples. Il s'agit de meſurer la diagonale d'un quarré, d'avoir l'aire d'une courbe; de trouver une racine quarrée à un nombre qui n'en a point dans l'arithmetique ordinaire. Après tout, tant d'ordres infinis ne doivent

pas plus revolter l'imagination, que cette propoſition ſi connuë, qu'entre un cercle & une tangente on peut toûjours faire paſſer des courbes; ou cette autre, que la matiére eſt toûjours diviſible. Ces deux verités ſont depuis long tems demontrées, & ne ſont pas plus compréhenſible que le reſte.

On a diſputé long tems à Mr. Newton, l'invention de ce fameux calcul. Mr. Leibnitz a paſſé en Allemagne pour l'inventeur des differences, que Mr. Newton appelle fluxions; & Mr. Bernoulli a revendiqué le calcul integral. Mais l'honneur de la premiere decouverte a demeuré à Mr. Newton; & il eſt reſté aux autres la gloire d'avoir pû faire douter entr'eux & lui. C'eſt ainſi que l'on conteſta à Harvey la decouverte de la circulation du ſang, & à Mr. Perrault celle de la circulation de la ſève.

Hartsoecker & Leeuwenhoeck ſe ſont conteſtés l'honneur d'avoir vu le premier les petits vermiſſeaux dont nous ſommes faits. Ce même Hart-

ſoecker

ſoecker a diſputé à Mr. Huygens l'invention d'une nouvelle maniére de calculer l'éloignement d'une étoile fixe. On ne ſçait encore quel philoſophe trouva le probleme de la roulette.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt par cette géometrie de l'infini que Mr. Newton eſt parvenu aux plus ſublimes connoiſſances. Il me reſte à vous parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre humain, mais qui ſe ſent toûjours de cet eſprit créateur que Mr. Newton portoit dans toutes ſes recherches. C'eſt une Chronologie toute nouvelle; car dans tout ce qu'il entreprenoit il falloit qu'il changeât les idées receuës par les autres hommes.

Accoutume' à debrouiller des cahos, il a voulu porter au moins quelque lumiere dans celui des fables anciennes confonduës avec l'hiſtoire, & fixer une chronologie incertaine. Il eſt vrai qu'il n'y a point de famille, de ville, de nation, qui ne cherche à reculer ſon origine. De plus, les premiers hiſtoriens ſont les plus negligens à mar-

quer les dattes. Les livres étoient moins communs mille fois qu'aujourd'hui, par conſequent étant moins expoſés à la critique, on trompoit le monde plus impunément; & puiſqu'on a evidemment ſuppoſé des faits, il eſt aſſez probable qu'on a auſſi ſuppoſé des dattes.

En general, il parut à Mr. Newton que le monde étoit de cinq cens ans plus jeune que les chronologiſtes ne le diſent. Il fonde ſon idée ſur le cours ordinaire de la nature, & ſur les obſervations aſtronomiques.

On entend ici par le cours de la nature, le tems de chaque generation des hommes. Les Egyptiens s'étoient ſervis les premiers de cette maniere incertaine de compter, quand ils voulurent écrire les commencements de leur hiſtoire. Ils comptoient 341 generations depuis Menés juſqu'à Sethon; & n'ayant pas de dattes fixes, ils evaluerent trois generations à 100 ans. Ainſi ils compterent du regne de Menés

nés au regne de Sethon 11340 années.

Les Grecs, avant de compter par olympiades, ſuivirent la méthode des Egyptiens, & étendirent un peu la durée des generations, pouſſant chaque generation juſqu'à quarante années.

Or en cela les Egyptiens & les Grecs ſe tromperent dans leur calcul; il eſt bien vrai, que ſelon le cours ordinaire de la nature, trois generations font environ cent à ſix vingt ans. Mais il s'en faut bien que trois regnes tiennent ce nombre d'années. Il eſt très evident, qu'en general les hommes vivent plus long tems que les Roys ne regnent. Ainſi un homme qui voudra écrire l'hiſtoire ſans avoir des dattes préciſes, & qui ſçaura qu'il y a eu neuf Rois chez une nation, aura grand tort s'il compte 300 ans pour ces neuf Rois. Chaque generation eſt d'environ 30 ans; chaque regne eſt d'environ vingt, l'un portant l'autre. Prenez les 30 Rois d'Angleterre depuis Guillaume le conquerant juſqu'à George premier, ils ont

regné 648 ans, ce qui reparti ſur les 30 Rois donne à chacun 21 ans & demi de regne. Soixante trois Rois de France ont regné, l'un portant l'autre, chacun à peu près vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la nature. Donc les anciens ſe ſont trompés quand ils ont égalé en general la durée des regnes à la durée des generations; donc ils ont trop compté; donc il eſt à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les obſervations aſtronomiques ſemblent prêter encore un plus grand ſecours à nôtre philoſophe. Il paroit plus fort en combattant ſur ſon terrain.

Vous ſavés que la terre, outre ſon mouvement annuel qui l'emporte autour du ſoleil d'occident en orient dans l'eſpace d'une année, a encore une revolution ſinguliere tout à fait inconnuë jusqu'à ces derniers tems. Ses poles ont un mouvement très lent de retrogradation, d'orient en occident; qui fait que chaque jour leur poſition ne répond pas preciſément au même point du ciel. Cette difference inſenſible en

une année, devient assez forte avec le tems; & au bout de 72 ans on trouve que la difference est d'un degré, c'est à dire de la 360 partie de tout le ciel. Ainsi après 72 années le colure de l'equinoxe du printems qui passoit par une fixe, repond à une autre fixe. De là vient que le soleil, au lieu d'être dans la partie du ciel où étoit le Bellier du tems d'Hipparque, se trouve répondre à cette partie du ciel où étoit le taureau: & les gemeaux sont à la place où le taureau étoit alors. Tous les signes ont changé de place: cependant nous retenons toûjours la maniere de parler des anciens. Nous disons que le soleil est dans le Bellier au printems, par la même condescendance que nous disons que le soleil tourne.

Hipparque fut le premier chez les Grecs qui s'apperçeut de quelque changement dans les constellations par rapport aux equinoxes, ou plûtot qui l'apprit des Egyptiens. Les philosophes attribuerent ce mouvement aux étoiles; car alors on étoit bien loin d'ima-

d'imaginer une telle revolution dans la terre. On la croyoit dans tous ſens immobile. Ils créerent donc un ciel où ils attacherent toutes les étoiles, & donnerent à ce ciel un mouvement particulier, qui le faiſoit avancer vers l'orient pendant que toutes les étoiles ſembloient faire leur route journaliere d'orient en occident. A cette erreur ils en ajoûterent une ſeconde bien plus eſſentielle. Ils crurent que le ciel pretendu des étoiles fixes avançoit d'un degré vers l'orient en cent années. Ainſi ils ſe tromperent dans leur calcul aſtronomique auſſi bien que dans leur ſiſteme phiſique. Par exemple, un aſtronome auroit dit alors, l'equinoxe du printems a été du tems d'un tel obſervateur dans un tel ſigne, à une telle étoile. Il a fait deux degrés de chemin depuis cet obſervateur juſqu'à nous. Or deux degrés valent 200 ans, donc cet obſervateur vivoit 200 ans avant moi. Il eſt certain qu'un aſtronome qui auroit raiſonné ainſi, ſe ſeroit trompé juſtement

ment de cinquante quatre ans. Voilà pourquoi les anciens, doublement trompez, composérent leur grande année du monde, c'eſt à dire, de la revolution de tout le ciel, d'environ 36000 ans. Mais les modernes ſçavent, que cette revolution imaginaire du ciel, des étoiles, n'eſt autre choſe que la revolution des poles de la terre qui ſe fait en 25900 ans. Il eſt bon de remarquer ici en paſſant, que Mr. Newton en determinant la figure de la terre, a très heureuſement expliqué la raiſon de cette revolution.

Tout ceci poſé, il reſte pour fixer la chronologie, de voir par quelle étoile le collure des equinoxes coupe aujourd'hui l'ecliptique au printems, & de ſçavoir s'il ne ſe trouve point quelque ancien qui nous ait dit en quel point l'ecliptique étoit coupé de ſon tems, par le même collure des equinoxes.

Clement Alexandrin rapporte, que Chiron qui étoit de l'expedition des Argonautes, obſerva les conſtellations au tems de cette fameuſe expedition

dition, & fixa l'equinoxe du printems au milieu du bellier, l'equinoxe d'automne au milieu de la balance, le ſolſtice de nôtre eté au milieu du cancre, & le ſolſtice d'hiver au milieu du capricorne.

Long tems après l'expedition des Argonautes, & un an avant la guerre du Peloponneſe, Methon obſerva que le point du ſolſtice d'eté, paſſoit par le ſixiéme degré du cancre.

Or chaque ſigne du zodiaque eſt de 30 degrés. Du tems de Chiron le ſolſtice étoit à la moitié du ſigne, c'eſt à dire au quinziéme degré; un an avant la guerre du Peloponeſe, il étoit au huitiéme, donc il avoit retardé de ſept degrés (un degré vaut 72 ans) donc du commencement de la guerre du Peloponeſe, à l'entrepriſe des Argonautes, il n'y a que ſept fois 72 ans, qui font 504 ans, & non pas 700 années comme le diſoient les Grecs. Ainſi en comparant l'état du ciel d'aujourdhui à l'état où il étoit alors, nous voyons que l'expedition des Argonautes

gonautes doit être placée 900 ans avant Jesus Christ, & non pas environ 1400 ans; & que par consequent, le monde est moins vieux d'environ 500 ans qu'on ne pensoit. Par là toutes les époques sont rapprochées, & tout est fait plus tard qu'on ne le dit. Je ne sçay si ce sisteme ingenieux fera une grande fortune, & si on voudra se resoudre sur ces idées à reformer la chronologie du monde. Peut-être les sçavans trouveroient ils que c'en seroit trop, d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la phisique, la géometrie, & l'histoire; ce seroit une espece de monarchie universelle dont l'amour propre s'accommode mal aisément. Aussi dans les tems que de très grands philosophes l'attaquoient sur l'attraction, d'autres combattoient son systeme chronologique. Le tems qui devroit faire voir à qui la victoire est deuë, ne fera peut-être que laisser la dispute indecise.

DIX-HUITIE'ME

LETTRE

SUR LA

TRAGEDIE.

LES Anglois avoient deja un Théatre auſſi bien que les Eſpagnols, quand les François n'avoient encore que des treteaux. Shakeſpear, qui paſſoit pour le Corneille des Anglois, fleuriſſoit à peu prés dans le tems de Lopez de Vega; il crea le Théatre, il avoit un genie plein de force & de fecondité, de naturel & de ſublime, ſans la moindre etincelle de bon goût, & ſans la moindre connoiſſance des regles. Je vais vous dire une choſe hazardée, mais vraie, c'eſt que

que le merite de cet Auteur a perdu le Théatre Anglois; il y a de ſi belles Scenes, des morceaux ſi grands & ſi terribles repandûs dans ſes farces monſtrueuſes qu'on appelle Tragedies, que ces pieces ont toûjours été jouées avec un grand ſuccés. Le tems qui ſeul fait la reputation des hommes, rend à la fin leurs deffauts reſpectables. La pluſpart des idées bizarres & giganteſques de cet Auteur, ont acquis, au bout de 150 ans, le droit de paſſer pour ſublimes. Les auteurs modernes l'ont preſque tous copiés. Mais ce qui reuſſiſſoit en Shakeſpear, eſt ſifflé chez eux, & vous croyez bien que la veneration qu'on a pour cet ancien augmente à meſure que l'on mepriſe les modernes. On ne fait pas reflexion qu'il ne faudroit pas l'imiter, & le mauvais ſuccés des copiſtes fait ſeulement qu'on le croit inimitable. Vous ſavez que dans la Tragedie du More de Veniſe, piece très touchante, un mari étrangle ſa femme ſur le Theatre, & que quand la pauvre femme eſt étranglée, elle

s'écrie qu'elle meurt très injuſtement. Vous n'ignorez pas que dans Hamlet, des foſſoyeurs creuſent une foſſe en buvant, en chantant des vaudevilles, & en faiſant ſur les têtes des morts qu'ils rencontrent, des plaiſanteries convenables à gens de leur metier: mais ce qui vous ſurprendra c'eſt qu'on a imité ces ſotiſes. Sous le regne de Charles ſecond, qui étoit celui de la politeſſe, & l'age des beaux arts, Otway dans ſa Veniſe ſauvée introduit le ſenateur Antonio & ſa courtiſanne Naki au milieu des horreurs de la conſpiration du Marquis de Bedemar. Le vieux ſenateur Antonio fait auprès de ſa courtiſanne toutes les ſingeries d'un vieux debauché impuiſſant & hors du bon ſens. Il contrefait le Taureau & le Chien, il mord les jambes de ſa maitreſſe qui lui donne des coups de pieds & des coups de foüet. On a retranché de la piece d'Otway ces bouffoneries faites pour la plus vile canaille, mais on a laiſſé dans le Jules Ceſar de Shakeſpear les plaiſanteries des cordonniers & des ſavetiers Romains

Romains, introduits ſur la ſcene avec Caſſius & Brutus. Vous vous plaindrez ſans doute que ceux qui juſqu'à preſent vous ont parlé du Théatre Anglois, & ſur tout de ce fameux Shakeſpear, ne vous aient encore fait voir que ſes erreurs, & que perſonne n'ait traduit aucun de ces endroits frapans qui demandent grace pour toutes ſes fautes. Je vous repondrai qu'il eſt bien aiſé de raporter en proſe les ſotiſes d'un Poëte, mais très difficile de traduire ſes beaux Vers. Tous les Grimauds qui s'erigent en critiques des Ecrivains celebres, compilent des volumes. J'aimerois mieux deux pages qui nous fiſſent connoître quelque beauté ; car je maintiendrai toûjours avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'Homere & de Virgile, que dans toutes les critiques qu'on a fait de ces deux grands hommes.

J'ai hazardé de traduire quelques morceaux des meilleurs Poëtes Anglois, en voici un de Shakeſpear. Faites grace à la copie en faveur de l'original,

& souvenez vous toûjours quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une foible estampe d'un beau tableau. J'ay choisi le monologue de la Tragedie de Hamlet qui est seu de tout le monde, & qui commence par ce vers,

To be, or not to be! that is the Question! &c.

C'est Hamlet prince de Dannemark qui parle.

Demeure, il faut choisir & passer à l'instant
De la vie à la mort, ou de l'être au neant.
Dieux cruels, s'il en est, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
Supporter, ou finir mon malheur & mon sort?
Qui suis je? Qui m'arrête! & qu'est ce que la Mort?

C'est

C'eſt la fin de nos maux, c'eſt mon unique azile ;
Après de long tranſports, c'eſt un ſommeil tranquile.
On s'endort, & tout meurt, mais un affreux reveil
Doit ſucceder peut etre aux douceurs du ſommeil !
On nous menace, on dit que cette courte Vie
De tourmens éternels eſt auſſi-tôt ſuivie.
O Mort ! moment fatal ! affreuſe eternité !
Tout cœur à ton ſeul nom ſe glace épouvanté.
Eh ! qui pourroit ſans toi ſupporter cette vie ;
De nos Prêtres menteurs benir l'hypocriſie ;
D'une indigne Maitreſſe encenſer les erreurs ;
Ramper ſous un Miniſtre, adorer ſes hauteurs ;
Et montrer les langueurs de ſon ame abattuë

A des Amis ingrats qui detournent la
vüe?
La Mort ſeroit trop douce en ces ex-
trémitez,
Mais le ſcrupule parle, & nous crie,
Arrêtez;
Il defend à nos mains cet heureux
homicide,
Et d'un heros guerrier, fait un chré-
tien timide, &c.

Ne croyez pas que j'aye rendû ici l'Anglois mot pour mot; malheur au faiſeurs de traductions literales, qui traduiſant chaque parole enervent le ſens. C'eſt bien là qu'on peut dire que la lettre tuë, & que l'eſprit vivifie.

Voici encore un paſſage d'un fameux Tragique Anglois; c'eſt Dryden Poëte du tems de Charles ſecond, Auteur plus fecond que judicieux, qui auroit une reputation ſans mêlange, s'il n'avoit fait que la dixiéme partie de ſes ouvrages, & dont le grand deffaut eſt d'avoir voulu être univerſel.

Ce morceau commence ainsi :

When I consider Life 'tis all a Cheat,
Yet fool'd by Hope Men favour the Deceit, &c.

De desseins en regrets, & d'erreurs en desirs
Les mortels insensés promenent leur folie :
Dans des malheurs presents, dans l'espoir des plaisirs
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Demain, demain, dit-on, va combler tous nos vœux.
Demain vient, & nous laisse encor plus malheureux.
Quelle est l'erreur, helas ! du soin qui nous dévore,
Nul de nous ne voudroit recommencer son cours.
De nos premiers momens nous maudissons l'aurore,
Et de la nuit qui vient, nous attendons encore

Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, &c.

C'EST dans ces morceaux détachés que les Tragiques Anglois ont jusques icy excellés. Leurs pieces presque toutes barbares, depourvuës de bien-seance, d'ordre & de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le stile est trop empoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains Hebreux si remplis de l'enflure Asiatique. Mais aussi il faut avoüer que les echâsses du stile figuré, sur lesquelles la langue Angloise est guindée, elevent aussi l'esprit bien haut, quoi que par une marche irreguliere. Le premier Anglois qui ait fait une piece raisonnable, & écrite d'un bout à l'autre avec élegance, c'est l'illustre Mr. Addison. Son Caton d'Utique est un chef d'œuvre pour la diction, & pour la beauté des vers. Le role de Caton est à mon gré fort au dessus de celui de Cornelie dans le Pompée de Corneille, car Caton est grand sans

enflûre,

enflûre, & Cornelie, qui d'ailleurs n'eſt pas un perſonnage neceſſaire, viſe quelquefois au galimathias. Le Caton de Mr. Addiſon me paroit le plus beau perſonnage qui ſoit ſur aucun Théatre, mais les autres roles de la piece n'y repondent pas; & cet ouvrage ſi bien écrit eſt defiguré par une intrigue froide d'amour qui repand ſur la piece une langueur qui la tuë.

La coûtume d'introduire de l'amour à tort & à travers dans les ouvrages dramatiques, paſſa de Paris à Londres vers l'an 1660 avec nos rubans & nos perruques. Les femmes qui parent les ſpectacles, comme ici, ne veulent plus ſouffrir qu'on leur parle d'autres choſes que d'amour. Le ſage Addiſon eût la molle complaiſance de plier la ſeverité de ſon caractere aux mœurs de ſon tems, & gata un chef d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui les pieces ſont devenuës plus regulieres, le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects & moins hardis. J'ay veu des pieces nouvelles fort

ſages, mais froides. Il ſemble que les Anglois n'ayent étés faits juſqu'ici que pour produire des beautés irregulieres. Les monſtres brillants de Shakeſpear plaiſent mille fois plus que la ſageſſe moderne. Le genie poëtique des Anglois reſſemble juſqu'à preſent à un arbre touffu planté par la nature, jettant au hazard mille rameaux, & croiſſant inégalement avec force. Il meurt ſi vous voulez forcer ſa nature, & le tailler en arbre des Jardins de Marli.



DIX-NEUVIE'ME
LETTRE.
SUR LA
COMEDIE.

JE ne ſçay comment le ſage & ingenieux M. de Muralt, dont nous avons les Lettres ſur les Anglois & ſur les François, s'eſt borné, en parlant de la Comedie, à critiquer un Comique nommé Shadwell. Cet autheur étoit aſſez mepriſé de ſon tems. Il n'étoit point le Poëte des honnêtes gens. Ses pieces, goutées pendant quelques repreſentations par le peuple, étoient dedaignées par tous les gens de bon goût, & reſſembloient à tant de pieces que j'ai vû en France attirer la foule & re-

volter les lecteurs, & dont on a pû dire, tout Paris les condamne, & tout Paris les court. Mr. de Muralt auroit dû ce ſemble nous parler d'un autheur excellent qui vivoit alors, c'étoit Mr. Wicherley qui fut long tems l'Amant declaré de la Maitreſſe la plus illuſtre de Charles ſecond. Cet homme qui paſſoit ſa vie dans le plus grand monde, en connoiſſoit parfaitement les vices & les ridicules ; & les peignoit du pinceau le plus ferme, & des couleurs les plus vraies. Il a fait un Miſantrope qu'il a imité de Moliere. Tous les traits de Wicherley ſont plus forts & plus hardis que ceux de nôtre Miſantrope ; mais auſſi ils ont moins de fineſſe & de bienſéance. L'autheur Anglois a corrigé le ſeul defaut qui ſoit dans la piece de Moliere ; ce defaut eſt le manque d'intrigue & d'interêt. La piece Angloiſe eſt intereſſante, & l'intrigue en eſt ingenieuſe: elle eſt trop hardie, ſans doute, pour nos mœurs, c'eſt un Capitaine de Vaiſſeau plein de valeur, de franchiſe & de mepris pour le genre humain.

Il a un ami ſage & ſincere dont il ſe defie, & une maîtreſſe dont il eſt tendrement aimé, ſur laquelle il ne daigne pas jetter les yeux ; au contraire, il a mis toute ſa confiance dans un faux ami qui eſt le plus indigne homme qui reſpire, & il a donné ſon cœur à la plus coquette & à la plus perfide de toutes les femmes. Il eſt bien aſſuré que cette femme eſt une Penelope, & ce faux ami un Caton. Il part pour s'aller battre contre les Hollandois, & laiſſe tout ſon argent, ſes pierreries, & tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien, & recommande cette femme elle même à cet ami fidel ſur lequel il compte ſi fort. Cependant le veritable honnête homme, dont il ſe defie tant, s'embarque avec lui, & la maîtreſſe qu'il n'a pas ſeulement daigné regarder, ſe déguiſe en Page, & fait le voyage ſans que le capitaine s'aperçoive de ſon ſexe de toute la campagne.

Le Capitaine ayant fait ſauter ſon vaiſſeau dans un combat, revient à Londres, ſans ſecours, ſans vaiſſeau, & ſans

ſans argent, avec ſon Page & ſon ami, ne connoiſſant ni l'amitié de l'un ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes, qu'il compte retrouver avec ſa caſſette & ſa fidelité. Il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'étoit confié, & on ne lui a pas plus gardé ſon depôt que le reſte. Mon homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puiſſe faire de pareils tours; mais pour l'en convaincre mieux, cette honnête dame devient amoureuſe du petit Page, & veut le prendre à force; mais comme il faut que juſtice ſe faſſe, & que dans une piece de théatre, le vice ſoit puni, & la vertu recompenſée; il ſe trouve à fin du compte, que le capitaine ſe met à la place du Page, couche avec ſon Infidelle, fait cocu ſon traitre ami, lui donne un bon coup d'epée à travers du corps, reprend ſa caſſette, & épouſe ſon Page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette piece d'une Comteſſe de Pimbeſche, vieille plaideuſe, parente

du

du capitaine, laquelle eſt bien la plus plaiſante creature & le meilleur caractere qui ſoit au théatre.

Wycherley a encore tiré de Moliere une piece non moins ſinguliere, & non moins hardie, c'eſt une eſpece d'école des femmes.

Le principal perſonnage de la piece eſt un drole à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui pour être plus ſûr de ſon fait, s'aviſe de faire courir le bruit, que dans ſa derniere maladie les Chirurgiens ont trouvés à propos de le faire Eunuque. Avec cette belle reputation tous les maris lui amenent leurs femmes, & le pauvre n'eſt plus embaraſſé que du choix. Il donne ſurtout la préference à une petite compagnarde qui a beaucoup d'innocence & de temperament; & qui fait ſon mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des dames les plus expertes. Cette piece n'eſt pas, ſi vous voulez, l'école des bonnes mœurs, mais en verité c'eſt l'école de l'eſprit & du bon comique.

Un

Un Chevalier Vanbrugh a fait des Comedies encore plus plaiſantes, mais moins ingenieuſes. Le Chevalier étoit un homme de plaiſir, & par deſſus celà Poëte & Architecte. On pretend qu'il écrivoit avec autant de delicateſſe & d'élegance qu'il batiſſoit groſſierement. C'eſt lui qui a bati le fameux Chateau de Blenheim, péſant & durable monument de nôtre malheureuſe bataille d'Hocſtet. Si les apartemens étoient ſeulement auſſi larges que les murailles ſont épaiſſes, ce chateau ſeroit aſſez commode.

On a mis dans l'Epitaphe de Vanbrugh, qu'on ſouhaitoit que la terre ne lui fut point legere, attendu que de ſon vivant il l'avoit ſi inhumainement chargée.

Ce Chevalier ayant fait un tour en France avant la belle guerre de 1701, fut mis à la Baſtille, & y reſta quelque tems ſans avoir jamais pû ſçavoir ce qui lui avoit attiré cette diſtinction de la part de nôtre miniſtere. Il fit une comedie à la Baſtille, & ce qui eſt à mon

à mon ſens fort étrange, c'eſt qu'il n'y a dans cette piece aucun trait contre le païs dans lequel il eſſuya cette violence.

Celui de tous les Anglois qui a porté le plus loin la gloire du théatre comique, eſt feu Mr. Congrave. Il n'a fait que peu de pieces, mais toutes ſont excellentes dans leur genre. Les regles du théatre y ſont rigoureuſement obſervés; elles ſont pleines de caracteres nuancés avec une extreme fineſſe; on n'y eſſuye pas la moindre mauvaiſe plaiſanterie; vous y voyez par tout le langage des honnêtes gens avec des actions de fripon; ce qui prouve qu'il connoiſſoit bien ſon monde, & qu'il vivoit dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Il étoit infirme & preſque mourant quand je l'ai connu. Il avoit un defaut, c'étoit de ne pas aſſez éſtimer ſon premier metier d'autheur, qui avoit fait ſa reputation & ſa fortune. Il me parloit de ſes ouvrages comme de bagatelles au deſſous de lui; & me dit à la premiere

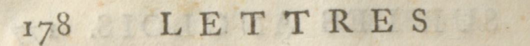
miere conversation, de ne le voir que sur le pied de gentilhomme qui vivoit trés nniment. Je lui repondis, que s'il avoit eu le malheur de n'être qu'un gentilhomme comme un autre, je ne le serois jamais venu voir, & je fus très choqué de cette vanité si mal placée.

Ses pieces sont les plus spirituelles & les plus exactes, celles de Vanbrugh les plus gaies, & celles de Wycherley les plus fortes. Il est à remarquer, qu'aucun de ces beaux esprits n'a mal parlé de Moliere: il n'y a que les mauvais autheurs Anglois qui aient dit du mal de ce grand homme. Ce sont les mauvais Musiciens d'Italie qui meprisent Lully, mais un Buononcini l'estime & lui rend justice.

L'Angleterre a encore de bons Poëtes Comiques, tels que le Chevalier Steele, & Mr. Cibber excellent comedien, & d'ailleurs Poëte du Roi; titre qui paroit ridicule, mais qui ne laisse pas de donner mille écus de rente & de beaux privileges. Nôtre grand Corneille n'en a pas eu tant.

Au reſte, ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre detail de ces pieces Angloiſes dont je ſuis ſi grand partiſan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaiſanterie des Wycherleys & des Congreves; on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connoître la Comedie Angloiſe, il n'y a d'autre moïen pour cela que d'aller à Londres, d'y reſter trois ans, d'aprendre bien l'Anglois, & de voir la Comedie tous les jours. Je n'ai pas grand plaiſir en liſant Plaute & Ariſtophane; pourquoi? c'eſt que je ne ſuis ni Grec, ni Romain. La fineſſe des bons mots, l'alluſion, l'à propos, tout cela eſt perdu pour un étranger.

Il n'en eſt pas de même dans la Tragedie. Il n'eſt queſtion chez elle que de grandes paſſions, & de ſottiſes heroïques conſacrées par de vieilles erreurs de fables ou d'hiſtoire. Oedipe, Electre apartiennent aux Eſpagnols, aux Anglois, & à nous comme



aux Grecs. Mais la bonne Comedie eſt la peinture parlante des ridicules d'une nation, & ſi vous ne connoiſſez pas la nation à fond vous ne pouvez juger de la peinture.



VINGTIE'ME

LETTRE.

SUR LES

SEIGNEURS

Qui cultivent les

LETTRES.

IL a été un tems en France où les beaux Arts étoient cultivés par les premiers de l'état. Les Courtiſans ſur tout s'en mêloient malgré la diſſipation, le goût des riens, la paſſion pour l'intrigue, toutes Divinités du Pays. Il me paroît qu'on eſt actuellement à la Cour dans tout un autre goût que celui des Lettres; peut-être dans peu de

tems la mode de penſer reviendra-t-elle. Un Roi n'a qu'à vouloir. On fait de cette nation-ci tout ce qu'on veut. En Angleterre communément on penſe, & les Lettres y ſont plus en honneur qu'ici. Cet avantage eſt une ſuite neceſſaire de la forme de leur gouvernement. Il y à Londres environ huit cent perſonnes qui ont le droit de parler en public, & de ſoûtenir les interêts de la Nation. Environ cinq ou ſix mille pretendent au même honneur à leur tour. Tout le reſte s'erige en juge de tous ceux-ci, & chacun peut faire imprimer ce qu'il penſe ſur les affaires publiques; ainſi toute la nation eſt dans la neceſſité de s'inſtruire. On n'entend parler que des gouvernemens d'Athenes & de Rome. Il faut bien malgré qu'on en ait, lire les autheurs qui en ont traité. Cette étude conduit naturellement aux Belles Lettres. En general les hommes ont l'eſprit de leur état. Pourquoi d'ordinaire nos magiſtrats, nos avocats, nos

nos medecins, & beaucoup d'eccleſiaſtiques, ont ils plus des lettres, de goût & d'eſprit que l'on n'en trouve dans toutes les autres profeſſions? C'eſt que réellement leur état eſt d'avoir l'eſprit cultivé, comme celui d'un marchand eſt de connoître ſon negoce. Il n'y a pas long tems qu'un Seigneur Anglois fort jeune me vint voir à Paris, en revenant d'Italie. Il avoit fait en vers une deſcription de ce païs-là auſſi poliment écrite que tout ce qu'ont fait le Comte de Rocheſter, & nos Chaulieux, nos Saraſins, & nos Chapelles. La traduction que j'en ai faite eſt ſi loin d'atteindre à la force & à la bonne plaiſanterie de l'original, que je ſuis obligé d'en demander ſerieuſement pardon à l'auteur, & à ceux qui entendent l'Anglois. Cependant comme je n'ai pas d'autre moyen de faire connoître les vers de Mylord .... les voici dans ma langue.

Qu'ay-je donc vû dans l'Italie?
Orgueil, Astuce, & Pauvreté,
Grands Complimens, peu de Bonté
Et beaucoup de Ceremonie.

L'extravagante Comedie,
Que souvent l'Inquisition *
Veut qu'on nomme Religion;
Mais qu'ici nous nommons Folie.

La Nature en vain bienfaisante
Veut enricher ces Lieux charmans,
Des Prêtres la main desolante
Etouffe ses plus beaux présens.

Les Monsignors, soy disant Grands,
Seuls dans leurs Palais magnifiques
Y sont d'illustres faineants,
Sans argent, & sans domestiques.

Pour les Petits, sans liberté,
Martyrs du joug qui les domine,

* Il entend sans doute les Farces que certains Predicateurs jouent dans les places publiques.

Ils

Ils ont fait vœu de pauvreté,
Priant Dieu par oisiveté
Et toûjours jeunant par famine.

Ces beaux lieux du Pape benis
Semblent habitez par les Diables;
Et les Habitans miserables
Sont damnez dans le Paradis.



VINGT-ET-UNIE'ME

LETTRE.

SUR LE

COMTE DE ROCHESTER

ET

Mr. *WALLER.*

TOUT le monde connoit la reputation du Comte de Rochester. Mr. de St. Evremond en a beaucoup parlé, mais il ne nous a fait connoître du fameux Rochester, que l'homme de plaisir, l'homme à bonnes fortunes. Je voudrois faire connoître en lui l'homme de genie, & le grand poëte. Entr'autres ouvrages qui brilloient de cette imagination ardente qui n'apar-

tenoit

tenoit qu'à lui, il a fait quelques Satires ſur les mêmes ſujets que nôtre celebre Deſpreaux avoit choiſis. Je ne ſçai rien de plus utile pour ſe perfectionner le goût, que la comparaiſon des grands genies qui ſe ſont exercés ſur les mêmes matieres. Voici comme Mr. Deſpreaux parle contre la raiſon humaine dans ſa Satire ſur l'Homme:

Cependant à le voir plein de vapeurs légeres,
Soi-même ſe bercer de ſes propres chimeres,
Lui ſeul de la nature eſt la baze & l'appui,
Et le dixiéme ciel ne tourne que pour lui.
De tous les Animaux il eſt ici le Maître;
Qui pourroit le nier, pourſuis tu? Moi peut-être.
Ce maître prétendu qui leur donne des loix,
Ce Roi des Animaux, combien a-t-il de Rois?

Voici

Voici à peu près comme s'exprime le Comte de Rochester dans sa Satire sur l'Homme. Mais il faut que le Lecteur se ressouvienne toûjours que ce sont ici des traductions libres des Poëtes Anglois, & que la gêne de nôtre versification, & les bienséances délicates de nôtre langue, ne peuvent donner l'equivalent de la licence impetueuse du stile Anglois.

Cet esprit que je hais, cet esprit plein d'erreur,
Ce n'est pas ma raison, c'est la tienne, Docteur.
C'est la raison frivôle, inquiete, orgueilleuse
Des sages Animaux, rivale dédaigneuse,
Qui croit entr'eux & l'Ange occuper le milieu,
Et pense être ici bas l'image de son Dieu.
Vil atôme imparfait, qui croit, doute, dispute,

Rampe, s'éleve, tombe, & nie encor
sa chûte.
Qui nous dit je suis libre, en nous
montrant ses fers,
Et dont l'œil trouble & faux croit
percer l'univers.
Allez, Reverends Fous, bienheureux
Fanatiques,
Compilez bien l'Amas de vos Riens
scholastiques,
Peres de Visions, & d'Enigmes sa-
crez,
Auteurs du Labirinthe, où vous vous
égarez;
Allez obscurément éclaircir vos mis-
teres,
Et courez dans l'école adorer vos
chimeres.
Il est d'autres erreurs, il est de ces
dévots
Condamnés par eux mêmes à l'ennui
du repos.
Ce mystique encloîtré, fier de son in-
dolence
Tranquille au sein de Dieu; qu'y
peut il faire? Il pense.

Non,

Non, tu ne penſes point, miſérable,
tu dors:
Inutile à la terre, & mis au rang
des morts.
Ton eſprit enervé croupit dans la Mo-
leſſe.
Reveille toi, ſois homme, & ſors de
ton Yvreſſe.
L'homme eſt né pour agir, & tu pre-
tens penſer?

Que ces idées ſoient vraies ou fauſſes, il eſt toûjours certain qu'elles ſont exprimées avec une énergie qui fait le Poëte. Je me garderai bien d'examiner la choſe en Philoſophe, & de quitter ici le pinceau pour le compas: mon unique bût dans cette lettre eſt de faire connoître le genie des Poëtes Anglois, & je vais continuer ſur ce ton.

On a beaucoup entendu parler du celebre Waller en France. Mr. de la Fontaine, St. Evremond & Bayle ont faits ſon eloge; mais on ne connoît de lui que ſon nom. Il eut à peu près à Londres la même reputation que Voiture

ture eut à Paris, & je crois qu'il la meritoit mieux. Voiture vint dans un tems où l'on ſortoit de la barbarie, & où l'on étoit encore dans l'ignorance. On vouloit avoir de l'eſprit, & on n'en avoit point encore. On cherchoit des tours au lieu de penſées. Les faux brillans ſe trouvent plus aiſément que les pierres precieuſes. Voiture né avec un genie frivole & facile, fut le premier qui brilla dans cette aurore de la Literature Françoiſe. S'il étoit venu après les grands hommes qui ont illuſtré le ſiecle de Loüis XIV, ou il auroit été inconnu, ou on n'auroit parlé de lui que pour le mépriſer, ou il auroit corrigé ſon ſtile. Mr. Deſpreaux le louë, mais c'eſt dans ſes premieres Satires, c'eſt dans le tems que le goût de Deſpreaux n'étoit pas encore formé: il étoit jeune, & dans l'âge où l'on juge des hommes, par la reputation & non pas par eux mêmes. D'ailleurs, Mr. Deſpreaux étoit ſouvent bien injuſte dans ſes loüanges & dans ſes cenſures. Il loüoit Segrais que perſonne

ſonne ne lit, il inſultoit Quinault que tout le monde ſçait par cœur, & il ne dit rien de la Fontaine. Waller meilleur que Voiture, n'étoit pas encore parfait. Ses ouvrages galans reſpirent la grace, mais la negligence les fait languir, & ſouvent les penſées fauſſes les defigurent. Les Anglois n'étoient pas encore parvenus de ſon tems à écrire avec correction. Ses ouvrages ſerieux ſont pleins d'une vigueur qu'on n'attendroit pas de la moleſſe de ſes autres pieces. Il a fait un éloge funebre de Cromwel, qui avec ſes defauts paſſe pour un chef d'œuvre. Pour entendre cet ouvrage, il faut ſavoir que Cromwel mourut le jour d'une tempête extraordinaire. La Piece commence ainſi.

Il n'eſt plus, c'en eſt fait, ſoumettons nous au ſort,
Le ciel a ſignalé ce jour par des tempêtes,
Et la voix des tonnerres éclatant ſur nos têtes

Vient

Vient d'annoncer ſa mort.

Par ſes derniers ſoupirs il ébranle
cette Iſle,
Cette Iſle que ſon bras fit trembler tant
de fois,
Quand dans le cours de ſes Exploits,
Il briſoit la tête des Rois,
Et ſoumettoit un peuple à ſon joug
ſeul docile.

Mer, tu t'en és troublée ; O Mer, tes
flots émus
Semblent dire en grondant aux plus
lointains rivages
Que l'effroi de la terre & ton Maître
n'eſt plus.

Tel au ciel autrefois s'envola Romu-
lus,
Tel il quita la Terre, au milieu des
orages,
Tel d'un peuple guerrier il reçut les
homages ;
Obéï dans ſa vie, à ſa mort adoré,
Son palais fut un Temple, &c.

C'EST

C'EST à propos de cet éloge de Cromwel que Waller fit au Roi Charles II. cette réponſe qu'on trouve dans le Dictionnaire de Bayle. Le Roi, à qui Waller venoit ſelon l'uſage des Rois & des Poëtes, de preſenter une Piece farcie de loüanges, lui reprocha qu'il avoit fait mieux pour Cromwel. Waller repondit, Sire, nous autres poëtes nous réüſſiſſons mieux dans les fictions que dans les véritez. Cette réponſe n'étoit pas ſi ſincere que celle de l'ambaſſadeur Hollandois qui, lorſque le même Roi ſe plaignoit que l'on avoit moins d'egards pour lui que pour Cromwel, répondit, Ah! Sire, ce Cromwel étoit toute autre choſe. Mon but n'eſt pas de faire un commentaire ſur le caractere de Waller, ni de perſonne. Je ne conſidere les gens après leur mort que par leurs ouvrages, tout le reſte eſt pour moi aneanti. Je remarque ſeulement, que Waller né à la Cour avec ſoixante mille livres de rente n'eut jamais ni le ſot orgueïl, ni la nonchalance d'abandonner ſon talent

lent. Les Comtes de Dorſet & de Roſcommon, les deux Ducs de Buckingham, Milord Halifax, & tant d'autres, n'ont pas cru déroger en devenant de très grands Poëtes & d'illuſtres écrivains. Leurs ouvrages leur font plus d'honneur que leurs noms. Ils ont cultivés les lettres comme s'ils en euſſent attendu leurs fortunes. Ils ont de plus rendu les arts reſpectables aux yeux du peuple, qui en tout a beſoin d'être mené par les Grands, & qui pourtant ſe regle moins ſur eux en Angleterre qu'en aucun lieu du monde.



VINGT-DEUZIE'ME LETTRE.

SUR

Mr. *POPE*

Et quelques autres

POETES FAMEUX.

JE voulois vous parler de Mr. Prior un des plus aimables poëtes d'Angleterre, que vous avez vû ici Plenipotentiaire & Envoïé Extraordinaire en 1712. Je comptois vous donner aussi quelque idée des poësies de Milord Roscommon, de Milord Dorset; mais

je ſens qu'il me faudroit faire un gros livre, & qu'après bien de la peine, je ne vous donnerois qu'une idée fort imparfaite de tous ces ouvrages. La poëſie eſt une eſpece de muſique, il faut l'entendre pour en juger. Quand je vous traduis quelques morceaux de ces poëſies étrangeres, je vous notte imparfaitement leur muſique; mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

Il y a ſurtout un poëme Anglois que je déſeſpererois de vous faire connoître, il s'appelle *Hudibras.* Le ſujet eſt la guerre civile, & la ſecte des Puritains tournée en ridicule. C'eſt Don Quichotte, c'eſt nôtre Satire Menippée fondus enſemble. C'eſt de tous les livres que j'ai jamais leu, celui où j'ay trouvé le plus d'eſprit, mais c'eſt auſſi le plus intraduiſible. Qui croiroit qu'un livre qui ſaiſit tous les ridicules du genre humain, & qui a plus de penſées que de mots, ne pût ſouffrir la traduction? C'eſt que preſque tout y fait alluſion à des avantures particulieres. Le plus grand ridicule

tombe ſurtout ſur les Théologiens que peu de gens du monde entendent. Il faudroit à tout moment un commentaire, & la plaiſanterie expliquée ceſſe d'être plaiſanterie. Tout commentateur de bons mots eſt un ſot. Voilà pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingenieux Docteur Swift, qu'on appelle le Rabelais d'Angleterre. Il a l'honneur d'être Prêtre comme Rabelais, & de ſe moquer de tout comme lui. Mais on lui fait grand tort, ſelon mon petit ſens, de l'appeller de ce nom. Rabelais dans ſon extravagant & inintelligible Livre a repandu une extreme gaïeté & une plus grande impertinence. Il a prodigué l'erudition, les ordures, & l'ennui. Un bon conte de deux pages eſt acheté par des volumes de ſottiſes. Il n'y a que quelques perſonnes d'un goût bizarre qui ſe piquent d'entendre & d'eſtimer tout cet ouvrage. Le reſte de la nation rit des plaiſanteries de Rabelais & mépriſe le livre; on le regarde comme le premier des boufons. On eſt

eſt faché qu'un homme qui avoit tant d'eſprit en ait fait un ſi miſerable uſage. C'eſt un philoſophe yvre, qui n'a écrit que dans le tems de ſon yvreſſe.

Mr. Swift eſt Rabelais dans ſon bon ſens, & vivant en bonne compagnie. Il n'a pas à la verité la gaïeté du premier; mais il a toute la fineſſe, la raiſon, le choix, le bon goût qui manque à nôtre Curé de Meudon. Ses vers ſont d'un goût ſingulier & preſque inimitable. La bonne plaiſanterie eſt ſon partage en vers & en proſe, mais pour le bien entendre il faut faire un petit voyage dans ſon païs.

Vous pouvés plus aiſément vous former quelque idée de Mr. Pope. C'eſt je crois le poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui eſt encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a reduit les ſiflemens aigres de la trompette Angloiſe aux ſons doux de la flute. On peut le traduire parce qu'il eſt extremement clair, & que ſes ſujets pour la plûpart

ſont generaux & du reſſort de toutes les Nations.

On connoîtra bien-tot en France ſon Eſſay ſur la Critique, par la traduction en vers qu'en fait Mr. l'Abé du Renel.

Voici un morceau de ſon poëme de la Boucle de Cheveux, que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire: car encore une fois, je ne ſçay rien de pis que de traduire un poëme mot pour mot:

Umbriel *à l'inſtant, vieil Gnome rechigné,*
Va d'une aîle peſante & d'un air renfrogné
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux raïons que répand l'œil du monde
La Déeſſe aux vapeurs a choiſi ſon ſéjour:
Les triſtes Aquilons y ſiflent à l'entour,

Et

Et le ſoufle mal ſain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fievre & la migraine.
Sur un riche Sofa derriere un Paravent
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,
La quinteuſe Déeſſe inceſſamment repoſe,
Le cœur gros de chagrin, ſans en ſavoir la cauſe.
N'aiant penſé jamais, l'eſprit toûjours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypocondre enflé.
Le mediſante Envie, eſt aſſiſe auprès d'elle,
Vieil ſpectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air devot déchirant ſon prochain,
Et chanſonnant les gens, l'Evangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs negligemment panchée

Une jeune Beauté non loin d'elle est
couchée,
C'est l'Affectation qui grassaïe en
parlant,
Ecoute sans entendre, & lorgne en
regardant.
Qui rougit sans pudeur, & rit de
tout sans jöïe,
De cent maux différens prétend qu'elle
est la proïe;
Et pleine de santé sous le rouge & le
fard,
Se plaint avec molesse, & se pâme
avec art.

Si vous lisiez ce morceau dans l'original au lieu de le lire dans cette foible traduction, vous le compareriez à la description de la Molesse dans le Lutrin. En voilà bien honnêtement pour les Poëtes Anglois. Je vous ai touché un petit mot de leurs philosophes. Pour de bons Historiens je ne leur en connois pas encore. Il a falu qu'un François ait écrit leur Histoire. Peut-être le genie Anglois qui est ou froid ou impétueux,

tueux, n'a pas encore saisi cette éloquence naïve, & cet air noble & simple de l'Histoire. Peut-être aussi l'esprit de parti qui fait voir trouble, a decredité tous leurs Historiens. La moitié de la nation est toûjours l'ennemie de l'autre. J'ay trouvé des gens qui m'ont assuré que Milord Marlborough étoit un poltron, & que Mr. Pope étoit un sot; comme en France quelques Jesuites trouvent Pascal un petit esprit, & quelques Jansenistes disent que le Pere Bourdaloué n'étoit qu'un bavard.

Marie Stuart est une sainte Heroïne pour les Jacobites; pour les autres c'est une debauchée, adultere, homicide. Ainsi en Angleterre on a des factums & point d'Histoire. Il est vrai qu'il y a à present un Mr. Gordon excellent traducteur de Tacite, très capable d'écrire l'Histoire de son païs. Mais Mr. Rapin de Thoyras l'a prevenu. Enfin il me paroit que les Anglois n'ont point de si bons Historiens que nous: qu'ils n'ont point de veritables Tragedies;

qu'ils

qu'ils ont des Comedies charmantes, & des morceaux de poësie admirables, & des philoſophes qui devroient être les precepteurs du genre humain.

Les Anglois ont beaucoup profité des ouvrages de nôtre langue. Nous devrions à nôtre tour emprunter d'eux après leur avoir preté. Nous ne ſommes venus, les Anglois & nous, qu'après les Italiens qui en tout ont été nos maîtres, & que nous avons ſurpaſſés en quelques choſes. Je ne ſçai à laquelle des trois nations il faudra donner la préference, mais heureux eſt celui qui ſçait ſentir leurs differens merites.



VINGT-

VINGT-TROISIE'ME

LETTRE.

SUR LA

CONSIDERATION

Qu'on doit aux

GENS DE LETTRES.

NI en Angleterre, ni en aucun pays du monde, on ne trouve des établissemens en faveur des beaux Arts comme en France. Il y a presque par tout des Universitez, mais c'est en France seule qu'on trouve ces utiles encouragemens, pour l'Astronomie, pour toutes les parties des Mathematiques, pour

pour celle de la Medecine, pour les recherches de l'Antiquité, pour la Peinture, pour la Sculpture, & l'Architecture. Loüis XIV. s'eſt immortaliſé par toutes ces fondations, & cette immortalité ne lui a pas couté deux cent mille francs par an.

J'AVOUE que c'eſt un de mes étonnemens, que le Parlement d'Angleterre qui s'eſt aviſé de promettre vingt mille Guinées à celui qui feroit la découverte des Longitudes, n'ait jamais penſé à imiter Loüis XIV. dans ſa munificence envers les Arts. Le merite trouve à la verité parmi les Anglois d'autres recompenſes plus honorables pour la Nation. Tel eſt le reſpect que ce peuple a pour les talens, qu'un homme de mérite y fait toûjours fortune. Mr. Addiſon en France eut été de quelque Academie, & auroit pû obtenir par le credit de quelques femmes une penſion de 1200 livres; ou bien on l'auroit mis à la Baſtille, ſous pretexte qu'on auroit apperçu dans ſa Tragedie de Caton quelques traits contre le

le portier d'un homme en place. En Angleterre il a été Secretaire d'Etat. Mr. Newton étoit intendant des monoïes du Royaume. Mr. Congreve avoit une charge importante. Mr. Prior a été Plenipotentiaire. Le docteur Swift eſt Doyen de St. Patrice à Dublin, & y eſt beaucoup plus conſideré que le Primat. Si la religion de Mr. Pope ne lui permet pas d'avoir une place, elle n'empeche pas au moins que ſa belle traduction d'Homere ne lui ait valu 200000 livres. J'ai vû long tems en France l'auteur de Rhadamiſte près de mourir de faim; & le fils d'un des plus grands hommes que la France ait eu, & qui commençoit à marcher ſur les traces de ſon pere, étoit reduit à la miſere ſans Mr. Fagon.

Mais ce qui encourage le plus les Arts en Angleterre, c'eſt la conſideration où ils ſont. Le portrait du premier Miniſtre ſe trouve ſur la cheminée de ſon cabinet: j'ai vû celui de Mr. Pope dans vingt maiſons. Mr. Newton

Newton étoit honoré de ſon vivant, & l'a été après ſa mort comme il devoit l'être. Les principaux de la Nation ſe ſont diſputés l'honneur de porter le poïſle à ſon convoy. Entrés à Weſtminſter, ce ne ſont pas les tombeaux des Rois qu'on y admire: ce ſont les monumens que la reconnoiſſance de la Nation a erigé aux grands hommes qui ont contribué à ſa gloire. Vous y voyez leurs ſtatues, comme on voyoit dans Athenes celle des Sophocles & des Platons; & je ſuis perſuadé que la ſeule veüe de ces glorieux monumens a excité plus d'un eſprit, & formé plus d'un grand homme.

On a même reproché aux Anglois d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au ſimple merite. On a trouvé à redire qu'ils aïent enterré dans Weſtminſter la celebre Comedienne Mrs. Oldfield à peu près avec les mêmes honneurs qu'on a rendu à Mr. Newton. Quelques uns ont pretendu qu'ils avoient affecté d'honorer à ce point ſa memoire, afin de nous faire ſentir d'avan-

tage la barbare & lâche injuſtice qu'ils nous reprochent, d'avoir jetté à la voirie le corps de Mademoiſelle le Couvreur.

MAIS je puis vous aſſurer que les Anglois dans la pompe funebre de Mademoiſelle Oldfield enterrée dans leur St. Denis, n'ont rien conſulté que leur goût. Ils ſont bien éloignés d'attacher de l'infamie à l'art des Sophocles & des Euripides; & de retrancher du corps de leurs citoyens ceux qui ſe devoüent à réciter devant eux des ouvrages dont leur Nation ſe glorifie.

DU tems de Charles premier, & dans le commencement de ces guerres civiles commencées par des rigoriſtes fanatiques, qui eux mêmes en furent enfin les victimes, on écrivoit beaucoup contre les ſpectacles, d'autant plus que Charles premier & ſa femme, fille de nôtre Henry le Grand, les aimoient extremement.

UN Docteur nommé Prynn, ſcrupuleux à toute outrance qui ſe feroit cru damné s'il avoit porté une ſoutane au

lieu

lieu d'un manteau court, ſelon l'uſage des Preſbyteriens, & qui auroit voulu que la moitié des hommes eut maſſacré l'autre pour la gloire de Dieu & la *Propaganda Fide*, s'aviſa d'écrire un fort mauvais livre contre d'aſſés bonnes Comedies qu'on jouoit tous les jours très innocemment devant le Roi & la Reine. Il cita l'autorité des Rabins & quelques paſſages de St. Bonaventure pour prouver que l'Oedipe de Sophocle étoit l'ouvrage du malin: que Terence étoit excommunié *ipſo facto*: & il ajoûta que ſans doute Brutus qui étoit un Janſeniſte très ſevere, n'avoit aſſaſſiné Céſar que parceque Céſar qui étoit grand Prêtre, avoit compoſé une Tragedie d'Oedipe. Enfin il dit que tous ceux qui aſſiſtoient à un ſpectacle étoient des excommuniés qui rénioient leur creme & leur baptême. C'étoit outrager le Roi & toute la Famille Royale. Les Anglois reſpectoient alors Charles premier. Ils ne voulurent pas ſouffrir qu'on parlât d'excommunier ce même Prince à qui depuis ils firent

couper la tête. Mr. Prynn fut cité devant la chambre étoilée, condamné à voir ſon beau livre, dont le Pere le Brun a emprunté le ſien, brulé par la main du bourreau, & lui à avoir les oreilles coupées. Son procés ſe voit dans les Actes publics.

On ſe garde bien en Italie de fletrir l'Opera & d'excommunier le Signor Seneſini ou la Signora Cuzzoni. Pour moi j'oſerois ſouhaiter qu'on put ſupprimer en France je ne ſçai quels mauvais livres, qu'on a imprimé contre nos ſpectacles. Car lorſque les Italiens & les Anglois aprennent, que nous fletriſſons de la plus grande infamie, un art dans lequel nous excellons; que l'on excommunie des perſonnes gagées par le Roy; que l'on condamne comme impie un ſpectacle repreſenté chez des Religieux & dans des Couvents; qu'on deſhonnore des jeux où Loüis quatorze & Loüis quinze ont été acteurs; qu'on declare œuvres du Demon des pieces reçuës par les Magiſtrats les plus ſinceres, & repreſentées devant

une Reine vertueuſe; quand, dis-je, des étrangers aprennent cette inſolence & manque de reſpect à l'autorité royale, & cette barbarie gothique qu'on oſe nommer ſeverité Chretienne, que voulés vous qu'ils penſent de nôtre Nation, & comment peuvent-ils concevoir, ou que nos loix autoriſent un art declaré ſi infame, ou qu'on oſe marquer de tant d'infamie un art autoriſé par les Loix, recompenſé par les Souverains, cultivé par les plus grands hommes, & admiré des Nations; & qu'on trouve chez le même libraire, l'impertinent libelle du Pere le Brun, à coté des ouvrages immortels des Racine, des Corneille, des Moliere, &c.

VINGT-QUATRIE'ME LETTRE.

SUR LA SOCIETÉ ROYALE ET SUR LES ACADEMIES.

LES Anglois ont eu long-temps avant nous une Académie des Sciences, mais elle n'eſt pas ſi bien reglée que la nôtre, & cela par la ſeule raiſon peut-être qu'elle eſt ancienne; car ſi elle avoit été formée après l'Academie de Paris, elle en auroit adopté quelques ſages loix, & eut perfectionné les autres.

La Societé Royale de Londres manque de deux choſes les plus neceſſaires aux hommes, des recompenſes & des regles. C'eſt une petite fortune ſure à Paris pour un Géometre, pour un Chimiſte, qu'une place à l'Academie. Au contraire, il en coute à Londres pour être de la Societé Royale. Quiconque dit en Angleterre, J'aime les Arts, & veux être de la Societé, en eſt dans l'inſtant. Mais en France pour être membre & penſionnaire de l'Academie, ce n'eſt pas aſſés d'être amateur; il faut être ſavant, & diſputer la place contre des concurrens, d'autant plus redoutables, qu'ils ſont animés par la gloire, par l'interêt, par la difficulté même, & par cette inflexibilité d'eſprit que donne d'ordinaire l'étude opiniâtre des ſciences de calcul.

L'Academie des Sciences eſt ſagement bornée à l'étude de la nature, & en verité c'eſt un champ aſſez vaſte pour occuper cinquante ou ſoixante perſonnes. Celle de Londres mêle indifferemment

differemment la Literature à la Phisique. Il me ſemble qu'il eſt mieux d'avoir une Académie particuliere pour les Belles Lettres, afin que rien ne ſoit confondu, & qu'on ne voie point une diſſertation ſur les coëffures des Romains à côté d'une centaine de courbes nouvelles.

PUISQUE la Societé de Londres a peu d'ordre & nul encouragement, & que celle de Paris eſt ſur un pied tout opposé, il n'eſt pas étonnant que les Memoires de nôtre Academie ſoient ſuperieurs aux leurs. Des ſoldats bien diſciplinés & bien payés, doivent à la longue l'emporter ſur des volontaires. Il eſt vrai que la Societé Royale a eu un Newton, mais elle ne l'a pas produit. Il y avoit même peu de ſes confreres qui l'entendiſſent. Un genie comme Mr. Newton apartenoit à toutes les Academies de l'Europe, parce que toutes avoient beaucoup à aprendre de lui.

Le fameux Docteur Swift forma le desſein dans les dernieres années du regne de la Reine Anne, d'établir une Académie pour la langue, à l'exemple de l'Academie Françoiſe. Ce projet étoit appuié par le Comte d'Oxford, grand tréſorier, & encore plus par le Vicomte Bolingbroke Secretaire d'Etat, qui avoit le don de parler ſur le champ dans le Parlement avec autant de pureté que Swift écrivoit dans ſon cabinet, & qui auroit été le protecteur & l'ornement de cette Academie. Les membres qui la devoient compoſer étoient des hommes dont les ouvrages dureront autant que la langue Angloiſe. C'étoient ce Docteur Swift, Mr. Prior que nous avons vu ici Miniſtre public, & qui en Angleterre a la même réputation que la Fontaine a parmi nous, c'étoient Mr. Pope le Boileau d'Angleterre, Mr. Congreve qu'on peut en appeller le Moliere, pluſieurs autres dont les noms m'échapent ici, auroient tous fait fleurir cette

compagnie

compagnie dans ſa naiſſance. Mais la Reine mourut ſubitement, les Whigs ſe mirent dans la tête de perdre les Protecteurs de l'Academie, ce qui, comme vous voiez bien, fut mortel aux Belles Lettres. Les membres de ce corps auroient eu un grand avantage ſur les premiers qui composerent l'Academie Françoiſe. Swift, Prior, Congreve, Dryden, Pope, Addiſon, &c. avoient fixé la langue Angloiſe par leurs écrits, au lieu que Chapelain, Colletet, Caſſaigne, Faret, Cotin nos premiers Académiciens étoient l'oprobre de nôtre nation, & que leurs noms ſont devenus ſi ridicules, que ſi quelque auteur paſſable avoit le malleur de s'appeller aujourdhui Chapelain ou Cotin, il ſeroit obligé de changer de nom.

Il auroit falu ſur tout que l'Académie Angloiſe ſe propoſât des occupations toutes differentes de la nôtre. Un jour un bel eſprit de ce païs-là, me demanda les Mémoires de l'Academie

Françoiſe. Elle n'écrit point de Memoires, lui répondis-je ; mais elle a fait imprimer ſoixante ou quatre-vingt volumes de complimens. Il en parcourut un ou deux. Il ne put jamais entendre ce ſtile, quoi qu'il entendit fort bien tous nos bons auteurs. Tout ce que j'entrevois, me dit-il, dans ces beaux Diſcours, c'eſt que le recipiendaire aïant aſſuré que ſon predeceſſeur étoit un grand homme, que le Cardinal de Richelieu étoit un très grand homme, le Chancelier Seguier un aſſez grand homme, Loüis quatorze un plus que grand homme ; le Directeur lui répond la même choſe, & ajoûte que le recipiendaire pourroit bien auſſi être un eſpece de grand homme, & que pour lui Directeur il n'en quitte pas ſa part.

Il eſt aiſé de voir par quelle fatalité preſque tous ces Diſcours academiques ont fait ſi peu d'honneur à ce corps. *Vitium eſt temporis potiùs quam hominis.* L'uſage s'eſt inſenſiblement établi,

établi, que tout Academicien repeteroit ces Eloges à ſa reception: ç'a été une eſpece de loi d'ennuïer le public. Si on cherche enſuite pourquoi les plus grands genies qui ſont entrés dans ce corps ont fait quelquefois les plus mauvaiſes harangues, la raiſon en eſt encore bien aiſée; c'eſt qu'ils ont voulu briller, c'eſt qu'ils ont voulu traiter nouvellement une matiere toute uſée. La neceſſité de parler, l'embaras de n'avoir rien à dire, & l'envie d'avoir de l'eſprit, ſont trois choſes capables de rendre ridicule même le plus grand homme. Ne pouvant trouver des penſées nouvelles, ils ont cherché des tours nouveaux, & ont parlé ſans penſer, comme des gens qui mâcheroient à vuide, & feroient ſemblant de manger en periſſant d'inanition.

Au lieu que c'eſt une loi dans l'Academie Françoiſe, de faire imprimer tous ces Diſcours par leſquels ſeuls elle eſt connuë; ce devroit être une loi de ne les imprimer pas.

L'ACA-

L'ACADEMIE des Belles Lettres s'eſt propoſé un but plus ſage, & plus utile: c'eſt de préſenter au public un recueïl de Memoires remplis de recherches & de critiques curieuſes. Ces Memoires ſont déja eſtimés chez les étrangers. On ſouhaiteroit ſeulement, que quelques matieres y fuſſent plus aprofondies, & qu'on n'en eut point traité d'autres. On ſe ſeroit, par exemple, fort bien paſſé de je ne ſçay quelle diſſertation ſur les prerogatives de la Main droite ſur la main gauche, & quelques autres recherches qui ſous un titre moins ridicule, n'en ſont gueres moins frivoles.

L'ACADEMIE des Sciences dans ſes recherches plus difficiles & d'une utilité plus ſenſible, embraſſe la connoiſſance de la nature & la perfection des arts. Il eſt à croire que des études ſi profondes & ſi ſuivies, des calculs ſi exacts, des découvertes ſi fines, des vuës ſi grandes, produiront enfin quelque choſe qui ſervira au bien de l'univers.

Juſqu'à

Jusqu'à present, comme nous l'avons déja observé ensemble, c'est dans les siécles les plus barbares que se sont faites les plus utiles découvertes. Il semble que le partage des tems les plus éclairés, & des compagnies les plus savantes, soit de raisonner sur ce que des ignorans ont inventé. On sait aujourd'hui après les longues disputes de Mr. Huygens & de Mr. Renaud la determination de l'angle le plus avantageux d'un gouvernail de vaisseau avec la quille; mais Christophle Colomb avoit découvert l'Amerique sans rien soupçonner de cet angle.

Je suis bien loin d'inferer de là qu'il faille s'en tenir seulement à une pratique aveugle: mais il seroit heureux que les Phisiciens & les Géometres joignissent autant qu'il est possible la pratique à la speculation.

Faut-il que ce qui fait plus d'honneur à l'esprit humain, soit souvent ce qui est le moins utile? Un homme avec les quatres regles d'arithmetique

&

& du bon ſens devient un grand négociant, un Jacques Coeur, un Delmet, un Bernard, tandis qu'un pauvre Algebriſte paſſe ſa vie à chercher dans les nombres des raports & des proprietés étonnantes, mais ſans uſage, & qui ne lui aprendront pas ce que c'eſt que le change. Tous les arts ſont à peu près dans ce cas. Il y a un point, paſſé lequel les recherches ne ſont plus que pour la curioſité. Ces verités ingenieuſes & inutiles reſſemblent à des étoiles qui placées trop loin de nous ne nous donnent point de clarté.

Pour l'Académie Françoiſe, quel ſervice ne rendroit-elle pas aux Lettres, à la Langue, & à la Nation, ſi au lieu de faire imprimer tous les ans des complimens, elle faiſoit imprimer les bons Ouvrages du ſiecle de Loüis quatorze, épurés de toutes les fautes de langage qui s'y ſont gliſſées. Corneille & Moliere en ſont pleins. La Fontaine en fourmille. Celles qu'on ne pourroit pas corriger, ſeroient au moins marquées.

L'Europe

L'Europe qui lit ces auteurs, aprendroit par eux nôtre langue avec ſureté. Sa pureté ſeroit à jamais fixée. Les bons livres François imprimés avec ſoin aux dépens du Roi, ſeroient un des plus glorieux monumens de la nation. J'ay ouï dire que Mr. Deſpreaux avoit fait autrefois cette propoſition, & qu'elle a été renouvellée par un homme dont l'eſprit, la ſageſſe, & la ſaine critique ſont connus; mais cette idée a eu le ſort de beaucoup d'autres projets utiles, d'être approuvée & d'être negligée.



LETTRE
SUR
L'INCENDIE
DE LA
Ville d'Altena.

L'Extrême difficulté que nous avons en France de faire venir des livres de Hollande, eſt cauſe que je n'ai vû que tard le neuviéme Tome de la Bibliotheque Raiſonnée, & je dirai en paſſant que ſi le reſte de ce Journal répond à ce que j'en ai parcouru, les gens de Lettres ſont à plaindre en France de ne le pas connoitre.

A la Page 469 de ce neuviéme Tome, Seconde Partie, j'ai trouvé une Lettre contre moi, par laquelle on me reproche d'avoir calomnié la Ville de Hambourg dans l'Hiſtoire de Charles XII.

DEPUIS quelques jours un Hambourgeois, homme de Lettres & de merite, nommé Mr. Richey, m'ayant fait l'honneur de me venir voir, m'a renouvellé ces plaintes au nom de ſes compatriotes.

VOICI le fait, & voici ce que ſuis obligé de déclarer.

DANS le fort de cette guerre malheureuſe qui a ravagé le Nord, les Comtes de Steinbock & de Welling, Géneraux du Roy de Suede, prirent en 1713, dans la Ville de Hambourg même, la reſolution de bruler Altena, Ville commerçante, appartenant aux Danois, & qui commençoit à faire quelque ombrage au Commerce de Hambourg.

CETTE reſolution fut executée ſans miſericorde la nuit du neuf Janvier.
Ces

Ces Généraux coucherent à Hambourg cette nuit-là même; ils y coucherent le 10, le 11, le 12, & le 13, & datérent de Hambourg les Lettres qu'ils écrivirent pour tâcher de juſtifier cette barbarie.

Il eſt encore certain, & les Hambourgeois n'en diſconviennent pas qu'on refuſa l'entrée de Hambourg à pluſieurs Altenois, à des Vieillards, à des Femmes groſſes, qui vinrent y demander un refuge, & que quelques-uns de ces miſerables expirerent ſous les murs de cette Ville au milieu de la neige & de la glace, conſumés de froid & de miſere, tandis que leur patrie étoit en cendre.

J'ai été obligé de raporter ces faits dans l'Hiſtoire de Charles XII. Un de ceux qui m'ont communiqué des Memoires, me marque très poſitivement dans une de ſes Lettres, que les Hambourgeois avoient donné de l'argent au Comte de Steinbock, pour l'engager à exterminer Altena, comme la rivale de leur Commerce. Je n'ai point

point adopté une accuſation ſi grave, quelque raiſon que j'aye d'être convaincu de la mechanceté des hommes; je n'ai jamais cru le crime ſi aiſément, j'ai combatu efficacement plus d'une calomnie, & je ſuis le ſeul qui ait oſé juſtifier la memoire du Comte Piper par des raiſons, lorſque toute l'Europe le calomnioit par des conjectures.

Au lieu donc de ſuivre le Memoire qu'on m'avoit envoyé, je me ſuis contenté de raporter *qu'on diſoit* que les Hambourgeois avoient donné ſecrettement de l'argent au Comte de Steinbock.

Ce bruit a été univerſel & fondé ſur des apparences; un Hiſtorien peut raporter les bruits auſſi-bien que les faits, & quand il ne donne une rumeur publique, une opinion, que pour une opinion, & non pour une verité, il n'en eſt ni reſponſable, ni reprehenſible.

Mais lors qu'il aprend que cette opinion populaire eſt fauſſe & calomnieuſe, alors ſon devoir eſt de le decla-

rer, & de remercier publiquement ceux qui l'ont inſtruit.

C'EST le cas où je me trouve. Mr. Richey m'a démontré l'innocence de ſes Compatriotes. La Bibliotheque Raiſonnée a auſſi très-ſolidement repouſſé l'accuſation intentée contre la Ville de Hambourg. L'Auteur de la Lettre contre moi, eſt ſeulement reprehenſible, en ce qu'il m'attribue d'avoir dit poſitivement que la Ville de Hambourg étoit coupable; il devoit diſtinguer entre l'opinion d'une partie du Nord, que j'ai raportée comme un bruit vague, & l'affirmation qu'il m'impute. Si j'avois dit en effet *la Ville de Hambourg a acheté la ruine de la Ville d'Altena*, je lui en demanderois pardon très-humblement, perſuadé qu'il n'y a de honte qu'à ne ſe point retracter quand on a tort. Mais j'ai dit la verité en raportant un bruit qui a couru, & je dis la verité en diſant qu'ayant examiné ce bruit, je l'ai trouvé plein de fauſſeté.

Je dois encore déclarer qu'il regnoit des maladies contagieuſes à Altena dans le tems de l'incendie, & que ſi les Hambourgeois n'avoient point de Lazarets (comme on me l'aſſure,) point d'endroit où l'on pût mettre à couvert & ſeparément les Vieillards, & les Femmes qui perirent à leur vûe ; ils ſont très-excuſables de ne les avoir pas recueillis. Car la conſervation de ſa propre Ville, doit être preferée au ſalut des étrangers.

J'aurai très-grand ſoin que l'on corrige cet endroit de l'Hiſtoire de Charles XII. dans la Nouvelle Edition commencée à Amſterdam, & qu'on le reduiſe à l'exacte vérité dont je fais profeſſion & que je prefere à tout.

J'aprends auſſi que l'on a inſeré dans des papiers hebdomadaires des Lettres auſſi outrageantes que mal écrites du Poëte Rouſſeau au ſujet de la Tragedie de Zaïre. Cet Auteur de pluſieurs pieces de Theatre, toutes ſiflées, fait le procès à une piece qui a été reçeüe du Public avec aſſez d'in-

dulgence: & cet Auteur de tant d'ouvrages impies me reproche publiquement d'avoir peu respecté la Religion dans une Tragedie representée avec l'aprobation des plus vertueux Magistrats, lûe par Mgr. le Cardinal de Fleury & qu'on represente déjà dans quelques Maisons Religieuses. On me fera bien l'honneur de croire que je ne m'avilirai pas à répondre au Poëte Rousseau.



TABLE

DES

Principales Matieres.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

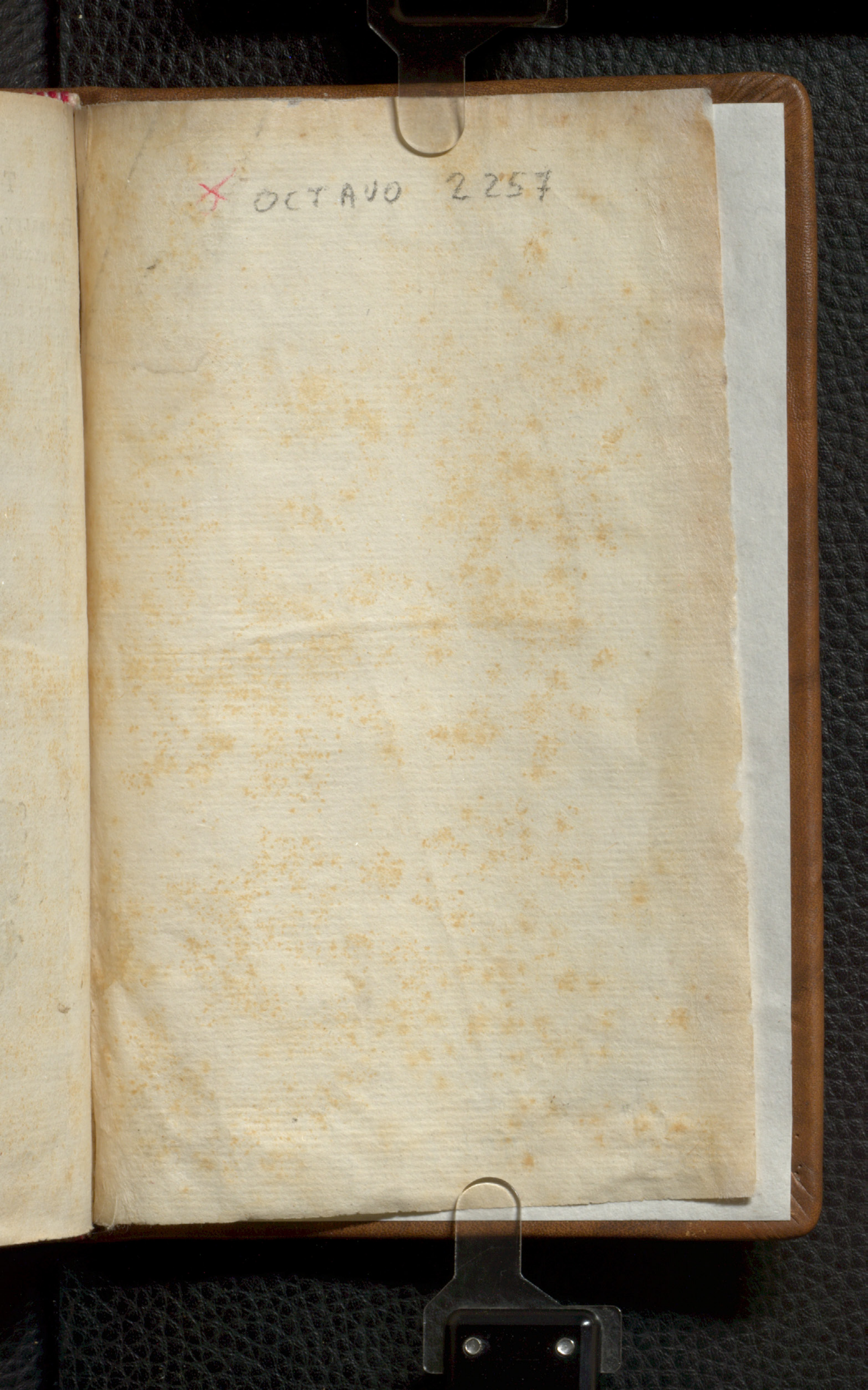
T.

V.

W.

FIN.




OCTAVO 2257

